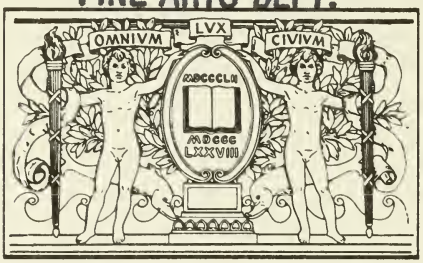
FINE ARTS DEPT.



BOSTON
PUBLIC
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/costumescivilsac01mare

COSTUMES CIVILS

ACTUELS

DE TOUS LES PEUPLES.

COSTUMES CIVILS

ACTUELS

DE TOUS LES PEUPLES CONNUS,

DESSINÉS D'APRÈS NATURE,

GRAVÉS ET COLORIÉS,

Accompagnés d'une Notice historique sur les Mœurs, Usages, Coutumes, Religions, Fêtes, Supplices, Funérailles, Sciences et Arts, Commerce, etc. de chaque Peuple ;

RÉDIGÉS PAR SYLVAIN MARÉCHAL.

SECONDE ÉDITION,

Revue et corrigée.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez DEFERVILLE, Libraire, rue du Battoir, N°. 16, près celle de l'Eperon.

B 3191.04-b
Scholf.
Apr. 24, 1915
E
4 vols

PUBLIC LIBRARY
OF THE
MUNICIPALITY

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Parisien

Parisienne

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Bourgeois et Bourgeoise de Paris.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Marchande de Legume

BOSTON PUBLIC LIBRARY

NOTICE

SUR

LES MOEURS DE PARIS.

PARIS, étant un des points centrals de l'univers, tient beaucoup de tous les objets avec lesquels cette cité immense communique. C'est le rendez-vous de tous les étrangers, la réunion des talens en tous genres; aussi y trouve-t-on presque toutes les modes et les costumes des autres peuples de l'univers.

Cette ville est divisée en différens quartiers, dont chacun feroit une très-grande ville; chaque quartier a, pour ainsi dire, ses mœurs, ses usages, ses modes, ses promenades, et même sa façon de parler et de penser: dans les endroits publics on croiroit y voir des habitans de différens pays.

Dans cette ville immense, il se trouve des citoyens qui restent toute leur vie comme étrangers à ce qui se passe autour d'eux, et qui transmettent à leurs enfans leur éducation et leurs habitudes; ce sont ces bons bourgeois qui, ne sortant pas de la sphère étroite de leur quartier, végètent comme la plante attachée au sol qui l'a fait naître et qui la nourrit.

Le véritable parisien, qui ne fait pas la partie la plus nombreuse, conserve encore quelque chose de ce caractère de loyauté qui distinguoit les Francs. Il aime la paix; il est jaloux de l'honneur; il a beaucoup d'aptitude pour les sciences et les arts. Né insouciant et débonnaire, il fait des sacrifices à sa tranquillité personnelle; il pardonne volontiers à ses chefs, parce qu'il faudroit toujours être dans un état de guerre, si l'on ne fermoit pas les yeux sur les abus et les excès auxquels on doit nécessairement s'attendre dans un empire et dans une ville tels que la France et Paris.

Le peuple de Paris est moins insolent et a moins d'énergie que celui de Londres; il est plus pauvre, et il faut une police exacte pour entretenir la propreté dans les marchés.

Paris renferme l'opulence et la misère : à côté d'un palais magnifique est la cabane la plus abjecte.

Les femmes y font des états qui ne paroissent nullement convenir à la délicatesse de leur sexe; on en rencontre portant des charges très-fortes; d'autres aident à traîner de petites voitures.

La classe des ouvriers mène une vie un peu moins triste que celle des porte-faix. Pour peu qu'un artisan ait d'ordre, il se soutient, avec peine toutefois, mais avec honneur.

Le marchand, que dévore ordinairement la

passion du gain, livré tout entier aux détails du commerce, se conduit avec assez de régularité. Toujours occupé et sédentaire, il n'a ni l'occasion ni le temps de suivre le train général des modes. D'ailleurs, une famille qu'on a l'ambition d'avancer, demande des soins. La loyauté dans les affaires souffre un peu, quand on est certain de sauver les apparences. De petites fraudes hâtent le moment d'aller consumer en paix et à l'écart, les fruits de son labeur. Les enfans entrent dans le monde, s'attachent, selon leur génie respectif, à tel ou tel objet; et à coup-sûr, devenus plus que leurs pères, ils en vaudront encore moins.

Il est à Paris une classe d'individus, la pire de toutes. Ces gens ne tiennent à rien, et se mêlent à tout. Placés entre le peuple et les magistrats, ils protègent d'un côté, rampent de l'autre, et promettent ici ce qu'ils mendient ailleurs. Ils *font* ce qu'on appelle *des affaires*; on les rencontre par-tout. Leur costume en impose. La volubilité de leur langue étourdit, mais entraîne; et eux-mêmes sont étonnés comment ils existent.

Les gens des lettres de Paris forment un contraste avec les précédens; mais ils sont en trop grand nombre pour conserver l'ascendant qu'ils se sont vus sur les lecteurs.

Paris offre beaucoup de liaisons éphémères

et vagues, que le caprice assortit et dénoue le moment d'après. Ces amours passagers sont peu favorables aux mariages. On contracte l'habitude de promener son choix sans le fixer. Les filles honnêtes ne peuvent plus se livrer aux charmes d'une inclination sentimentale. La femme tendre ennuie ou paroît exigeante. Les beautés faciles donnent le ton. On a banni l'étiquette, mais on a passé à l'autre extrême. On ne se respecte plus. Le voile du mystère est déchiré, et le vice ne prend plus la peine de garder l'incognito. La mère ne se cache pas plus de ses filles, que le père de ses fils. L'hymenée trouve encore quelques partisans de bonne foi; mais, en général, c'est un manteau commode dont l'amour fait son profit.

Les dissipations que le luxe invente tous les jours, et multiplie dans la capitale, ont amené ce désordre dans les mœurs. L'uniformité des plaisirs domestiques dégoûte quand on les compare aux amusemens variés qu'on peut se procurer hors de chez soi. Les petits spectacles, les petites assemblées, les petits devoirs de société, distraient des occupations paisibles du ménage. Pour paroître, il faut une toilette longue et dispendieuse; et c'est ainsi qu'on fait à la vanité le sacrifice de son temps et de son patrimoine, et souvent de son honneur.

L'éducation est très-négligée, ou conduite

d'après de faux principes. Quelques mères, en très-petit nombre, nourrissent leurs enfans ; beaucoup y renoncent pour ne se priver d'aucun plaisir.

Paris a fourni beaucoup de grands-hommes, qui ont fait honneur à leur pays.

On remarquera, en passant, Molière, Regnard, Fleuri, Mallebranche, Rollin, Quinault, Santeuil, Catinat, Tavernier, Perrault, Helvétius, Toussaint, Voltaire, Lebon, Boulogne, Lesueur, Lebrun, Largillière, Lenôtre, Favart, l'auteur du drame d'Eugénie, Mercier, Boulanger, Freret, Lekain, &c. &c. &c.

Paris renferme un genre de femmes, appelées grisettes, qui méritent l'attention de l'amateur que le grand monde n'a pas encore blasé. Ces jeunes beautés, nées de parens pauvres, se mettent de bonne heure dans le cas de ne point être à la charge de leur famille. Elles apprennent un état dès le plus bas âge; et le travail de la semaine non-seulement pourvoit à leur entretien, mais elles trouvent encore de quoi subvenir en partie aux frais d'une parure assez élégante; car elles ont un ami du cœur, à qui elles veulent plaire, et avec qui elles ne manquent pas de passer les jours de fête dans des assemblées champêtres. Ordinairement on se rassemble quatre. L'on dîne ensemble; et le reste

de la journée l'on danse ou l'on se dédommage autrement d'une semaine toute entière écoulée loin l'un de l'autre. Ces filles aimables, simples et douces, sont encore tendres et fidelles. Elles se reprocheroient une partie de plaisir faite sans celui qu'elles aiment. Rien de plus touchant que les détails de leurs petits ménages. C'est un mêlange piquant de pudeur et de volupté, de raison et de folie. Quelquefois on rencontre ces couples heureux dans les petits *spectacles*. L'ami et l'amie, pendant tout le temps de la représentation, ont une main l'une dans l'autre, et s'appliquent, avec naïveté, les passages de sentiment qu'ils saisissent dans le drame qu'on joue. Ces unions volontaires sont assez durables, résistent plus d'une fois à la séduction de l'or, et se terminent souvent par un lien plus sérieux.

Les promenades publiques fournissent encore l'occasion d'étaler sur soi tout le luxe et le goût dont on est susceptible. On y fait assaut de parures; les allans et les venans s'y passent en revue et s'y jugent en toute rigueur. Les beautés du matin qui ne le sont plus quelquefois du soir, y vont jouir de leurs triomphes. C'est là que les *merveilleux* de tous les étages font parade de leur choix, et satisfont leur amour-propre. Mais ce n'est pas là où le sage porte ses pas : ami de la nature, belle sans fard, il préfère les boule-

vards du nord de la capitale ; il est malheureux qu'une muraille qui les entoure ôte la vue de la campagne.

Jamais le Jardin des Plantes n'a été si fréquenté. Sa position et sa disposition sont magnifiques ; mais si on en sort par la porte principale, qui donne sur les murs de l'hôpital de la Pitié, les impressions agréables ne tardent pas à s'effacer. Cet établissement, s'il fait honneur au gouvernement, ne fait point l'éloge des particuliers. Tous ces enfans non-réclamés, qui pullulent dans cette triste maison, supposent des parens bien insensibles ou bien misérables.

Le faubourg où se trouve situé ce Jardin des Plantes, et les quartiers voisins, ont un aspect tel qu'on se croit transporté, en les parcourant, à deux cents lieues de Paris. La plûpart des rues en sont désertes, même pendant les jours de travail. L'herbe y croît en plusieurs endroits. Les habitans, misérablement costumés, accroupis les jours de repos, sur la porte de leurs maisons, ressemblent à de pauvres insulaires qu'on ne visite pas souvent, et ouvrent de grands yeux, lorsqu'ils voient passer leurs concitoyens du centre de Paris. Quand l'étranger fait son entrée dans cette ville, par certaines barrières, il a de la peine à croire qu'il trouvera d'aussi belles maisons et d'aussi beaux palais que ceux qu'il s'est promis de parcourir.

Les repas, à Paris, coûtent fort cher, sont fort courts, et les convives s'y montrent froids et dédaigneux. Les élégans des deux sexes affichent une santé délabrée, et n'oseroient avouer un bon estomach, parce qu'ils auroient cela de commun avec le peuple et les gens de la campagne.

Le vin a fait place à l'eau, et la gaieté franche a disparu avec la liqueur qui la provoquoit. Cette sobriété fausse n'a pas amélioré les mœurs. Le cynisme des orgies privées, la froide débauche a remplacé l'ivresse bruyante, à la vérité, mais cordiale, qui réconcilioit les amis et les ménages brouillés.

Les cafés ont produit une révolution dans les mœurs. Avant qu'ils fussent si communs, on alloit au *cabaret*. Il existe encore, dit-on, la table ronde de pierre sur laquelle Molière et la Fontaine, Racine et Boileau s'accoudoient et trinquoient ensemble : c'étoit alors le bon tems de la poésie. Sa décadence semble dater du moment qu'on ouvrit les cafés publics. Tous les oisifs mal-aisés s'y rendent sur-tout en hiver. Il est plus d'un individu qui y passe sa vie. Les Anglais n'y sont pas si à leur aise que dans leurs cafés de Londres ; ils s'apperçoivent, au premier coup d'œil, qu'on n'y jouit pas de son *franc-parler*.

Cependant, il n'est point de villes républi-

caines où l'on se trouve mieux à même qu'à Paris de jouir d'une certaine liberté. Un homme honnête, pour peu qu'il soit prudent, s'y conduit à-peu-près à sa guise. On ne prend pas garde au sage, quand il est dans la foule; personne ne le remarque. A Paris, les états sont tellement confondus ensemble, on est distrait par tant d'objets, on se trouve en relation avec tant de personnages divers, que le curieux le plus impertinent, ou le plus mal intentionné, se trouve en défaut. On va, l'on vient, sans se rendre compte. La calomnie et la médisance ne s'attachent qu'à ceux qui s'y singularisent, ou qui veulent faire du bruit. Mais celui qui ne heurte point les préjugés nationaux et quelques autres encore, peut se faire une loi à part et la suivre sans inquiétude. Quiconque voudroit fuir sa renommée, ne trouveroit point d'asyle plus sûr que Paris, pour se mettre à l'abri des embarras de sa réputation acquise même à Paris. C'est ce qu'éprouva J. J. Rousseau, pendant les dernières années qu'il y passa; son nom y était consacré par la gloire, et sa personne décrétée par les loix. Il y vécut aussi obscur, aussi ignoré qu'il le voulut, et se trouva tous les jours en présence de ceux qui l'avoient dénoncé au tribunal de la raison, sans en être connu : dans les petits états, au contraire, qui lui donnèrent le jour, les enfans lui jetoient des pierres.

Mais, il faut l'avouer, ce chaos, si favorable à la liberté du sage, a ses inconvéniens. On se tient rarement toujours au bien, quand on peut se livrer au mal avec impunité. Que de pièges tendus à l'innocence! que d'occasions offertes à ceux qui les attendent! que de maris trompés! que de mères abusées sur le compte de leurs filles! Et comment se retrouver dans un labyrinthe tel que Paris, quand on en a perdu le fil! La police, il est vrai, en connoît tous les détours. Mais à quelles extrémités ne faut-il pas être réduit, pour avoir recours aux instrumens qu'elle est forcée d'employer!

Il en est de la police de Paris comme de l'organisation du corps humain. A en examiner la charpente et les ressorts qui la mettent en jeu, on admire comment ces deux machines compliquées, peuvent se mouvoir sans donner lieu à un plus grand nombre d'accidens.

Si les lumières pouvoient dédommager des mœurs, Paris ne perdroit d'un côté que pour gagner de l'autre. Les sciences et les arts n'ont point, en Europe, un foyer plus actif; et ceux qui se consacrent à l'étude y trouvent tous les secours imaginables.

Les étrangers doivent se plaire à Paris, car ils y sont parfaitement accueillis; on a pour eux beaucoup de déférence. La différence de culte ou de costume est un mérite de plus,

et un motif pour les bien recevoir. Le parisien est jaloux de donner de lui une bonne opinion; il aime, en outre, à obliger, car il n'est pas méfiant; et il n'est pas rare de le voir dupe dans ses propres foyers. Un étranger célèbre est son idole; mais son culte n'est qu'éphémère. On le néglige du moment qu'un autre personnage monte sur la scène; et cela ne peut être autrement sur un théâtre aussi mouvant et aussi vaste que Paris, où l'on ne peut être tout à tous à-la-fois.

Mettons fin à cette ébauche par quelques considérations générales sur l'article des modes et des coutumes. Ce chapitre ne seroit pas le moins important dans une histoire raisonnée de Paris. Cette grande cité doit une partie de sa consistence à cette matière légère et frivole. Paris, par les modes, est la maîtresse du monde; et jamais le goût n'y a été plus consulté, et suivi plus constamment. Les femmes de Paris ne sont pas les plus jolies femmes de l'Univers. Le climat, l'éducation, les habitudes journalières, les privent de cet avantage; mais elles sont remplies de légèreté et de grâces. Elles ont trouvé l'art de masquer les disgraces de la nature avec une adresse infinie. Le cerveau fécond des ouvrières en modes invente chaque jour des ressources nouvelles pour plaire : on est plus de temps à trouver des noms pour

ces petits chefs-d'œuvres qu'elles n'en mettent à les produire.

Non-seulement chaque saison a son costume, mais encore il en est un pour chacune des quatre parties du jour. Les lieux où l'on va motivent aussi un ajustement particulier. La promenade ou les visites du matin demandent un vêtement plus simple, moins à prétention que ceux qu'on étale dans les jardins publics. On ne va point au spectacle dans les mêmes habits consacrés au bal. La campagne et la ville ont chacune leurs couleurs, leurs livrées, leurs formes plus ou moins recherchées.

L'âge devroit bien avoir aussi sa parure. Mais la fille est souvent éclipsée par les airs coquets de la mère.

Les courtisannes en règne donnent le ton, et sont copiées à l'envi par les autres femmes de tout état.

Les costumes de théâtre, dans une pièce nouvelle, servent encore à varier les modes; une actrice applaudie sous telle ou telle coëffure, sous tel ou tel habit, ordinairement fait la loi; et le jour suivant toutes les élégantes du moment paroîtront comme autant d'actrices sortant de leurs loges pour jouer chacune le même rôle; actuellement toutes les femmes portent une perruque dont la couleur est contraire à leurs cheveux.

Il faut cependant rendre justice aux femmes françaises, et spécialement aux parisiennes : quelquefois elles justifient leur amour pour la parure, et les variations qu'elles lui font éprouver, par le motif qui leur fait adopter telle ou telle mode. Le patriotisme, assez souvent, détermine leur manière de se mettre ; et leur costume devient en même-temps un mémorial pittoresque des évènemens qui font honneur à la nation.

Les Français n'ont rien à envier à leurs voisins, puisqu'ils possèdent le génie des modes, et que tout ce qu'il y a de civilisé dans les quatre parties du monde devient nécessairement tributaire de leurs modes. Tant que la France conservera la prééminence en ce genre, elle sera toujours riche et puissante ; car ce n'est pas seulement dans l'intérieur de la France que se répandent les modes parisiennes ; tous les autres états de l'Europe s'empressent de les naturaliser chez eux ; ensorte que le costume français est devenu presqu'aussi universel que la langue française. La supériorité de ce peuple ingénieux et galant, aimable et léger, est reconnue par-tout où les arts se sont introduits. On pourroit dire que les modes françaises sont aux arts et aux sciences ce que les fleurs sont parmi les productions de la nature.

Il y a émulation de goût, pour les modes,

entre les deux sexes Ils se consultent réciproquement sur cette importante occupation de la vie, les hommes ne le cèdent guère aux femmes. On peut dire qu'il règne entr'eux une harmonie et une douce rivalité que l'observateur politique remarquera en souriant.

Nous ne donnerons point ici une description exacte des différens costumes de Paris. Ce détail demanderoit un volume entier, et ce seroit à recommencer chaque jour.

Le peu que nous en avons dit et dessiné pourra même suffire quant à la France, dans l'étendue de laquelle on rencontre, à chaque endroit où l'on passe, le tableau plus ou moins chargé des modes de Paris.

Fin de la Notice sur les mœurs de Paris.

Calaisee

BOSTON PUBLIC LIBRARY

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LA VILLE DE CALAIS.

Calais figure depuis long-temps dans l'histoire. Du temps des Romains, c'étoit un bourg avec clôtures. Tout le monde (dit Belle-Forest) y admet un port dès-lors habité. Baudouin IVe, comte de Flandre, fit nétoyer le canal de cette ville et creuser son bassin, vers la fin du dixième siècle : au commencement du treizième, Philippe de France, comte de Boulogne et oncle de Louis IX, la ferma de fortes murailles, et lui donna des remparts. Edouard III, roi d'Angleterre, l'attaqua au mois de septembre de l'année 1346, et n'y fit son entrée que le 13 août 1347. Peu de sièges ont été plus mémorables.

Edouard III, qui parvint à la couronne couvert du sang de son père et de son oncle, commença par rendre hommage, en personne, à Charles IV, pour la Guyenne, et finit par prendre le titre et les armes de roi de France ; vainqueur à Crécy par le bras de son fils le Prince Noir, il avoit déja ravagé les côtes de la Normandie, et s'étoit rendu maître de plu-

sieurs villes. Il jetta des yeux de conquérant sur Calais, qui lui paroissoit l'entrée la plus commode du royaume dont il se disoit le souverain, malgré les dispositions contraires de la loi salique. Les Calaisiens, pourvus de munitions, firent une longue et vigoureuse résistance, dans l'espoir d'être secourus par leur Roi. Philippe VI se présenta en effet, à la tête d'une armée de soixante mille hommes. Mais le Monarque anglais avoit fait construire entre Calais, la rivière de Maye et le pont, une espèce de seconde ville, composée de bâtimens de charpente, recouverts de chaume et de genêts, formant par ce moyen une enceinte exacte depuis la rivière jusqu'à la mer. Cette circonvallation étoit fortifiée de redoutes et de forts.

Les Calaisiens, au bout de dix mois de résistance, se sentoient toujours le même courage, mais n'avoient plus de vivres : il fallut capituler. Edouard, humilié d'avoir perdu tant de tems et beaucoup d'hommes au pied de la même ville, exigea d'abord que les habitans s'en remissent à sa discrétion. Cependant, après maintes sollicitations, on obtint comme une grace, que six des plus notables d'entre les assiégés viendroient apporter les clefs, pieds nuds, la corde au cou, présage certain du traitement qu'on leur gardoit. Les ordres du

vainqueur

vainqueur notifiés à Jean de Vienne, commandant de Calais, on assemble tous les citoyens. A cette sinistre nouvelle, succède un silence morne. Eustache de S. Pierre, l'un des plus riches d'entre ses concitoyens, s'avance au milieu d'eux, disant qu'il se propose pour être la première des six victimes qu'on exige. Son exemple étonne d'abord, et bientôt est imité. Jean Daire et quatre autres se joignent au premier, et s'acheminent vers le camp ennemi. On les mena à la tente du Roi, que rien ne put émouvoir. Déjà l'exécuteur est mandé. Il arrive. Mais la reine Philippe obtint leur grace, non sans peine; il fallut la demander, au nom de l'enfant à naître, qu'elle portoit dans son sein. Les six Calaisiens, décemment vêtus par les soins de cette bonne princesse, allèrent se réunir au reste des habitans, chassés de leur cité, et au sort desquels Philippe-de-Valois pourvut en père.

C'est à ce sujet qu'André Duchesne s'écrie : « Mémorable fait, et digne de compassion sin- » gulière; et puis, qu'on die que notre France » ait été dégarnie de ses Horaces, Curiaces et » Décie? Nous avons les nôtres, comme les Ro- » mains; mais une certaine fetardise qui est en » nous, d'apprendre plutôt les singularités des » étrangers que les nôtres, nous les fait » ignorer ».

Du Belloi a su nous venger de ce reproche, dans son drame patriotique du Siège de Calais.

Le conquérant peupla la ville déserte, d'Anglais qui y accoururent en foule, attirés par les grands privilèges qu'il accordoit à ceux qui vouloient s'y établir.

C'est à Calais que le fameux comte de Warvick, qui en étoit gouverneur, et qu'on appeloit *le faiseur de rois*, avoit établi le centre de la rebellion. Tous les mécontens de la cour d'Angleterre accouroient dans ce gouvernement, où ils étoient à même de recevoir les secours de la France ou du duc de Bourgogne.

Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, mécontent tout-à-la-fois de l'Angleterre et de la France, n'ayant pas fait sa paix avec Charles VII, voulut s'emparer de Calais, pour se venger des uns et des autres.

« Depuis ce temps-là, dit Duchesne, Calais » n'a pu être retiré de la main de l'Anglais, » jusques en l'an 1558, que le roi Henri II, » se faschant de ce que cet étranger lui occu- » poit une si bonne place, il y avoit déjà 210 » ans, déclara le duc de Guise son lieutenant- » général en tous ses pays. Et dressant deux » armées, lui en donna une, qu'il fit en extrême » diligence acheminer contre Calais. Elle parut » au premier jour de janvier, et signala d'abord

» son arrivée par la prise du fort de Nieullay ;
» et le lendemain, par la reddition de celui de
» Risoun. Ainsi le chemin de la ville étant ou-
» vert, et les assaillis surpris au dépourvu,
» forclos d'espérance de secours assez soudain,
» le chasteau premièrement, puis la ville re-
» vinrent à l'obéissance de cette couronne aussy
» gayement qu'elle vit ses anciens bourgeois
» dire tristement adieu l'an 1347, à leur pauvre
» et désolée patrie ».

Le 23 avril 1596, Calais fut encore prise par le Cardinal d'Autriche ; mais le roi d'Espagne la rendit à la France par le traité de Vervins.

Calais est désigné sous le nom de *Scala*, par les anciens historiens. Son fauxbourg ou la ville basse de Saint-Pierre, se nommoit jadis *Petressa*, *Petresse*. Il n'y a rien de remarquable que sa citadelle, qui est très-forte. Son nom actuel étoit inconnu avant le douzième siècle.

Calesium ou *Caletium* sont aussi deux noms latins de Calais.

On remarquera que le mot *Cale* est un terme qui exprime un abri où l'on réfugie les vaisseaux, pour les préserver des coups de vents.

Cette ville, située à soixante-une lieues, au nord, de Paris, est assez florissante. Le lin forme une des branches de son commerce.

Les femmes calésiennes, ainsi que dans les autres provinces, imitent, tant bien que mal,

les modes et le costume de la capitale : ainsi qu'à Rouen, elles trouvent très-commode l'usage de ces amples capotes qui les enveloppent de la tête aux pieds.

Fin de la notice historique sur Calais.

Cauchoise.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LE PAYS DE CAUX.

LILLEBONNE, du temps des Romains, sous Auguste, étoit le chef-lieu de la petite contrée de France, habitée par les Calètes (1), ancêtres des Cauchois. Caudebec en est la ville principale.

Dieppe est plus forte, et doit son importance à sa position. Les Dieppois font de belles dentelles et d'autres ouvrages, qui forment une branche lucrative de commerce.

Ce furent des marchands dieppois qui les premiers montrèrent aux Européens le chemin de la côte de Guinée et du Sénégal. En 1364, ils

(1) Ce que nous appellons aujourd'hui *Chef de Caux*, à l'endroit où la Seine se perd dans l'Océan, représente ce qu'on appeloit du temps de César, *le Promontoire* ou *le Cap de Calètes*. Les Calètes avoient promis au conquérant des Gaules, de lui fournir 10000 combattans.

établirent un comptoir sur les bords du Niger, et y bâtirent un fort, dit le *Petit-Dieppe*.

La petite ville d'Eu n'a rien de remarquable.

Rien de plus riant que la campagne au milieu de laquelle est situé le bourg d'Yvetot. Les plus beaux paysages de l'école flamande n'offrent point de sites plus pittoresques. On ne fouille point dans des carrières profondes pour y chercher des matériaux propres à bâtir. Le bois, la paille et de la terre détrempées, uffisent à la construction des maisons commodes et bien closes; peintes en dehors d'une couleur qui tranche avec la verdure des champs, elles offrent le coup-d'œil le plus agréable. Chaque possession est palissadée ainsi, et ombragée par quantité d'arbrisseaux, dont le fruit n'enivre point comme celui de la vigne, mais on n'en est pas moins gai, en s'abreuvant de cidre et de bierre.

Il faut parcourir les guinguettes pendant les quatre foires qui s'y tiennent tous les ans, pour prendre une idée des femmes cauchoises, d'une figure moins intéressante à Yvetot qu'à Caudebec. Leur costume n'est pas plus heureux, mais une extrême propreté, le désir de plaire, l'amour de la parure, et quelque peu de coquetterie, président à leur toilette. Voici, à ce sujet, un trait de caractère. Beaucoup d'entre

les filles d'Yvetot, qui aiment à *piaffer*, expression du pays, pour peindre leur prétention en fait de parures, ne gagnant pas assez pour fournir aux frais de leurs ajustemens, prennent sur la longueur de leurs chemises de quoi leur donner l'ampleur nécessaire au tour de gorge et aux rangs de manchettes attachées à la naissance du bras, selon leur usage bisarre : ensorte que ces chemises descendent à peine jusqu'à la ceinture ; mais aussi on n'a point ménagé l'étoffe lors de la coupe des manches.

En général, les mœurs ne sont point aussi pures qu'on seroit en droit de l'attendre à la campagne. A quelques pas d'Yvetot, il est un lieu de plaisir qu'on appelle *zigue-zague*, espèce de labyrinthe, dans lequel le fil de la sagesse est sujet à se rompre.

Les femmes, entr'elles, s'embrassent sur le front, on ne se donne point de baisers sur la joue.

A Yvetot on tient table long-temps, et l'on joue beaucoup ; et l'eau-de-vie est la liqueur favorite, même des femmes.

La plûpart des filles passent leur jeunesse à filer du coton. On y manufacture et on y trafique beaucoup de siamoises.

Le bourg d'Yvetot et son territoire renferment de dix à douze mille individus.

Il y a des halles couvertes qui sont très-belles.

Fin de la Notice historique sur le pays de Caux.

Matelot Provençal.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LA PROVENCE.

La *Provence* est l'une des plus belles *provinces* de la France. Son climat et ses monumens suffiroient peut-être à ceux qui n'ont pas le goût de voyager, pour leur donner une idée de l'Italie et des Romains. L'observateur qui parcourt cette agréable contrée, y rencontre souvent le nom de César. Sa principale richesse consiste dans son trafic maritime. Les Provençaux semblent nés pour ce genre de vie, et rappellent encore les Phocéens, leurs premiers ancêtres.

La ville de Marseille expédie chaque année, en Italie, pour près de quatre millions de draps, serges, toiles, chemisettes de coton, bas de fil et de laine, de miel, prunes, figues, huiles, vins, eaux-de-vie, &c. Elle en retire du chanvre, de la soie, du soufre, du riz, bled, anis, manne, &c. pour plus de 3o336ooo livres. Elle envoie en Espagne des toiles, des cotons filés, des étoffes de soie et de laine, draps d'or et d'argent, galons et dentelles, futaines, bazins, buffles, chapeaux, peignes, épingles, quin-

cailleries, papiers, prunes, encens, gomme arabique, galles, safran, et drogues de toute espèce, pour environ 9170000 livres. Elle en reçoit en échange, des laines, des soies, de l'indigo, de la cochenille, du quinquina, des piastres, des huiles, du bois de campêche, de la salsepareille, du sucre, du vermillon, de la réglisse, des raisins secs, etc., pour une valeur d'environ 8185000 livres. Son négoce, dans les échelles du Levant, est plus grand encore.

Aix est la principale ville de la Provence, et une des mieux bâties de toute la France. Elle entretient quelques fabriques d'étoffes, et a trois foires par an, qui durent cinq jours chacune.

Pertuis est une petite ville qui n'offre rien aux curieux.

Salon n'a de remarquable que le tombeau de *Nostradamus*, le *Mathieu Lansberg* de son temps, supérieur à son siècle, puisqu'il ne se donna pas même la peine de le tromper avec esprit. Il obtint la faveur de Catherine de Médicis et de Henri II ; il reçut la visite et des écus d'or de Charles IX ; tandis qu'Adam Crapone (dans un âge plus éclairé) natif de Salon, après avoir vivifié sa patrie par ses tra-

vaux hydrauliques, n'eut d'autre récompense que de laisser son nom à un canal, et mourut à quarante ans, empoisonné par de lâches envieux.

Berre n'a rien de remarquable.

Tout près de là est Martigues. La pêche du poisson, celle du corail, des coquillages et autres productions marines, est la principale occupation des habitans. Les pêcheurs et les matelots y donnent, presque tous les ans, le spectacle des joutes sur la mer, au son d'instrumens militaires.

Des pêcheurs et des matelots catalans fondèrent la Ciotat, petite ville maritime, qui a un bon port et une amirauté.

Ollioules et la Cadière ne sont que deux bourgs près de la mer.

Arles mérite l'accueil des voyageurs, et par sa position présente, et par les souvenirs qu'elle rappelle. Elle possède encore des restes de la puissance romaine. Jules César y éleva un amphithéâtre.

Tarascon, voisine de Beaucaire, n'a point changé de nom depuis Strabon et Ptolomée. On en dit les habitans fort gais.

La petite ville de Saint-Remy ose à peine se glorifier aujourd'hui d'avoir donné la naissance à Nostradamus.

Marseille, ville principale de la Provence, par le fait, si ce n'est par le droit, est très-ancienne, comme on sait. Elle compte environ vingt-quatre siècles. Elle soutint un siège contre César. Le conquérant des Gaules la réduisit à sa discrétion, et eut le bon esprit de lui pardonner, après toutefois l'avoir désarmée. Avant cette fatale époque, le gouvernement de Marseille étoit aristocratique. Son sénat, composé de six cents personnes éclairées, étoit devenu l'oracle des Gaules.

Parmi les établissemens qu'elle renferme, on distingue les écoles d'hydrographie et de construction. C'est dans le bagne de son port que Montesquieu fit cette action, qui ne fut connue que quelques années après sa mort, et qui a fourni au théâtre le *Bienfait anonyme*.

« Le Provençal, actif et plein de feu, est propre au commerce, aux arts et à la guerre. On le voit se distinguer par-tout. Il est laborieux et frugal; il a dompté la stérilité de son territoire par l'économie. A Marseille on trouve plus communément qu'ailleurs de ces gens chez qui la vertu est si naturelle, qu'elle ne se fait pas même sentir. Ils s'attachent à leurs devoirs sans s'y plier, et s'y portent comme par instinct. On diroit que leurs belles qualités n'ont pas percé jusqu'à eux. Leur franchise a quelque

chose de rude; mais ils ne sont pas du moins étonnés des vertus qu'ils possèdent. »

A Pomières, se voient encore les restes de la pyramide triomphale, élevée pour éterniser la victoire sanglante de Marius sur les Cimbres.

Toulon est une ville forte et commerçante. Il y a un port et un arsenal, où l'on enseigne les mathématiques aux gardes de la marine. La salle des voiles est immense. Elle a aussi diverses manufactures pour occuper les pauvres, et quelques fabriques de grosses étoffes de laine.

Fréjus est une ville ancienne. On y rencontre à chaque pas, des monumens romains, des aqueducs, des amphithéâtres, des statues, des trépieds, &c.

Fayence, petite ville sur un ruisseau, dans les montagnes voisines de Draguignan, fabrique encore de belles vaisselles de terre, qui lui ont probabelment donné le nom qu'elle porte; car on sait que la fayence est originaire de Faenza en Italie.

Il y a une verrerie à *Auvaire*, qui n'est pas éloignée de Fayence.

Grasse est une petite ville, mais riche et peuplée. On y commerce de fruits secs, d'huile d'olive, de parfums, de peaux en mégies et de cuirs tannés assez estimés.

Antibe n'est connue que par l'apprêt de ses *anchois*.

Digne seroit moins connue encore, si cette petite ville n'avoit servi de berceau à Gassendi, qui n'eut pas le génie de Descartes, mais qui fut, dans ses écrits et dans ses mœurs, aussi bon philosophe.

Sisteron s'honore de la naissance d'*Albertet*, qui aima comme Petrarque, et qui mourut d'amour. C'étoit l'un de ces poëtes provençaux, si justement célèbres par leurs chansons, remplies de grace, de délicatesse et de feu.

Trois foires, de trois jours chacune, enrichissent Forcalquier. Son territoire est l'un des plus agréables de la France.

Les antiquaires qui passent par la ville d'Apt, s'arrêtent pour examiner les restes d'un amphithéâtre Romain.

Barcelonnette est le chef-lieu d'une vallée, comparable à celle de Tempé; canton tout-à-fait convenable à la vie pastorale dont nous n'avons plus d'idée.

Fin de la Notice historique sur la Provence.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Homme de Navarre.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Femme de Navarre.

NOTICE

SUR LA NAVARRE,

HAUTE ET BASSE.

Roi de France et de Navarre : le roi des Français ne prenoit pas d'autres titres. Cependant, à l'exemple de plusieurs de ses voisins, il auroit pu accompagner son nom d'une longue suite de diverses qualifications plus ou moins légitimes. Mais il préféroit de donner une leçon de modestie ; et même l'écu de *Navarre* n'étoit peut-être accolé à celui de France que pour faire sentir davantage le ridicule des prétentions à la multiplicité des royaumes, sous un seul sceptre, et en même temps pour conserver des droits sur la totalité d'une province, dont on ne daigne pas réclamer la partie usurpée.

Au reste, tout ce faste diplomatique que des princes d'Europe ont eu la petitesse d'emprunter aux despotes de l'Asie, ne prouve rien et n'en impose plus. L'étiquette et l'habitude font qu'on s'en sert encore. Mais on convient assez généralement que le grand nombre des provinces et l'étendue des empires se trouvent trop ordinairement en raison inverse de leur force et de leur prospérité. Les grands administrateurs

paroissent enfin convaincus qu'il est plus glorieux et plus doux de mériter l'amour d'une certaine quantité d'individus heureux, que de régner sur une multitude de mécontens.

La Navarre qui, du temps de Jules-César, faisoit partie de la Novempopulanie, passa successivement sous la domination des Romains, des Visigots, des Français, des Gascons, des ducs d'Aquitaine. Abandonnés de Louis-le-Débonnaire, ils se donnèrent un chef pour secouer le joug des Sarrasins. La maison de ses premiers rois éteinte, ce pays, limitrophe de la France et de l'Espagne, et presque dans les Pyrénées, devint le domaine de plusieurs princes, et enfin appartint à la maison d'Albret.

« Quoique le royaume de Navarre ait été porté à la couronne de France par Henri-le-Grand, les Espagnols ne laissent pas de jouir de la partie qu'on appelle la Haute-Navarre, par droit de bienséance; parce qu'elle étend les limites de leur état jusqu'aux Pyrénées. Ferdinand V, roi d'Arragon, l'enleva injustement sur Jean Albret, grand-père maternel de notre Henri IV. L'empereur Charles-Quint, dit-on, étant à l'article de la mort dans le couvent des Hiéronimites de S. Just en Estramadure, où il s'étoit retiré en 1556, pour y finir ses jours, commanda à Philippe II, son fils, de restituer la Navarre au roi de France, vu qu'il ne la possédoit

possédoit pas à bon titre ; et que Philippe II n'en ayant rien fait, s'en déchargea sur Philippe III son fils, qui ne s'en acquitta pas mieux que lui ».

Tous ces remords de princes, *in articulo mortis*, n'ont apporté guères plus de profit aux vivans que d'honneur aux morts : on en reste pour l'ordinaire à l'aveu de la faute ; et la conscience du convalescent ou du successeur ne se croit pas du tout obligée d'acquitter celle du malade ou du moribond.

La Haute-Navarre ne valoit guère la peine d'une injustice. C'est un pays de montagnes, pauvre et assez peu fertile, qui s'accommoderoit mieux du régime républicain. Les habitans ont leurs lois particulières et s'*imposent* eux-mêmes. On les dit adroits et laborieux, galans, mais jaloux. Les femmes savent encore s'en faire respecter.

Pampelune en est la capitale et le chef-lieu de la justice. Les magistrats n'y siègent sur leur tribunal que pendant trois ans. On les élit une seconde fois pour trois autres années, quand on est content d'eux ; et il faut que le juge, parvenu à la fin de son temps, mette aussi fin aux procès dont il a connoissance. On dit que les plaideurs se louent beaucoup de cet arrangement ; du moins ils apperçoivent un terme à leur attente.

Le plus beau monument de cette ville est un

édifice assez considérable, et qu'on appelle maison de conversation. Il occupe le centre d'une place publique, circonscrite par un portique quarré. C'est là que se rassemblent les habitans des deux sexes, pour y parler de leurs affaires ou de leurs plaisirs. Un théatre ne produiroit pas les heureux effets qu'on retire de cet établissement. Les citoyens de Pampelune se servent eux-mêmes de spectacle; obligés de s'observer l'un l'autre, ils font des sacrifices à l'opinion publique; et les mœurs y gagnent.

La Navarre française, ou Basse-Navarre, a bien moins d'étendue que l'autre, et est encore plus pauvre. Mais avec du travail, le sol y nourrit les habitans, pour la plûpart d'un caractère aimable.

Saint-Jean-pied-de-Port est la seule ville, ou plutôt le seul bourg d'un peu d'importance. Au reste, le nombre et l'opulence des cités dans une province, sont des signes équivoques du bien-être des habitans. Un canton qui seroit peuplé également sur tous les points de sa surface, et couvert de petits domaines isolés et bien tenus, offriroit à l'observateur sage un coup-d'œil plus satisfaisant à tous égards, que deux ou trois amas de maisons, dont la population métamorphoseroit le reste de la contrée en un désert.

Fin de la notice sur la Navarre, haute et basse.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Catalan

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Femme Catalane /

MŒURS
ET COUTUMES
DES CATALANS.

LA Catalogne, province d'Espagne, fut, dit-on, originairement habitée par les Goths et les Alains, qui lui donnèrent le nom qu'elle porte aujourd'hui. Cette province avantageusement située, et dans un sol excellent, se suffiroit à elle-même, si elle s'appartenoit. La nature ne lui a presque rien laissé à faire pour être heureuse. Les productions de première nécessité y sont abondantes et presque toujours assurées. Par sa position elle a aussi la ressource du commerce; et les montagnes lui offriroient, dans l'occasion, plusieurs moyens de défense et de sûreté.

Les Catalans ont tenté plusieurs fois de faire revivre le caractère national de leurs premiers ancêtres. On les a vu naguères soutenir au prix de leur sang leurs prétentions à l'indépendance. Ils ont fait bien des sacrifices à la liberté. Dans les beaux jours de la Grèce, le succès eût couronné leur généreuse audace. La Catalogne s'est vue traiter de province rebelle par

les rois d'Espagne ; et les habitans actifs et courageux, laborieux et fiers, attirent sur eux l'œil du gouvernement, comme sur des sujets suspects. L'inquisition a un palais dans la capitale de cette province, et obstrue tous les passages à la lumière. Les Catalans n'osent point lire.

Tarragone est moins commerçante que Barcelone ; mais elle rappelle des souvenirs qui contrastent parfaitement avec l'état actuel des choses. Son archevêque, avec ses 110,000 livres de revenu, ne dédommage pas cette cité antique de la gloire dont elle brilloit jadis, lors du séjour des deux Scipions dans ses murs. L'enceinte de l'église de Notre-Dame des Miracles, bâtie aux dépens des monumens romains, n'atteste que les ravages du temps et la bizarrerie des événemens.

Le costume du Catalan achèvera son signalement. Il renferme ses cheveux dans un réseau, et se couvre la tête d'un bonnet dont la pointe, garnie d'une houpe, retombe sur le côté ; il fait usage aussi du chapeau à trois cornes. Son habit de dessous est court ; c'est une espèce de gilet qui se croise sur l'estomac et se ferme avec des boutons : il est orné de revers. Les manches sont assez justes et descendent jusqu'au poignet ; elles sont fendues par le bas avec plusieurs bou-

tonnières sur un revers de couleur différente du reste. Par-dessus il porte une draperie, manteau très-ample, dont il s'entoure les reins, mais dont le haut ne lui couvre qu'une épaule et qu'un bras. Ses culottes sont à la française ; mais il ne cache pas les jarretières de ses bas. En place de souliers, il porte des sandales ou pantoufles qu'il assujettit avec des courroies croisées autour de sa jambe, à la manière des brodequins des anciens.

Les Catalanes ont le derrière de la tete et des épaules couvert d'un large voile assujetti sur le haut du front. Un corset qui dessine la taille se lace par devant ; et ce qu'il laisse trop à nud est recouvert par un fichu rayé et fixé au milieu du sein avec deux épingles à grosses têtes. Ce corset, ordinairement brodé, a des manches qui ne passent pas l'endroit de la saignée. Un jupon descend jusques sur la cheville, et par-dessus un tablier moins long et très-étroit. Elles portent des mules pour chaussures.

Fin des mœurs et coutumes des Catalans.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

femme de burgos

NOTICE

HISTORIQUE

SUR BURGOS.

Burgos, capitale de la vieille Castille, eut pour fondateur Alphonse III, roi d'Oviédo ou de Léon, que l'histoire a surnommé le Grand. Ce prince, jaloux de régner sans rivaux, fit crever les yeux à ses quatre frères. Devenu père, il fut puni de sa cruauté. Son fils, Garcie Ier du nom, roi des Asturies, souleva contre lui les comtes de Castille ses feudataires, et lui fit une guerre qui abrégea ses jours; car il mourut à quarante-quatre ans, vers le commencement du dixième siècle. Mais en dotant des églises, il avoit assez fait aux yeux de ses contemporains superstitieux pour mériter le surnom de Grand, que la postérité doit lui refuser. Ce fut Alphonse qui donna ordre au vaillant dom Diègue, fils et successeur de Rodrigue, comte de Castille, de construire dans ce royaume infesté par les Maures, la ville de Burgos, cité embellie avec

le temps et aux dépens des campagnes qui l'avoisinent. Cette ville est assise sur la pente d'un mont assez élevé, et se prolonge en faisant le demi-cercle jusqu'à la rivière d'Arlenzon. On y remarque des places publiques richement décorées ; une de ses portes offre dans des niches dorées une suite complette des statues des rois d'Espagne, parmi lesquels on en compte peu qui soient dignes seulement des honneurs du buste. L'archevêque de Burgos, qui a quatre évêques pour suffragans, jouit de deux cents mille livres de revenus ; l'église métropolitaine est un vaisseau vaste et construit de façon qu'on peut y chanter cinq grand'messes à la fois sans cacophonie. Derrière le chœur est la chapelle du connétable de Castille, remplie de tombeaux de marbre bien travaillés. Les Augustins possèdent sur le maître autel de leur église un crucifix très-précieux, grand comme nature. Deux traditions populaires existent sur ce crucifix ; l'une veut que le saint crucifix de Burgos soit l'ouvrage de Nicodême, disciple de Jésus ; l'autre prétend qu'il fut apporté du ciel en terre par un ange. Quoi qu'il en soit, ce Christ est éclairé par trois cents lampes et soixante chandeliers d'argent massif. Un candelabre d'or massif aussi brûle devant lui. Trois rideaux chargés de pierreries se tirent l'un après l'autre,

avant qu'il soit exposé à la juste vénération des fidèles, préparés à ce pieux et magnifique spectacle par deux messes célébrées avec appareil.

Burgos conserve encore le palais des anciens comtes et rois de Castille. Car cette partie considérable de l'Espagne devint une royauté dès l'an 1035, et en est redevable aux rois de Navarre. A cette époque, Ferdinand premier du nom, fils de dom Sanche, roi de Navarre et comte de Castille, s'en fit appeler roi, par la raison que son père l'étoit de la Navarre.

La description qu'un voyageur de la fin du siècle dernier fait de la Castille, peut encore trouver aujourd'hui son application : il y croît peu de bled. Les Espagnols sont trop paresseux pour se donner la peine de cultiver la terre; et comme le moindre paysan est persuadé qu'il est *Hidalgo* (noble), c'est-à-dire, gentilhomme; que dans la moindre maisonnette il y a une histoire apocryphe, composée depuis cent ans, qui se laisse pour tout héritage aux enfans et aux neveux du villageois, et que, dans cette histoire fabuleuse, ils font tous entrer de l'ancienne chevalerie et du merveilleux, disant que leurs trisaïeux, dom Pedro et dom Juan, ont

rendu tels et tels services à la couronne ; ils ne veulent pas déroger à la *gravidad* (gravité), ni à la *decendencia* (postérité). Voilà pourquoi ils souffrent plus aisément la faim et les autres nécessités de la vie, que de travailler, disent-ils, comme des mercenaires, ce qui n'appartient qu'à des esclaves : de sorte que l'orgueil, secondé de la paresse, les empêche la plûpart d'ensemencer leurs terres, à moins qu'il ne vienne des étrangers les cultiver ; ce qui arrive toujours par le gain que ces étrangers, plus laborieux et plus intéressés, y trouvent : de sorte qu'un paysan est assis dans sa chaise, lisant un vieux roman, pendant que les autres travaillent pour lui et tirent tout son argent.

La vieille Castille (dit un voyageur tout récent) est la province de l'Espagne où l'on se marie le moins ; et encore ceux qui se marient prennent les plus grandes précautions pour ne pas faire d'enfans.

Ce même voyageur avoit dit quelques pages auparavant : les trois quarts de l'Espagne sont incultes, parce que les Espagnols aiment infiniment mieux mendier que de labourer la terre. En vain appelle-t-on des étrangers : outre qu'ils ne viennent jamais en assez grand nombre, le

feu du climat les brûle, l'inquisition les tourmente, et les charges et les impôts de toute espèce les obligent à s'en retourner chez eux. Dans la Castille et les provinces qui en dépendent, on paie une taxe fort lourde, connue sous le nom d'*alcavala*. En 1342, les états de Burgos accordèrent au roi Alonzo XII la vingtième partie de tout ce qui se vendroit, pour subvenir aux frais de la guerre contre les Maures. Il n'y a plus de Maures en Espagne; on les a tous chassés : mais le subside subsiste toujours; seulement il a changé de nom; il s'appelle aujourd'hui le dixième.

Burgos est à 225 lieues de Paris.

Les gens du peuple et de la campagne conservent jusques sous leurs haillons une certaine hauteur qui fait le caractère de la nation : il semble que les pauvres craignent moins de manquer de pain que d'habits. Chacun, selon ses forces, affiche le luxe des ajustemens. La simple villageoise des environs de Burgos a le bas de ses jupons brodé; les manches de son vêtement de dessus, qui lui couvrent le poignet en forme d'amadis, sont garnies d'une bordure élégante; et tout le reste est à proportion. Trois ou quatre rangs de perles lui couvrent la gorge.

Sa coëffure est la pièce la moins recherchée de son costume ; c'est un mouchoir noué sur le chignon du col. L'habillement des Castillans est plus simple; et leur fortune ne leur permettant pas d'user de draps fins, leurs plus belles laines passent toutes chez l'étranger.

Fin de la notice historique sur Burgos.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Femme de l'Iroquois.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Femme de l'Ingrie

MŒURS

ET COUTUMES

DES ARRAGONOIS.

Le royaume d'Arragon n'étoit autrefois qu'un comté; et les Arragonois, descendans de ces braves Celtibériens, peuples les plus puissans de toute l'Espagne, vivoient libres sous un chef, qui n'étoit que le premier défenseur de l'indépendance commune. La stérilité du sol les préserva long-temps du joug de la servitude. Mais enfin leur tour arriva; car les rois ne préfèrent pas toujours la qualité à la quantité des provinces soumises. On ne put tout-à-fait dénaturaliser les Arragonois; ils montrent encore un courage, une hardiesse peu ordinaire. Ce qu'ils sont n'a pu leur faire oublier ce qu'ils étoient. Pleins de fierté, ils se regardent encore comme supérieurs au reste des peuplades soumises, avec le temps, à la couronne d'Espagne. Ils se distinguent aussi par la vivacité

de leur esprit; mais ils n'ont pu conserver, de leur ancien état, que le droit précaire de se gouverner selon leurs loix et leurs coutumes particulières; foible dédommagement, ombre vaine d'une liberté dont ils ont perdu la réalité. La noblesse accueille les étrangers avec beaucoup d'empressement et d'égards; mais le peuple indiscipliné et malheureux sur un sol ingrat qu'il habite malgré lui, se rassemble sur les grandes routes, et prend, par violence, ce qu'il ne peut obtenir autrement.

Sarragosse est la capitale de l'Arragon, cité antique, dont les Phéniciens jettèrent les fondemens, et qui fut habitée par une colonie romaine sous l'empereur Auguste.

Le plus célèbre des grands hommes modernes que cette ville a produit, c'est Molinos.

Il existe encore, mais dans un état affreux de dégradation, d'autres villes de la plus haute ancienneté. Ptolémée, dans sa géographie, parle de Jacca, qui se retrouve encore aux pieds des Pyrénées, sur la rivière d'Arragon. Elle nourrit quatre couvens qui devroient la dispenser des frais d'un hôpital qui est bien tenu. C'est aussi le siége d'un évêque, qui n'est doté que de vingt mille livres de revenu. Jacca est le chef-lieu d'un district composé de cent quatre-

vingt-dix-sept villages. Voici le costume d'un habitant de ce canton ; il respire la simplicité, pour ne pas dire l'indigence. Le bonnet rabattu est la pièce la plus ornée. Le vêtement de dessous est court et ample. Par-dessus on passe une espèce de sarau de toile ou de gros drap, selon la saison. Ce vêtement, qui ressemble à une tunique de diacre par-devant, a la forme d'un manteau court par derrière, avec un capuchon fort large, ce qui fait paroître les épaules grosses. Par-dessus les bas, on passe des chaussons fort hauts ; des pantoufles ouvertes sur le pied, sont assujetties par des courroies croisées et attachées aux jarretières de la culotte.

Une campagnarde arragonoise est vêtue comme les femmes de la cour de France du temps de Henri IV ; un collet monté faisant l'éventail, arrondi tout autour du col derrière la tête. Elle porte un corset sans manches, sous lequel les manches de la chemise bouffent sur le haut du bras. Le reste du bras est couvert de ce qu'on appelle encore aujourd'hui des amadis, mais garnies avec beaucoup de richesse. Le collet de la chemise se ferme au haut du sein et ne laisse rien entrevoir. Au bout d'un grand chapelet, qui retombe sur la poitrine, sont ordinairement suspendues quan-

tité de médailles consacrées, de croix et autres menus objets de dévotion, l'esprit dominant de la province.

Fin des mœurs et coutumes des Arragonois.

Homme Salamanque

BOSTON PUBLIC LIBRARY

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Femme de Salamanque.

MŒURS
DES
LÉONIENS,
ET
DES HABITANS DES HAMEAUX
DE SALAMANQUE.

Les Espagnols, magnifiques au moins dans leurs expressions, possèdent deux chétives provinces qu'ils décorent du titre pompeux de royaume de Léon.

L'une de ces provinces, sise en Amérique, a quelques mines mal exploitées, mais n'offre point de villes pour y séjourner, ni aucun habitant pour défricher les montagnes stériles.

L'autre royaume de Léon, objet de cet article, fait partie de l'Espagne, en Europe, on lui donne cinquante lieues de long, sur quarante de large. Il est très peu peuplé, et il pourroit facilement nourrir ses habitans. On y trouve quelques mines; mais l'agriculture y languit. La terre n'est feconde que quand des mains

libres la cultivent. On y rencontre des montagnes à perte de vue ; les habitans se cantonnent dans les vallées. Le peuple en général y est si grossier, qu'il en paroît presque barbare. Il végéta long-temps dans une ignorance stupide, presqu'inconnu à ceux qui le gouvernoient. Il étoit heureux, autant qu'on peut l'être au sein des ténèbres et de la fange de toutes sortes de préjugés. Mais les missionnaires pénétrèrent jusqu'à lui, et voulurent faire des espèces de chrétiens de ce reste des anciens Ibères. Les Léoniens furent convertis ; ils ne s'en trouvèrent pas meilleurs. Le peu de lumières dont ils furent susceptibles ne leur fit sentir que davantage leur état précaire sous un gouvernement superstitieux et absolu. Les disputes théologiques leur ont fait même contracter un esprit de chicane et de mauvaise foi.

Léon est la capitale de cette province, qui en a retenu le nom. C'est une ville ancienne ; elle fut, dit-on, bâtie par une légion romaine ; et fidèle à son origine, son siège épiscopal, richement doté, ne relève que de la chaire papale. Elle n'est recommandable aujourd'hui, ainsi que les autres capitales de l'Espagne, que par la ridicule magnificence de ses églises, et par le nombre de ses couvens.

Elle est éclipsée par Salamanque. Le terri-

toire de cette ville est fertile et abonde en grains et en troupeaux. On y voit aussi quelques vignobles. Les villages ne s'y touchent point, mais quelques-uns sont assez peuplés. La jeunesse y est aimable et obligeante pour les voyageurs. Elle n'affecte pas autant les airs importans des fiers Andaloux. Les vivres y sont d'un prix excessif; on y mange d'excellentes truites fraîches, dont fourmille la rivière de Torto. On y voyage péniblement, sans y rencontrer un seul arbre dans l'espace de plusieurs lieues. Mais les hôtelleries, sur les grandes routes, sont un peu plus fréquentes et un peu mieux fournies.

Salamanque, dite la mère des sciences et des arts, est célèbre par son université, mais l'on y rencontre, comme ailleurs, beaucoup de pédans et peu de gens vraiment doctes.

Le costume d'un villageois des environs de Salamanque a de la grace et beaucoup de noblesse; un grand chapeau à bords rabattus, et dont la forme est resserrée par un nœud de rubans, couvre la tête et laisse à peine en voir les cheveux ramassés en catogan; point de boucles sur les faces; les oreilles restent entièrement à découvert. La chemise est ornée d'un collet brodé, et entr'ouverte à l'ordinaire; le jabot est ordinairement garni; par-dessus

on passe un habit court, ou plutôt une veste de la même couleur que les culottes, et enrichie de boutons brodés. Les manches, qui retombent jusque sur le poignet, sont ouvertes vers le pli du bras. Une large ceinture est une pièce essentielle du costume. Les culottes n'ont ni boutons ni boucles. Par-dessus on ne manque guère de jeter un ample manteau, dont la matière est presque toujours d'un drap commun qu'on tire de l'Angleterre. On porte des bas blancs à coin, et les souliers sont noués avec une courroie que recouvre une rosette ou un morceau d'étoffe dentelé.

L'habillement des femmes est élégant et commode. Elles portent un chapeau rond orné de rubans, dont les bouts pendent sur l'oreille; par-dessous une espèce de capuchon peu ample, qui se noue sous le menton, et dont les extrêmités pourroient servir de fichu. Un corset assez juste dessine la taille, et est assez échancré sur le devant pour laisser plus que soupçonner des trésors, qui n'ont point été donnés en effet pour être ensevelis. Ce corset est enjolivé de quantité de légers dessins plus ou moins riches, et chargé de quantité de médailles représentant des têtes de saints et saintes. Il est lacé et assujetti par le bas avec une petite ceinture étroite. Les manches, qui ne

font point pièce avec le corset, sont bouffantes, et ne se resserrent que vers le poignet brodé avec soin. plusieurs colliers ou rangs de perles descendent sur la gorge plus ou moins, selon les circonstances, ou plutôt d'après les conseils d'une coquetterie plus ou moins raffinée. Les jupons descendent fort bas; ils sont garnis à plusieurs étages, ainsi que le tablier, qui est toujours un peu plus court. Ces jupons, dans le besoin, se relèvent sur les hanches, passés dans un nœud de rubans.

Fin de la Notice sur le royaume de Léon, et sur les habitans des hameaux de Salamanque.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

: Torreador.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LES TOREADORS.

Les modernes ont quelque chose à opposer aux jeux sanglans du cirque des anciens. Les (1) *Toreadors* peuvent donner une idée assez complette des gladiateurs.

Le combat des taureaux est un spectacle imaginé par les Mores, et devenu l'amusement indispensable de la nation espagnole. La force, mais sur-tout le courage et l'adresse, y brillent dans tout leur éclat. Une femme espagnole en-

(1) *Torero* est encore plus usité dans la langue espagnole pour exprimer celui qui combat un taureau. *Torero* ou *Toreador* est le mot générique; en voici les espèces:

Picador, piqueur, ou celui qui combat à cheval avec la lance le premier taureau.

Banderillador, le poseur de banderolles, ou celui qui combat à pied le second taureau, avec des banderolles dans les mains, qu'il fiche et accroche au col de l'animal furieux.

Matador, le tueur; c'est le principal toreador, celui qui, à pied, tue le taureau.

gageroit ce qu'elle a de plus précieux pour assister à cette sorte de fête nationale. Le sang d'un espagnol bouillonne quand il rencontre un taureau ; il ne peut se retenir et lui présente sa *cape* pour l'exciter et le mettre en furie. Les capes rouges sont celles qui l'animent le plus.

Les plus fameux combats de taureaux pour la force, la grandeur et la vaillance des animaux qu'on y lâche, sont ceux de Cadix. Il y en a de fort beaux à Madrid et au *Sitio* (1) d'Aranguez. Ils ont lieu une fois par semaine, pendant quatre mois, finissant à la canicule. Le jour n'est pas le même pour la ville que pour la cour. Chaque ville d'Espagne donne des combats de taureaux plus ou moins fréquemment.

Les mêmes Toreadors soutiennent deux combats par jour : un de six taureaux le matin, un de douze le soir. Le plus intéressant, pour la bravoure qu'on y déploie, est celui du matin.

(1) Maison de plaisance du roi d'Espagne, sur le Tage, dans la nouvelle Castille. On y voit un des quatre grands amphithéâtres permanens d'Espagne : bâti de brique, et d'une forme circulaire, il peut renfermer cinq mille personnes : cet amphithéâtre est destiné aux combats de

Le plus imposant, pour la pompe du spectacle de l'amphithéâtre, est celui du soir.

Les femmes vont néanmoins à celui du matin. Elles y assistent dans leur négligé (la *mantille* et la *basquine*). C'est leur costume, quand elles se rendent à l'église. Les deux sexes ont une égale passion pour ces amusemens féroces. Les dangers auxquels s'exposent les acteurs de cette scène sanglante, et même les assistans, et les excommunications des pontifes de Rome, dont on connoît tout l'ascendant sur l'esprit religieux des Espagnols, rien ne sauroit les détacher du plaisir qu'ils goûtent aux combats des taureaux. Il arrive assez souvent les accidens les plus tragiques. Le voyageur instruit, qui nous a communiqué ses journaux, écrits sur le lieu même, en 1784, a vu, à un combat du matin, un seul taureau éventrer ou mettre hors de combat huit à dix chevaux, et blesser deux ou trois hommes. Il a vu un Toreador, fuyant un taureau, mais poursuivi par les huées des spectateurs, revenir sur ses pas en désespéré, et défier le quadrupède furieux, lequel le jeta sur l'arêne à plus de dix pieds par-dessus lui. Ce ne fut que par un hasard inoui qu'il ne mourut point de sa chûte. On fut obligé d'empêcher ce malheureux de retourner une seconde fois au combat (tant l'opinion publique

et l'amour-propre ont de pouvoir sur l'homme). Il faut en être le témoin pour avoir une idée de la vaillance et de l'adresse des Toreadors. Ils jouent avec un taureau en fureur, comme on s'amuse avec un jeune chien. Ils font, avec leur manteau, des feintes, qui éloignent d'eux l'animal qu'ils ont agacé. On est tout stupéfait, et l'admiration se mêle à l'étonnement, quand on voit ces hommes intrépides renversés, foulés sous les pieds du taureau, ou jetés contre les barrières de l'amphithéâtre, d'une telle impétuosité, qu'on peut entendre craquer leurs os; quand on les voit se relever sains et saufs, et prêts à assaillir de nouveau l'ennemi redoutable plutôt lassé qu'eux. On a peine à concevoir comment ils ne sont point brisés des secousses violentes dont ils sont le jouet. Il y en avoit un à Cadix, nommé *Candid*, qui faisoit des tours d'agilité les plus surprenans; quand le taureau fondoit sur lui, tête baissée, suivant son usage, il lui mettoit le pied sur la tête; et le coup que donnoit le bœuf pour s'en délivrer, lui servoit à franchir l'espace dans toute la longueur de l'animal. Cet infortuné Toreador mourut misérablement, mais avec beaucoup de gloire, au port Sainte-Marie, petite ville distante de deux lieues, et séparée de Cadix par la baie. Candid voyant un de ses camarades en danger, jeta son manteau entre

lui et le taureau, et parvint à le sauver. Mais l'animal, irrité d'avoir laissé échapper sa proie, s'adressa au généreux libérateur. Celui ci, privé de son manteau, et n'ayant plus aucun moyen de défense à opposer, prit le parti de se jeter à plat ventre contre terre. Le taureau lui passa plusieurs fois sur le corps, sans pouvoir l'accrocher avec ses cornes. Les camarades de Candid eussent eu tout le temps de le secourir ; mais on prétend que par jalousie, ils ne firent aucun mouvement. Enfin, après plusieurs tours, le taureau enfila le malheureux, le fit sauter en l'air, le reprit encore et traîna sur l'arène sanglante le cadavre suspendu à ses cornes. Telle fut la fin de l'un des plus braves Toreadors dont on garde la mémoire en Espagne. Il fut remplacé par le célèbre Joaquin Costillares, homme de la première force et très-adroit. Romero, qui l'emporte encore sur Costillares, est aujourd'hui le premier Toreros de la cour.

C'est aux combats du taureau, plus peut-être que dans leurs armées, et même à leur infanterie, qu'on reconnoît les Espagnols pour une nation hardie et courageuse.

L'ensemble d'un combat de taureaux forme un magnifique spectacle. On y est placé comme dans les amphithéâtres Grecs et Romains. Et en

effet, à *Mérida*, ville espagnole, illustre par son antiquité, et par les belles ruines qui l'attestent, l'amphithéâtre, bâti par Auguste, sert d'emplacement aux combats de taureaux qui s'y donnent.

Dans nos mœurs françaises, ce spectacle doit paroître cruel; mais il ne doit pas inspirer la même pitié que le combat des gladiateurs. Les gladiateurs étoient pour la plûpart des esclaves que l'on sacrifioit inhumainement aux plaisirs du public. C'étoient des victimes du préjugé politique, et les jeux du Cirque étoient comme des supplices auxquels on les condamnoit. Rien n'oblige les Toreadors à exercer cette profession inouie. Un vil salaire est presque toujours le seul aiguillon qui les pousse sur l'arène. Ils sont peut-être moins intéressans que leurs coursiers; on abuse de leur bravoure naturelle pour les conduire à la mort en pure perte. Les taureaux inspirent moins de pitié; ce sont des animaux féroces dont on a tout à craindre. Cependant ce goût de la nation pour le carnage dépeuple les campagnes d'animaux utiles. Il en résulte un autre inconvénient, auquel on ne prend pas garde assez. On permet au bas peuple de se nourrir de la chair des taureaux morts enragés dans le combat; cette chair, achetée à vil prix, ne sauroit être saine, et doit dé-

poser le germe de plusieurs maladies dans le corps de ceux qui s'en nourrissent.

Mais passons aux détails curieux des combats de taureaux. Le monde occupe tout un amphithéâtre ou la charpente de bois construite autour de l'arêne.

Il y a des places à très-bon compte; mais on y est mal à son aise, exposé au soleil. Ce sont des endroits bas où le taureau peut s'élancer, cependant où il ne sauroit nuire. Les places honnêtes sont plus chères. Les loges coûtent aux environs de deux louis.

Quand les trompettes ont sonné, l'arène, remplie de peuple, se vide. Des cavaliers ou dragons, précédés de deux hommes aussi à cheval, en robe et en grande perruque, font le tour de l'arène et en balaient tout le monde.

Les trompettes sonnent encore; trois *picadors* entrent; une porte s'ouvre; un taureau en sort et s'élance avec furie sur le premier objet qui le frappe. Le Picador l'attend de pied ferme, sa lance en arrêt; et à l'instant qu'il fond sur lui, il lui donne un coup de lance sur le col. Quelquefois le choc est si rude que l'arme se rompt, ou bien elle entre si avant, que le Picador ne pouvant la retirer, le taureau l'emporte et fait plusieurs tours avant

d'en être débarrassé. Quand le Picador est en danger, des gens à pied, munis d'un manteau, occupent le taureau, et rendent vains tous ses efforts. Entre les mains d'un homme de sang-froid, le manteau est l'arme la plus sûre en pareil cas. Mais l'animal opiniâtre se jette sur le cheval ou le blesse à la croupe, rarement au poitrail, parce que la lance du cavalier est assez longue pour mettre sa monture à l'abri.

Quand le combat à cheval a duré quelque temps, arrivent les Banderilladores; en chaque main ils portent un bâton, dont le bout ferré se termine par un crochet ou une pointe acérée. Le bâton, dans toute sa longueur, est garni de franges de papier. Ils s'approchent du taureau avec adresse, lui fichent dans le col un de ces *banderillas*, quelquefois tous les deux, et s'écartent précipitamment. Le taureau les poursuit; mais ils franchissent la barrière, quoiqu'elle soit fort haute; et de là, comme dans un retranchement, ils insultent au taureau avec impunité. Pendant cette seconde partie du combat, les chevaux ne se retirent pas toujours. Quelquefois, et même assez ordinairement, les Picadors, à leur tour, offrent leurs services, et donnent de temps en temps du secours.

Quand on entend les trompettes, c'est l'arrêt de mort. Préalablement les Matadors, qui arrivent sur la scène, provoquent le taureau en jouant à ses yeux de leurs manteaux rouges ou violets, et amusent les spectateurs par des tours de force et d'adresse surprenans.

Enfin, un Matador prend bien son temps et enfonce son épée entre les deux épaules du taureau, au moment que cet animal, dans sa plus grande furie, se dispose à fondre sur son ennemi. Il faut, pour la gloire du Matador, que le taureau tombe et meure en même-temps du coup. Si le Matador le manque, s'il le fait saigner, ou place mal son épée, on le hue, et c'est ce qui arrive assez communément. S'il réussit, on bat des mains. Le taureau à terre, on l'achève, en lui portant, entre les deux cornes, un coup de poignard ou d'un grand et fort stilet. Il est un endroit du corps, connu des Toreadors, auquel ils s'adressent pour le tuer roide.

Cette expédition finie, la barrière s'ouvre pour laisser entrer avec impétuosité trois mulets vigoureux et richement parés. Des gens à pied les conduisent au grand galop. On attache à leurs harnois, avec des cordes, les cornes du taureau expirant, et on l'entraîne avec rapidité hors de la barrière qui se ferme.

L'arène ne reste pas long-temps vacante ; une autre porte s'ouvre pour y laisser entrer un nouveau taureau, qu'on emmène de la même manière.

Un étranger, qui assiste à ces différens détails d'un combat du taureau, est surpris de l'agilité et de la vivacité qu'il remarque dans la nation espagnole, que tout le monde croit lente et grave. En un clin d'œil la scène change, sans qu'aucun des acteurs soit blessé ou foulé aux pieds des mulets les plus agiles et des plus rapides coursiers qu'il y ait dans l'univers. On doit même être surpris que pendant le combat il arrive si peu d'accidens ; il faut toute l'adresse, toute la souplesse, tout le courage, et en même-temps tout le sang-froid des Espagnols, pour qu'ils ne soient pas plus souvent victimes de leur passion pour des jeux où l'on court les plus tristes hasards, où la vie est exposée de toutes les manières.

On observera que, par précaution, il y a des chirurgiens et des prêtres munis de médicamens et des huiles saintes, pour secourir et administrer, sans délai, sur l'arène même, les hommes blessés ou mourans.

Enfin, pour terminer le spectacle, on sort un taureau, dont les cornes sont émoussées à leur pointe avec une petite boule de bourre, comme

comme le bouton d'un fleuret ; ou bien on fait choix d'un jeune taureau fort doux. Un alguasil à cheval vient voltiger et faire le fanfaron autour de l'animal paisible, mais cependant d'un peu loin. Quelques momens après, on permet à la populace et aux enfans de se précipiter dans l'arène, pour combattre la dernière victime, ou plutôt pour faire mille voltes autour d'elle. Jusqu'à ce moment, il faut une peine infinie pour contenir le peuple impatient, pendant le combat, de sauter dans l'arène pour se mesurer contre les taureaux les plus furieux ; il les anime du dedans des barrières avec des mouchoirs et des chapeaux ; tout le peuple, sans exception, est hors de lui quand il rencontre sur son chemin un taureau.

A l'occasion de l'avènement des rois d'Espagne à la couronne, ou bien à la naissance de leurs enfans, on donne à Madrid un superbe combat de taureaux, à la Plaza-Major, large quarré, dont les balcons réguliers contiennent un peuple immense. Des gentilshommes pauvres s'y font Toreadors, dans l'espoir d'obtenir du Roi, par la suite, un grade dans ses troupes. Les combats de taureaux, qui servent de fêtes publiques, ont lieu ordinairement en présence du Roi, de la Cour et des Ministres étrangers.

Les jeunes gens de la bonne compagnie y as-

sistent en *maxos*, c'est-à-dire, en petits-maîtres, avec le grand feutre, le manteau et un redecilla ou réseau de soie, qui enveloppe leurs cheveux. Ils portent de longues épées sous le manteau. Dalrymple vit à Cordoue un combat de taureau, où une femme, espèce de bateleuse, *guittana*, osa entrer en lice; elle fut renversée et foulée aux pieds de l'animal, au milieu des applaudissemens de tout l'amphithéâtre. Une grosse poignée de piastres-gourdes dédommagea de sa défaite le Toreador femelle.

Le combat de taureaux qui a lieu hors des murs de Paris, n'a que le nom de commun avec ceux d'Espagne.

Le costume du Toreador s'explique assez de lui-même, et à la seule inspection. Il tient beaucoup de l'habillement leste de nos coureurs.

Fin de la Notice historique sur les Toreadors.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Marchand d'Oranges de Maroc

PUBLIC LIBRARY

Marchande d'Orange de Mourey

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Homme de Murcie

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Femme de Marseille

MOEURS
ET COUTUMES
DES HABITANS
DU ROYAUME DE MURCIE.

UN caprice amoureux du roi des Goths, alors maîtres de l'Espagne, occasionna la conquête de cette belle contrée par les Maures. Rodrigue, élu par sa nation, abusa du pouvoir suprême pour déshonorer la fille de l'un de ses généraux. Outragé dans ce qu'il avoit de plus cher, le père alla chercher des vengeurs chez ses voisins d'Afrique. Le royaume de Murcie fut la quatrième province qui changea de maître, et ne coûta presque rien aux vainqueurs. Les portes de la capitale leur furent ouvertes aussitôt qu'ils se montrèrent. Les habitans évacuèrent leur patrie, et l'abandonnèrent aux soldats, qui s'y établirent pour la repeupler. D'ailleurs, c'étoit, dès-lors, l'un des cantons de l'Espagne qui pouvoit fournir des vivres le plus abondamment à une armée stationnaire. Un certain Abraham Alexandri, Afriquain de nation, en fut nommé gouverneur. Cet évé-

nement mémorable arriva l'an 715 de l'ère chrétienne. D'autres le placent en 710.

Les Maures conservèrent la Murcie jusqu'en 1240; il ne falloit rien moins qu'un héros, comme Ferdinand III, roi de Castille, pour les déposséder. Quelques-uns ne purent se résoudre à quitter un pays aussi fertile et aussi agréable pour passer en Afrique; et oubliant qu'ils avoient été libres, ils y vécurent dans une condition précaire et voisine de la servitude.

Le plus grand revenu que le Roi tire de cette province, est dû à la soie avec laquelle les Maures, déjà depuis long-temps, fabriquoient de belles étoffes. La soude est aussi un objet de commerce très-important. Le terrein, sec et montagneux, demande une culture pénible; mais on en est bien payé par la bonté de ses productions. Il faut espérer que la construction du canal réveillera l'industrie, en facilitant la circulation des denrées dont cette province abonde.

La ville de Murcie en est la capitale. Ce n'est pas ses onze églises paroissiales, ses huit couvens, et son tribunal de l'inquisition qui la feront fleurir. Les Cordeliers y ont une vaste bibliothèque, où on ne trouve que des livres scholastiques.

On voit dans la cathédrale le mausolée d'Al-

phonse X, fils du libérateur de la Murcie, Ferdinand III. Loin d'être mis au catalogue des saints, comme son père, son nom se trouve quelquefois inscrit sur la liste des *esprits forts*, à cause d'un propos assez leste qu'on lui prête contre le Créateur. Il fut surnommé l'*Astronome*, parce qu'il avoit le goût des hautes sciences. Mais pour mériter le nom de *Sage*, qui lui fut aussi donné, il auroit dû se montrer moins ambitieux. Il en fut puni dans la personne de son fils ingrat, qu'il se vit contraint de maudire ; il se réfugia et mourut de chagrin dans sa *bonne ville de Murcie* ; c'est ainsi qu'il parloit de cette capitale, où il trouva du moins un abri pendant les derniers jours de sa vie orageuse, et un tombeau après sa mort.

Tout se pèse à Murcie. La justice y est très-sévère, et la police très-exacte. Celui qui surfait et vend au-delà du prix fixé par le magistrat, est promené sur un âne et reçoit un certain nombre de coups de fouet. Il y a un amphithéâtre pour les combats de taureaux. Voyez notre article des *Toreadors*.

Carthagène est la seconde ville de Murcie ; elle est encore célèbre par son port. Détruite par les Goths, elle fut rétablie par Philippe II, prince dont le règne est la plus brillante époque des Annales de l'Espagne.

Les habitans de la petite ville de Lorca sont presque tous les descendans de ces braves Goths, jadis les maîtres de ceux qui affectent aujourd'hui de les mépriser. Rien de plus contraire aux principes et aux effets d'une saine politique que les préjugés nationaux. Lorca, peuplée à peine de 2000 hommes, compte sept paroisses et cinq couvens.

Sancta Crux de Caravaca est un bourg qu'on rencontre dans les montagnes qui confinent à l'Andalousie et à la nouvelle Castille. Il a un château, une paroisse et six couvens. C'est là qu'on se procure des crucifix propres à se préserver de la foudre.

C'est dans la plaine d'Almanza que les Français et les Espagnols remportèrent une victoire célèbre sur les Anglais, commandés par le maréchal de Berwick, compatriote des vaincus. L'obélisque qu'on a élevé en cet endroit en mémoire de cet évènement, dut flatter la vanité des vivans, mais ne fut pas, sans doute, aussi profitable aux soldats morts dans le combat, que les cinquante mille messes que Philippe V fit célébrer pour le salut de leurs ames. Almanza renferme huit couvens, et n'a que 1600 habitans.

L'habillement d'un homme de Murcie consiste en un gilet fort court, et par-dessus une

veste presque toujours ouverte, quoiqu'elle soit garnie d'un grand nombre de boutons. Une espèce de jupe enveloppe les cuisses et déborde à peine les genoux. On porte une ceinture large, brodée avec soin, et ornée, pardevant, d'un nœud de rubans et de plusieurs glands. Un manteau ample et bordé de franges est la pièce essentielle du costume; on le porte quelquefois sans être attaché, ployé sur une épaule. Le chapeau a une forme particulière, et le bouton est remplacé par une rosette. La chaussure n'est qu'une sandale assujettie au pied par un réseau; outre cela, on porte des chaînes au col et on y suspend des reliques. Les femmes sont costumées très-élégamment, même parmi le bas peuple. Sur un corset à manches bouffantes, elles portent une écharpe assez ordinairement. Un tablier brodé et à fleurs couvre le jupon. La principale parure de tête est le voile qu'on fait retomber sur les épaules avec beaucoup de grace. Au collier on suspend des croix d'or.

Fin des mœurs et coutumes des habitans du Royaume de Murcie.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Habitant de l'Andalousie.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR L'ANDALOUSIE.

L'origine de presque tous les établissemens politiques est à-peu-près la même. L'esprit d'intérêt et de conquête a seul motivé les divers déplacemens des hommes. Les Phéniciens, pour étendre leur commerce ; les Vandales et les Maures, pour accroître leur domination, ont occupé successivement la province d'Espagne, nommée à présent Andalousie : sol fortuné ; l'une des contrées de la terre la plus habitable et la moins habitée ; il ne lui manque que des cultivateurs intelligens. Un voyageur, dans tout le cours de sa journée, ne rencontre sur sa route que deux villages pour se reposer, et à peine trois individus à qui parler. Que penser d'un pays hérissé de croix, indices d'autant de meurtres ! que penser d'un pays, où les hôtelleries sont aussi rares que mal servies ! d'un pays fertile en oliviers, et où cependant on ne sert sur les tables que l'huile des lampes !

Séville, capitale de l'Andalousie, passe pour

l'une des villes les plus anciennes de tout le Royaume. Son enceinte fortifiée est un ouvrage Romain. Entr'autres monumens, on y remarque deux colonnes corinthiennes portant un Hercule et un Jules-César, statues antiques. Aussi a-t-on eu soin de graver sur la porte de Xerès, reconstruite en 1561, cette inscription Espagnole :

Hercules me edifico,
Julio Cesar me cerco
De muros y torres altos;
Et Santo Rey me gano
Con Garci Perez de Vargas.

Hercule m'a rebâtie ;
Jules-César m'a fortifiée
De murs et de tours hautes ;
Et le Saint Roi m'a reconquise
Par le bras de Garci Perez de Vargas.

Ce Roi, mort en 1252, ne fut canonisé qu'en 1617. Ferdinand III méritoit de l'être de son vivant. Parent de S. Louis, il s'en montra le digne contemporain ; il prit aux Maures Cordoue et Murcie ; Séville se rendit à lui en 1248, après un siège de seize mois ; il ne tint pas à ce Monarque que le royaume de Maroc devînt province d'Espagne. Du moins, il fit à son peuple tout le bien qu'il put, en le protégeant contre les grands et les brigands de ses Etats, et en

épurant le code des loix. La Castille lui doit son conseil souverain.

Les rues de Séville sont étroites et irrégulières, comme dans presque toutes les villes de l'Andalousie. Près de quatre-vingt couvens ne contribuent pas à l'accroissement de sa population, qui monte à peine à 100000 mille ames; d'autres disent 300000 mille. On en comptoit 600 mille, lors de la conquête qu'en fit S. Ferdinand. Dans une relation du royaume d'Espagne faite par Leti, on donne à l'archevêque de Séville quatre-vingt mille écus de revenu. Le major d'Alrymple, dans son voyage en ce pays, évalue les honoraires de ce Prélat à 300000 piastres. Busching, dans sa géographie, ne les pousse qu'à 140000 liv.

Séville a une université, dont il ne sort que des théologiens.

Plus une ville est riche, moins il devroit, ce semble, y avoir d'hôpitaux. Le nombre des hospices à Séville est considérable.

La cathédrale, monument des Goths, à qui il ne manquoit qu'un peu plus de goût, renferme la cendre de S. Ferdinand, dont nous avons dit un mot ci-dessus, et d'Alphonse-le-Sage son digne fils; celui de Ferdinand Colomb y repose aussi, honneur qu'on auroit dû peut-être rendre

tout aussi-bien à son père. Voilà les hommes ! Christophe Colomb donne un monde à l'Espagne, et ne fait que des ingrats ; l'abbé Ferdinand Colomb lègue sa bibliothèque à Séville, et on l'inhume avec les Rois.

Il se dit tous les jours trois cents messes dans l'église métropolitaine de Séville. Les habitans n'en sont pas plus amendés pour cela. La parure et l'ivresse partagent, dit-on, tous leurs instans. La plûpart, ajoute-t-on, sont des petits-maîtres sans mœurs, et souvent sans graces.

L'établissement le plus important de la capitale de l'Andalousie, est la manufacture de tabac : mais le commerce n'y fleurit pas beaucoup ; car l'herbe croît au milieu de la Bourse, bâtiment superbe, mais déserté.

A Séville, on ne voit point, comme à Paris, ruisseler le sang des boucheries : mais elles ne sont peut être placées hors des murs, que parce qu'on a imaginé de faire combattre avec des chiens les animaux à cornes que l'on destine au couteau, afin que la chair en devienne plus tendre.

Parmi les personnages illustres qu'a produit Séville, on nomme Trajan, prince du très-petit nombre de ceux qui n'ont point fait repentir les hommes de s'être donné des maîtres.

Las-Casas, qui plaida, avec tant de chaleur et pendant un demi-siècle, la cause des Indiens au tribunal même de leurs persécuteurs, était aussi de cette ville. L'évêque fut écouté froidement.

Depuis la mort de Cervantes, l'Homère des Romanciers, Séville l'a réclamé. Avant sa mort, on rioit en lisant Dom Quichotte, sans s'embarrasser si l'auteur avoit de quoi pour vivre, et où se loger.

Séville est la patrie de quelques bons artistes. Il en est un, Louis de Vergas, célèbre peintre en histoire, qui menoit une vie très-austère. Ceint de la haire, il couchoit dans son cercueil.

Arcos de la Frontera est une petite ville de l'Andalousie, mais très-ancienne. L'une de ses églises (car elle a trois paroisses et cinq monastères) offre le spectacle d'une suite complette de portraits représentans les hérétiques brûlés par la sainte Inquisition, au nom d'un Dieu de miséricorde.

A Xerès, il y a beaucoup de gentilshommes et de chevaux; mais les uns sont plus estimés que les autres.

Cadix, l'une des plus belles villes et des plus riches de l'Andalousie et de l'Espagne, passe pour avoir quatre-vingt mille habitans; le tabernacle de la cathédrale a coûté cent mille écus,

et la nouvelle église qu'on bâtit montera, dit-on; à trente millions de réales de Veillon ; et cependant, Cadix manque d'eau pure, faute d'un quéduc, qui en conduiroit à moins de frais.

Jadis les chevaliers Romains donnoient le ton à Cadix ; aujourd'hui ce sont les négocians Français. Ils y entretiennent un théâtre, dont les pièces régulières et pleines de goût qu'on y représente font murmurer les amateurs du parterre Espagnol, ces *Mosqueteros*, épris des monstruosités dramatiques, telles que *le Lazare et le Mauvais Riche*. La prévention nationale les empêche de sentir les beautés de tous les temps et de tous les lieux d'Athalie, etc. Cependant quelques bons esprits deviennent de jour en jour moins exclusifs.

Gibraltar, S. Roch et les lieux circonvoisins, dans la haute Andalousie, ne sont que trop connus, sur-tout depuis les derniers événemens politiques.

Ossuna est une petite ville assez intéressante. Le peuple y est laborieux, et par conséquent plus à son aise qu'ailleurs. Les terres sont bien cultivées. Le costume des habitans est fort décent. Les hommes portent de grands chapeaux blancs, plus propres que ce qu'on appelle dans toute l'Andalousie des *montera*, gros feutres de paysans.

C'est à Ezija, qu'on trouve les chevaux de la plus belle race des Andalous. C'est aussi l'endroit le plus chaud de toute la contrée.

Les habitans de *Zuhaca* méritent d'être distingués du reste de la nation Espagnole. Ils sont ou se disent presque tous nobles ; mais ce préjugé ne les empêche pas de cultiver leurs terres avec soin ; ils récoltent eux-mêmes leur vin, qui est bon, mais dont ils boivent peu. On en a interdit prudemment l'usage journalier aux enfans et aux femmes.

Carlotta est le chef-lieu d'une petite colonie intérieure d'émigrans de différens pays, que le gouvernement Espagnol avoit attirés en 1769, pour donner quelqu'émulation aux Régnicoles. Mais cette entreprise mal conduite n'a point répondu aux espérances dont on se flattoit.

On n'a pas mieux réussi, en se servant du même moyen pour peupler et cultiver la *Sierra-Morena*, pays de montagnes presque désert dans l'espace de vingt-quatre lieues.

Cordoue, capitale d'un royaume de ce nom du temps des Maures, est une des principales villes de l'Andalousie. Elle eut, dit-on, pour fondateur Marcellus, lors de l'expédition de ce général Romain dans les Gaules. C'est la patrie de Sénèque. L'église cathédrale étoit jadis une

mosquée bâtie sur les fondemens d'un temple d'Auguste : et les Hiéronimites se sont construit, à une lieue de Cordoue, un monastère, avec les ruines d'un palais habité par un roi Sarrasin.

Le séjour de Cordoue est triste et monotone ; les bonnes maisons tiennent des assemblées que l'étiquette rend glaciales. Il y a pourtant quelque luxe. Les équipages plus riches que brillans, sont tirés par des mules. L'évêque seul a le droit d'en avoir six à sa voiture. Il y a un théâtre ; les femmes y vont parées à la française. Les hommes le plus souvent sont dans leurs manteaux avec de grands chapeaux ; tout autre costume paroît leur être incommode : aussi n'en font-ils usage que pour les *tortillas* ou les assemblées, et les autres occasions d'apparat. Depuis la révolte de Madrid, en 1776, le gouvernement a voulu proscrire les manteaux et les grands chapeaux ; mais de long-temps cette réforme ne pénétrera jusqu'aux provinces ; c'est un vêtement trop commode pour la galanterie. Les femmes qui conservent le costume espagnol sont toutes ensemble au-dessus des premières loges, dans une galerie. Les jeunes gens vont en *maxos*, c'est-à-dire, avec le grand feutre, le manteau et un *redecilla*, ou réseau de soie, qui enveloppe leurs cheveux ; ils ont avec cela de longues épées sous le manteau.

On se plaint des impôts à Cordoue ; on dit qu'en

qu'en sortant de la ville, de quelque côté qu'on aille, à deux ou trois lieues, le pain, l'aliment principal des Espagnols, est plus cher dans les villages que dans la ville.

Jaen, sous l'Empire des Maures, capitale d'un petit royaume de son nom, n'est plus aujourd'hui qu'une ville assez mince; on n'y rencontre, ainsi que dans quelques bourgs de sa dépendance, que des nobles et des moines. Aussi cette partie de l'Andalousie est mal cultivée, et presque sans commerce. On y garde avec les plus grandes précautions un Saint-Suaire fameux. L'Espagnol, à qui on ne peut refuser de la sobriété et de la patience, est peut-être le moins humble et le plus paresseux de tous les hommes.

L'Andaloux a un caractère fortement prononcé. Sa gravité naturelle, qu'on remarque au premier coup-d'œil dans toute l'étendue de l'Espagne, est passée en proverbe. Il n'y a que les gens de qualité dans les provinces, et les habitans de la capitale, qui se soient humanisés avec les étrangers, et aient voulu se prêter au doux commerce de la société. Les Espagnols ont la plus haute idée de leur naissance : les Castillans, et encore plus les Biscayens, quoique pauvres et mendians, méprisent souverainement les Andaloux, comme les descendans immédiats des Maures, qui valoient mieux que ceux qui

les ont chassés après tant de combats. Les mariages se font communément à naissance égale. Il est rare que la vieille noblesse s'allie avec la nouvelle, et les supérieurs avec les inférieurs. Ils sont tempérans ou plutôt abstinens à l'excès. *Barracho* est le mot de reproche le plus violent qu'on puisse faire à un homme : et il est rare de voir chez eux un ivrogne, si ce n'est parmi les muletiers. Le *gaspacho* est la nourriture ordinaire du paysan Espagnol. C'est une espèce de soupe faite avec de l'huile, du vinaigre, de l'eau, de la graisse, du sel et du poivre mêlés ensemble. Le plus riche fermier de l'Andalousie, dans les cantons les plus abondans, se contente de ce ragoût, qu'il mange avec tous ses valets dans une même et sale gamelle. En fait de galanterie, rien de plus industrieux qu'un Espagnol ; les femmes sur-tout ne tarissent point en ressources. Ce qu'il y a de singulier, c'est que, hors du commerce des femmes, ce peuple est franc et confiant : les Espagnols déploient un caractère mâle et courageux, et parlent à leur prince avec sang-froid et liberté. Il n'y a point de pays au monde, où chaque individu en particulier semble être plus pénétré de la dignité de l'homme. On y a les plus grands égards pour les indigens ; et la personne d'un infortuné est vraiment sacrée.

Fin de la Notice historique sur l'Andalousie.

Portugais.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

NOTICE

SUR

LE PORTUGAL.

Les Egyptiens et les Phéniciens, puis les Carthaginois, les Gaulois et les Romains, puis les Alains et les Vandales, les Goths et les Maures, et enfin les Espagnols, envahirent successivement l'antique Lusitanie, qui ne forma un Empire indépendant, que vers le milieu du dix-septième siècle, quand le duc de Bragance fut proclamé, par la nation, roi de Portugal, sous le nom de Jean II. Mais les Portugais, appauvris par les richesses du Brésil, n'en sont pas devenus plus libres ni plus heureux. Que n'ont-ils eu plutôt le bon esprit de s'en tenir aux productions réelles de leur patrie, fertile assez pour les dispenser d'acheter à l'étranger les choses de première nécessité ! L'ambition seule ne les a pas égarés sur le choix des moyens. Ils ont passé d'un extrême à l'autre. Jadis ils étoient idolâtres et féroces ; aujourd'hui ils sont superstitieux et sans énergie. Le commerce les occupe encore,

mais toujours aux dépens de l'agriculture, dont ils ne sentent pas assez tout le prix.

D'ailleurs, le Portugal est en-deçà du siècle pour les lumières, qui ont de la peine à se faire jour dans cette extrémité de l'Europe, peuplée de moines intéressés au règne de l'ignorance. Que penser de l'industrie d'un peuple, dont toute la main-d'œuvre se réduit à des ouvrages de paille, des toiles et quelques étoffes grossières? Moins d'autorité absolue dans le gouvernement, plus de mœurs chez le peuple, donneroit à ce Royaume une consistance plus heureuse.

Lisbonne en est la capitale, et se trouve dans l'Estramadure, l'une des six provinces qui composent le Portugal. Cette ville antique doit tout son éclat à son excellent port de mer. Il y a de beaux palais et de riches couvens dans cette ville; et l'on n'a pas encore songé à rendre le pavé des rues moins incommode, et à mieux éclairer la ville pendant la nuit. Le luxe s'occupe toujours du superflu de préférence au nécessaire.

Sur le territoire de Lisbonne, est le monastère d'*Odilevas*, qui entretient trois cents religieuses.

Auprès de Lisbonne, sur une éminence, est

Alanguer, bourg qui doit son origine à un temple des Alains. Ces peuples, demi-barbares, croyoient, en choisissant le sommet des montagnes pour y prier, se faire mieux entendre de la Divinité qu'ils invoquoient.

Près de là, des Hiéronimites ont placé un monastère sur le mont *Cintra*, dit le promontoire de la lune. Le paysage, tout-à-fait pittoresque, est très-propre à entretenir la ferveur des pélerins. D'autres voyageurs, qui ne sont pas dévots, enchantés de ce lieu, ont auguré que le nom de *Cintra*, qu'il porte, est dérivé de *Cinthia*, montagne de Delos, où Apollon prit naissance.

Pombal, dans la *Corrégidorie* de Leïria, est un bourg de près de 4000 habitans, dont la plûpart sont chapeliers.

Ce district renferme le bourg d'Alcobaca, où un millier de paysans travaillent pour engraisser un centaine de moines titrés.

Jean I, du petit nombre des rois morts octogénaires, a son tombeau à Batalhau, dans une abbaye de dominicains gentilshommes.

Peu de savans savent qu'il y a à St-Thomar, dans la Corrégidorie de ce nom, une académie des sciences, établie, en 1752, sur le modèle de celle de Paris.

Le bourg Santaren doit son nom à Sainte-Irène, vierge et martyre, vers l'an 304, qui aima mieux se laisser exposer dans un lieu de débauche, que de brûler de l'encens sur les autels de la chaste Diane.

Malgré les dix chaires de droit civil, fondées dans l'université de Coimbre, dans la province de Beira, les habitans de cette ville sont grossiers dans leurs mœurs, et mal-propres sur leurs vêtemens.

Jean II, l'un des Rois qui fit le plus du bien aux Portugais, érigea en duché le bourg d'Aveiro, dans l'*Oydorie* de Montemor O velho. Un étranger n'y peut passer une nuit, sans en avoir obtenu la permission du magistrat.

Dans une église de *Viseu*, est inhumé Rodrigue, dernier Roi Goth; lequel, dit-on, pour trouver grace devant Dieu, ne crut pouvoir mieux faire que d'endosser le froc en mourant.

C'est à Lamego que les états confirmèrent l'élection d'Alphonse Henriquez, premier Roi de Portugal. On y passa des lois constitutionnelles, qui devoient servir de barrières respectives au despotisme et à l'anarchie. La nation se réservoit le droit de s'assembler de tems en tems, pour faire rendre des comptes à ses administrateurs. L'inquisition devoit être renvoyée à

Rome ; un patriarche auroit dispensé des voyages fréquens et dispendieux qu'on y fait encore aujourd'hui, etc. Il est aisé de savoir si ces conditions ont été remplies.

A Cavilhaon, bourg de la Corrégidorie de Guarda, on entretient des manufactures de draps, de serges et de bas. Ces sortes d'établissemens sont à remarquer, parce qu'ils sont rares dans le Portugal.

Guimaraens est la principale ville d'Entre-douro e minho, province la plus fertile, la plus saine et la mieux peuplée de tout le Royaume. On y avoit bâti un temple à Cérès, sans doute en reconnoissance du froment qu'on y recueille. Ce temple est métamorphosé en église collégiale, dédiée à Notre-Dame d'Oliveira. On y voit une image de cette Vierge. N'ayant pu parvenir à la faire belle, on l'a fait riche. On fabrique, à Guimaraens, des toiles assez estimées.

La ville de *Porto* ne le cède qu'à Lisbonne, et se vante d'avoir donné son nom à tout le Royaume. On y fait un grand commerce, surtout en vin. Elle compte beaucoup d'églises : leurs murailles sacrées sont couvertes de caractères, en guise d'*ex-voto*.

Braga, chef-lieu d'une Oydorie de ce nom, est une ville ancienne, qui n'est remarquable

que par les souvenirs qu'elle rappelle. On prétend que les citoyens mâles ne peuvent parvenir aux emplois que par le suffrage des femmes, en mémoire d'un combat où celles-ci eurent l'avantage sur les habitans de Porto.

Braga est un archevêché-primat de Portugal; cent cinquante couvens, tous bien rentés, affament ce diocèse.

Bragança, ville ducale, dans la province de Traz-os-Montes, est devenue célèbre par la révolution du premier décembre 1640. Les Portugais, las du joug espagnol, mais accoutumés à un maître, en voulurent un de leur nation; et, d'un consentement presqu'*unanime*, nommèrent Jean de Bragance, prince pacifique et modéré, qui ne s'attendoit pas à pareille fortune, et qui ne s'en soucioit guère. Il garda, sur le trône, ses vertus privées. Le peuple le surnomma Jean IV *le Fortuné*.

On fabrique, dans Bragance, des étoffes de soie, des velours et des gourgourans.

Ourique, gros bourg dans la province d'Alentejo, n'est pas moins mémorable que le lieu précédent. C'est là qu'Alphonse Henriquez, ou fils de Henri de Bourgogne, de la maison de France, vainquit les Maures, commandés par cinq Rois, et fut tout aussitôt proclamé roi

de Portugal, par ses soldats et par le peuple, plus frappés encore d'une révélation qu'il crut devoir supposer en sa faveur, que de la victoire signalée qu'il venoit de remporter. Nonagénaire, il régnoit et faisoit encore la guerre. A 93 ans, il mourut, fatigué, peut-être, mais non rassasié du pouvoir souverain.

Villa Vicosa, qui donne son nom à une Oydorie, dont elle est le chef-lieu, n'a de curieux qu'un vieux temple de Proserpine, dans lequel, aujourd'hui, les pélérins viennent adresser leurs oraisons à Saint-Jacques.

Nous ne faisons pas mention, à chaque endroit, des couvens qui y sont en plus ou moins grande quantité. Nous observerons seulement que, dans tous ces monastères, les voyageurs y trouvent l'hospitalité. Mais il faut convenir que le repas frugal qu'ils y prennent coûte cher à la République.

Autrefois, dans la Lusitanie, tout le monde portoit des habits longs; les seuls esclaves en avoient de courts : cette mode ne s'est perdue dans le Portugal, que depuis 250 ans environ.

Les Portugais sont ordinairement vêtus de

noir, avec le manteau, l'épée et le poignard au côté. Le Roi et sa cour s'habillent à la française.

Fin de la Notice sur le Portugal.

Anglais.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Paysanne Anglaise.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Bourgeois de Londres.

PUBLIC LIBRARY

Bourgeoise de Londres.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

NOTICE

SUR LES MŒURS

DE LA VILLE DE LONDRES.

Les villes capitales se ressemblent. On y trouve du luxe et de la misère, plus d'amusemens que de plaisirs, beaucoup de lumières et peu de mœurs; le génie y est rare, et le goût y brille sous toutes les formes.

La constitution anglaise met quelques restrictions à ce résultat appliqué à Londres; et la nation y perdroit, si on la jugeoit d'après cette ville. On la dit plus grande que Paris, quoiqu'il n'y ait peut-être pas plus d'habitans; parce que la plûpart des maisons ne renferment, chacune, qu'une seule famille, un seul ménage. Une propreté extrême se fait remarquer dans l'intérieur et sur la personne des individus. La vapeur du charbon de terre, dont on fait une grande consommation, exige les plus grands soins; sans cela, une poussière imperceptible s'introduiroit par-tout, gâteroit tout, et ruineroit la santé.

Londres et ses environs sont infestés de filoux adroits et de voleurs effrontés, qui en rendent le séjour incommode et désagréable. Cet inconvénient étonne le voyageur, qui s'attendoit à trouver la sûreté de sa personne et de ses biens, dans un pays où les droits de l'homme sont tant respectés. Les Anglais, de deux maux, ont évité le pire; ils ont mieux aimé se voir exposés journellement aux attaques de quelques particuliers mal-intentionnés, que d'être sous la garde d'une soldatesque nombreuse, enrégimentée à grands frais, et prête, dans l'événement, à donner main-forte au parti riche et puissant qui attenteroit à la liberté civile. On préfère de se surveiller soi-même chez soi et en voyage, ou bien l'on se résout à quelques sacrifices. Une sonnette, placée en-dedans, ébranlée au moindre contact de la porte ou des volets extérieurs, avertit du danger.

Les chemins publics sont, pour la plûpart, beaux, commodes, et bien entretenus. On y a ménagé des trottoirs pour les gens de pied; d'ailleurs, les chevaux exposent à peu d'accidens, parce qu'on les ménage en raison du service qu'on en tire. En Angleterre il règne, entre l'homme et le cheval, une sorte de fraternité touchante, qui tourne à l'avantage des deux espèces.

Il faut se faire Anglais à Londres, du moins

le paroître, pour en visiter tous les quartiers, sans y être exposé aux criailleries de la populace indisciplinable. Un étranger, sur-tout un Français, qui n'a rien à y demander à personne, peut se promettre de l'agrément et s'y voir accueilli. Malheur à l'artiste habile, mais indigent, qui vient y faire offre de son talent. Il paroît suspect, du moment qu'il va au-devant des autres. Les arts, à Londres, sont comme les femmes dans presque tous les pays du monde; sitôt qu'ils font les avances, ils perdent de leur prix.

Rien de plus agréable que Paris et ses alentours pendant les fêtes. Aux fenêtres, ou sur le seuil de chaque maison entr'ouverte, la bourgeoisie se délasse des travaux de la semaine. On se répand dans les promenades publiques. On se visite, on s'invite à de petites parties de plaisir, d'autant plus piquantes, qu'elles n'ont pas toujours été prévues. Les artisans, et la classe même la plus indigente, trouvent le moyen de s'égayer.

Londres n'offre pas les mêmes ressources ni le même spectacle. Le dimanche, les théâtres, les tavernes, les fenêtres, les portes et les sallons de danse, tout est fermé; les instrumens de musique restent suspendus aux murailles, et les gazettes elles-mêmes sont interdites aux

nouvellistes taciturnes. Tristes effets du culte Anglican ! comme si les vapeurs de l'ennui étoient un encens agréable à Dieu !

Les gens comme-il-faut profitent de ces jours de recueillement pour se livrer à l'étude. Celle de la politique occupe la noblesse. Elle ne se montre pas moins jalouse des autres connoissances en tous les genres ; mais l'utile a toujours le pas sur l'agréable. Les enfans de familles opulentes ; qui ont voyagé, rentrent chez eux parfaits ou détestables ; il n'y a pas de milieu. Ils portent à l'excès les travers qu'ils empruntent, ou bien ils tirent le plus grand parti des améliorations qu'ils ont observées chez leurs voisins.

En Angleterre, on abandonne la première éducation à la nature. C'est peut-être pour cela qu'il y a, dans cette isle, de plus beaux enfans que dans le reste de l'Europe. Cet âge d'or de la vie de l'homme, finit à la neuvième année. A cette époque, l'enfant quitte la maison paternelle, pour passer dans une pension académique ; et de là, dans des collèges.

L'éducation domestique des filles, à Londres, est encore la meilleure de toutes, du moins si l'on en juge d'après les effets qu'elle produit. Les miss, élevées sous les yeux de leur mère, sur-tout parmi les filles de ministres, sont des

êtres angéliques. La piété filiale fait germer, en elles, toutes les autres vertus dont elle est la base. Plus pieuses que dévotes, raisonnables, instruites, aimables; telle étoit celle que nous avons consultée à ce sujet. Ces jeunes personnes sont susceptibles, entr'elles, d'une amitié véritable; malgré le flegme national, elles portent ce sentiment jusqu'à l'enthousiasme. A la manière des filles Grecques, avec lesquelles elles ont beaucoup d'analogie, quant aux charmes de la figure, elles ne se quittent pas sans faire échange d'une boucle de leur chevelure; et ce gage est toujours mouillé de larmes, en passant d'une main dans l'autre.

Une jeune miss n'est point du tout étrangère aux évènemens politiques de sa patrie; et ce n'est pas sans connoissance de cause, qu'elle embrasse le parti du côté duquel s'est rangée sa famille. Elle a quelquefois même le courage, à l'exemple des dames Romaines, de faire rougir ceux de ses parens qui se laisseroient entraîner dans une faction contraire au bien de la République. Les noms des grands hommes de l'antiquité lui sont familiers, et lui servent à propos d'objets de comparaison.

Ces jeunes miss ne négligent pas, pour cela, les occupations de leur sexe. Economes et laborieuses, elles connoissent le prix du temps

et des choses, et distribuent chaque journée de manière à n'en perdre pas un seul instant. L'étude des langues, le dessein et la broderie, la musique et la danse, tout cela, subordonné aux fonctions domestiques, ne laisse aucune prise sur elles à l'oisiveté. Elles lisent pour s'instruire, et s'accoutument de bonne heure à faire des extraits raisonnés des bons livres qui leur passent sous les yeux. Modestes et douces, au milieu de leurs talens, elles ne parlent que quand on les interroge. Ingénues et réservées, elles ne s'étudient pas à voiler leurs pensées comme leur visage, et parlent d'après leur cœur, ou se taisent.

Voici encore un usage digne d'être rapporté : parmi les membres d'une famille bien unie, une nièce, par exemple, se fait un devoir de porter, à l'index de la main droite, un anneau plat, sur lequel est gravée la date de la mort de celui de ses oncles, pour lequel elle avoit le plus d'attachement.

Les romans Anglais ont un plus haut degré d'intérêt que les autres, parce que les auteurs peuvent peindre leurs héroïnes d'après nature, et ne se voient pas obligés de recourir à leur imagination. Pamela, Clarisse, Clémentine, miss How, &c., ne sont, pour ainsi dire, que des portraits de famille.

Un

Un des plus puissans ressorts de l'éducation, c'est l'exemple. Dans les classes mitoyennes de Londres et de l'Angleterre, les pères et mères, convaincus de cet axiome, ne donnent pas un précepte qui n'ait été mis parmi eux en action d'avance. Dans les cercles, à table, ou dans les assemblées publiques, la présence d'une jeune personne enchaîne la langue du parleur le plus éhonté; l'innocence inspire le plus grand respect.

La manie des modes françaises a causé quelque altération aux mœurs anglaises. Depuis quelques années, les coëffures et les chapeaux, que les femmes portent à Londres, sont d'une bizarrerie choquante. On ne fait pas attention que ce qui sied sur les rives de la Seine, peut devenir maussade sur les bords de la Tamise. Tous ces ajustemens frais et légers exigent la présence du goût pour être placés avec avantage. Le caractère de beauté de tel ou tel pays se refuse constamment aux accessoires galans, qui ajoutent encore aux attraits naturels des beautés de tel autre pays. Les dames Grecques ne devoient pas mettre en usage précisément les mêmes moyens de plaire que les dames Romaines. Une figure sentimentale (qu'on me passe cette expression), telle qu'on en rencontre assez souvent dans la Grande-

Bretagne, ne peut s'accommoder de ces riens charmans, qui ont tant de grace, de charme et de jeu en la personne d'une Française pétulente et vive. Un air leste n'iroit point du tout aux insulaires Bretonnes. Il leur suffit d'une simplicité noble et touchante. Toutes ces guirlandes de fleurs, tous ces nœuds de rubans, tous ces paquets de gaze, qu'elles paroissent envier à leurs rivales du Continent, ne sont pour elles que des superfluités embarrassantes, pour ne pas dire déplacées et ridicules. Les heures qu'elles passent à naturaliser ces parures étrangères, pourroient être mieux employées et leur faire plus d'honneur.

Une chevelure, belle de sa propre nuance, un voile à moitié levé, un chapeau de paille surmonté, si l'on veut, d'une plume flottante au gré des zéphirs, un corps de robe souple et bien pris, une longue juppe qui laisse à peine voir le bout du pied, une ceinture par dessus ; et mieux que cela encore, ce maintien décent et noble, qui donne du prix à la plus belle taille ; ce costume anglais ne doit-il pas être bien reçu par-tout? celles qui le possèdent, ont-elles besoin d'emprunt? et ne peuvent-elles pas bien se passer de tout le reste?

Les dames de Londres ne sont plus de cet avis. L'esprit de rivalité s'est emparé d'elles.

Toutes fières qu'elles sont naturellement, elles consentent à n'être que de mauvaises copies de leurs voisines. Comme elles, elles affichent les modes les plus capricieuses ; mais comme elles, elles ne justifient pas cette manie par ce goût, qui ne fleurit qu'en France, et qui rend agréable tout ce qu'il accompagne.

La chaussure des femmes, à Londres, est bigarrée ; toutes les couleurs leur conviennent : les talons sont pointus et trop hauts ; ils fatiguent, affoiblissent les nerfs et exposent à de fréquens faux pas. Ce qui arrive sur-tout, quand on fait usage de patins ou de claques ferrées, dont le cliquetis étourdit.

Les jeunes demoiselles s'efforcent à l'envi de briller par une taille mince et svelte. Les quatre couleurs contrastent souvent dans l'habillement d'une femme : la toilette les occupe toutes ; maîtresses et servantes veulent briller. Au premier coup-d'œil, on les croiroit toutes coquettes, si elles avoient les propos des femmes perdues, comme elles en ont l'ajustement.

Les hommes sont vêtus avec simplicité et propreté. Ils poussent cette dernière vertu domestique aussi loin qu'elle peut aller. La plus petite tache suffit pour changer d'habit. On n'attend pas que le linge soit sale, pour le reblanchir : aussi en ont-ils des provisions. Leur garde-robe

n'est pas riche, mais nombreuse. Le linge est d'un blanc de neige qui flatte l'œil.

Le plus mince paysan ne sort point de chez lui, qu'il ne soit vêtu d'un bon drap, avec une redingote et des bottines propres. On ne rencontre point de haillons ni de sabots dans les villages les moins aisés. Si l'on doit juger de la prospérité d'une nation, d'après l'état du costume des classes inférieures, le peuple Anglais peut se dire le plus riche de l'Europe.

La main-d'œuvre est montée à un prix excessif, mais les ouvrages sortis des mains d'un artisan Anglais, sont d'une perfection et d'une solidité rares. Une paire de chaussures dure le double des souliers français.

« Les étoffes, draps, flanelles, pluches, satins, damas, camelots, bas, cuirs, peaux préparées, bottes, souliers, etc., sont des objets qu'aucun peuple ne peut fournir avec autant d'abondance et de bonté que l'Angleterre ».

Voici le tableau qu'un observateur Français, à Londres, nous fait des dames du haut parage de cette capitale.

« Il n'y a pas long-temps que les femmes de cette classe élevée, s'attachoient encore aux soins domestiques, comme les bourgeoises; elles ont changé de goût. La toilette, la galanterie,

le jeu, le bal, les spectacles, absorbent tout leur temps. La parure devient pour elles une étude sérieuse. Jadis elles ne portoient sur leurs têtes que des chapeaux de paille à bords rabattus, doublés d'un taffetas couleur de rose, dont le réflêt sur des joues fort blanches, valoit mieux que le rouge du pinceau. Les Parisiennes se sont emparées de ces chapeaux, et les ont enjolivés. Que firent alors les citoyennes de Londres? elles formèrent un buisson énorme de cheveux, de matelas de crin, de gaze, de rubans, de plumes. La mère des dieux, avec ses sept tours, n'y feroit œuvre. La troupe moutonnière des femmes bourgeoises suivit aussi-tôt ce grand modèle. Il fut alors question d'un bill pour reléguer, dans les spectacles, tout le beau sexe, derrière les hommes qui, pour leur argent, veulent voir aussi bien qu'entendre ».

« Londres est la ville où il y a le plus de spectacles, et celle où l'on s'amuse le moins. On y trouve un opéra italien, des oratorios, des concerts, des bals, deux grands théâtres, quantité de tréteaux, sans compter le ranelach, le vaux-hall, le panthéon, etc. Mais ce n'est pas là où un amateur se fixeroit, après avoir traversé Paris; il retourneroit bien vîte sur ses pas. Trois principaux objets fermentent dans le cerveau d'un Anglais : la liberté, le commerce et

l'étude. Une nation ainsi organisée, ne peut se prêter à des amusemens purement frivoles. Ses grandes jouissances l'attendent au parlement, sur les ports de mer, ou dans un muséum. Le gouvernement autorise cependant et même encourage les établissemens de plaisir dans sa capitale, parce qu'il n'envisage dans ces établissemens, que l'affluence des étrangers, la consommation des denrées et la circulation des espèces. »

« Londres est peut-être aussi la ville de l'Europe où l'on imprime le plus, et celle où on lit le moins de bons livres. Le gros de la nation Anglaise, possédée de l'amour du gain, ne dévore que les gazettes ; et on le sert selon ses goûts ; elles y fourmillent. Quelques lords, quelques ministres paisibles, et les savans, se livrent à des lectures suivies et sérieuses. On traduit beaucoup, sur-tout des ouvrages français ; mais les translateurs font rarement un bon choix d'originaux. Ils s'en rapportent à la vogue ; et l'on sait que les meilleurs livres ne sont pas ceux qui font le plus de bruit, lors de leur publication. »

« Les clubs et les tavernes occupent les loisirs du peuple et des grands. C'est là où s'ébauchent les grands débats qui doivent avoir lieu au parlement. C'est-là où les moins modérés, animés par la vapeur du tabac et du porter, se répandent

en sarcasmes contre les étrangers, et principalement contre la France, éternel objet de jalousie et de ressentiment. Les femmes ne sont point admises dans ces assemblées tumultueuses, et n'y perdent pas. Ainsi donc les deux sexes vivent presque toujours séparés l'un de l'autre; ce qui ne contribue pas à rendre les mœurs moins farouches et moins dures : cependant il en résulte un avantage pour la nation en général; elle a su, par ce moyen, se conserver un caractère prononcé, et capable des plus fortes résolutions. »

C'est dans la chambre des communes, qu'il faut juger de l'énergie de la nation. C'est-là que les représentans du peuple Anglais nous rappellent plus d'une fois chaque année, les beaux jours de l'éloquence patriotique chez les Grecs et chez les Romains. C'est-là que se plaide la grande cause de la liberté, avec toute la chaleur, l'importance et la dignité du sujet. On dit pourtant que plusieurs des orateurs parlementaires savent temporiser maintenant, et entrent en secrets accommodemens avec la cour, assez riche pour payer les privilèges de la nation, et pour acheter le suffrage de leurs défenseurs. La cour, a-t-on remarqué, ne s'est encore emparée de rien, sans le demander, il est vrai; mais aussi elle ne demande plus rien qu'on ne le lui

accorde. Le peuple, qui se croit toujours indépendant, parce qu'il se permet impunément quelques voies de fait, s'en tient à la forme, et marche aveuglément et à grands pas, là où en sont tous ses voisins paisibles. Nous aimons à croire qu'il n'y arrivera pas si vîte qu'on paroît le craindre. Le feu sacré de la liberté brûle encore dans cette isle, et n'est pas prêt à s'éteindre. Il sera difficile à étouffer. Le corps de la nation y veille, malgré la négligence ou les abus de confiance de quelques-uns de ses membres. La liberté a plus de ressources qu'on ne pense. C'est une plante vivace qu'on n'extirpe pas tout d'un coup. Flétrie ou mutilée dans un de ses rameaux, elle pousse d'autres rejettons vigoureux, et répare ses pertes à mesure qu'elle en fait.

Les bons patriotes Anglois prétendent qu'il ne sera pas aisé de les faire passer sous le joug de l'autorité arbitraire et absolue, tant qu'ils auront pour arme domestique la franchise de la presse. Ces insulaires doivent, à ce qu'ils disent, leur salut politique au pouvoir de tout dire et imprimer. Ils ne se dissimulent pas les inconvéniens qui résultent nécessairement d'une telle liberté, poussée jusqu'à la licence. Mais ils croient qu'elle leur tient lieu de l'ostracisme des Athéniens. En disant le bien et le mal sur tel ou

tel objet, sur tel ou tel personnage, le public qui, rarement prend le change, quand on le met à même de juger avec connoissance de cause, en rabat également sur les éloges comme sur les satyres, prend un juste milieu, ou ne s'en laisse pas imposer long-temps. Une nation ne fait ou ne laisse faire des sottises, que quand elle n'est pas instruite. Qu'on l'éclaire librement sur ses vrais intérêts, et elle saura bien se ranger, tôt ou tard, du parti le plus convenable à sa félicité.

Où il y a la liberté, il y a du patriotisme. L'un suppose toujours l'autre. Et les Anglais en sont idolâtres, jusqu'à en devenir fanatiques. Cette considération devroit rendre plus rares encore les unions contractées entre une Anglaise et un Français. La concorde et la subordination qui en est la base, ne s'établissent pas ordinairement au sein de ces ménages Gallo-Bretons : l'amour de la patrie prend bientôt le dessus ; et le chef d'une famille due à un tel mélange, devient comme étranger au milieu de ses enfans.

La différence de culte ajoute encore aux préjugés nationaux, et entretient cette antipathie générale et particulière, qu'on voit régner si constamment entre les deux peuples que sépare à peine un bras de mer. Tout en accusant la communion romaine d'intolérance, le clergé

anglican ne s'apperçoit pas qu'il renonce lui-même le premier à la vertu contraire. Cependant on remarque que l'acharnement depuis quelques années est moindre des deux parts. Ils sentent combien il est ridicule de se chamailler pour un sujet semblable.

Les ministres à Londres ne se piquent pas d'éloquence. Une diction pure, claire et assez précise, leur semble plus convenable à la circonstance, que de belles phrases académiques. Ils débitent leurs sermons comme ils les écrivent, sans se permettre de gestes à prétention. Ils croient que la simplicité de l'évangile s'accommode mal de tout cet appareil, qui les assimileroit aux déclamateurs de profession. Leurs homélies ne vont jamais au-delà d'une demi-heure. C'est un spectacle assez touchant que celui d'un ministre, époux et père, qui, en descendant de sa tribune, trouve sa femme et ses enfans, et rentre avec eux chez lui pour y remplir les devoirs d'homme et de citoyen, dont il vient de peindre les douceurs et l'importance.

Les Anglais exportent des draps fins, bleus, rouges et autres couleurs, bas de laine, tricots, flanelles, étamines, doublures et shallons.

Gazes à fleur, soie moirée, soie crue, petits satins et rubans.

Bazins piqués, couvertures de coton, velours de coton bleu, et autres.

Cuirs, sellerie et bottes fortes, etc.

Les Anglais réussissent dans le bleu turquin, bleu d'enfer, verd de cuivre, draps à deux faces, bruns, pourpres, etc.; dans la soie, le lilas, le violet, le gris de lin et le pourpre; et dans le coton, le verd et le jaune sont supérieurs à ceux des étrangers. Un de leurs chimistes a découvert un jaune citron sur coton, qui paroît n'avoir pas encore été connu.

La nature de cet ouvrage ne nous permet pas de donner plus d'étendue à cet article.

Fin de la notice sur Londres.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Montagnard du Nord de l'Ecosse.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LES MONTAGNARDS
DU NORD DE L'ÉCOSSE,
ET SUR LES HABITANS
DES ISLES HÉBRIDES.

LA monarchie paternelle est la première forme de gouvernement qu'on trouve établie chez presque tous les peuples de la terre, les Grecs et les Romains exceptés. Il en reste encore aujourd'hui des traces parmi les hordes de l'Amérique, parmi les Tartares, successeurs des Scythes, dans le vaste empire de la Chine, et sur-tout dans les montagnes de l'Ecosse. Mais aucune nation n'a su conserver long-temps ce régime de conduite, le plus doux, le plus naturel, le plus convenable à l'homme. A leurs patriarches, les Hébreux ne tardèrent pas à faire succéder des Juges et des Rois, et le gouvernement paternel dégénéra bien vîte en théocratie. Les naturels du Nouveau

Monde se gouvernoient ainsi, plutôt par instinct que par raison, et n'en étoient pas moins sauvages, ni les Scythes et les Tartares moins farouches. Les Chinois dénaturèrent le droit des pères sur leurs enfans, au point qu'il n'est plus qu'un despotisme sacré de la part des premiers, et une servitude superstitieuse de la part des seconds. Les habitans des isles Hébrides et des montagnes de l'Ecosse furent plus sages et plus heureux. Ils s'avisèrent de combiner l'autorité paternelle avec le gouvernement féodal; de manière que pendant très-long-temps ils purent allier les mœurs de leur simplicité primitive avec les avantages et les agrémens de la civilisation. Divisés par *Clans* ou Tribus, chaque Tribu étoit composée d'une famille complette, obéissant par goût autant que par devoir, à un chef dont le pouvoir étoit transmis en vertu du droit d'aînesse. Concentrés dans le domaine de leurs pères, et inconnus au reste du globe, ces Montagnards et ces Insulaires échappèrent ainsi, pendant une longue suite d'années, aux révolutions de la politique; en temps de paix se visitant pour leurs plaisirs; se réunissant, lors d'une guerre, pour leur sûreté!

La nature du sol, il est vrai, indiquoit, pour ainsi dire, ce genre de vie aux Ecossois du Nord. Leur pays coupé par quantité de montagnes plus

ou moins hautes, et les Hébrides formant un Archipel de petites isles, ne nécessitoient point de grands corps d'état. Une famille un peu nombreuse suffisoit pour occuper chacun de ces petits cantons isolés ; lesquels, peu fertiles par eux-mêmes, ne favorisoient point la population. La difficulté des communications préserva longtemps de la servitude ces petites peuplades, d'ailleurs fort pauvres. Un ambitieux eût été arrêté à chaque pas dans ses conquêtes. Mais enfin tout a un terme, ou du moins doit changer de face avec le temps.

On pourroit distinguer dans les annales des Ecossois-Montagnards et Insulaires, trois âges que l'histoire auroit à peindre avec des pinceaux différens. La première époque, pendant laquelle, entièrement ignorés du reste des hommes, ils menoient la vie pastorale et agricole, et ne connoissoient d'autres plaisirs que les plaisirs domestiques. On ne sauroit choisir des couleurs trop douces pour esquisser les mœurs de ces premiers temps-là. Puis vint l'époque de leurs guerres avec leurs voisins, temps héroïque, âge brillant, où l'on pourroit placer le *Fingal* des poësies *Erses*. Alors les *Calédoniens* (ou originaires des Gaules) se montrèrent aussi braves qu'ils avoient jadis été pacifiques, comme l'atteste la muraille que les Romains bâtirent en

Ecosse, pour se mettre à l'abri de leurs incursions. La troisième époque ne prête pas autant au langage des muses galliques. Sous prétexte de christianisme, une domination étrangère vint harceler l'Ecosse; et la liberté n'eut bientôt plus d'asyle que dans les cantons les plus écartés, ou les isles les plus médiocres. Les mœurs antiques s'altérèrent, se corrompirent, et disparurent avec le costume. Car on pourroit faire l'histoire d'un peuple, et juger de ce qu'il a été et de ce qu'il est, en rapprochant les différentes révolutions que subit la forme de ses vêtemens.

Du temps de *Dundée*, général Ecossois, l'habillement de ses compatriotes étoit tout ce qui restoit en Europe de celui des Romains. Et d'ailleurs, il paroissoit très-convenable à la nature de leur pays, et encore plus aux besoins de la guerre. Il étoit composé d'un rouleau de laine légère, appellé *Plaid*, long de dix-huit pieds, et large de six; (il enveloppoit négligemment le corps. Le pan supérieur portoit sur l'épaule gauche, laissant le bras droit en pleine liberté;) d'un juste-au-corps de gros drap, et d'une autre pièce de laine légère, prenant autour de la ceinture, et couvrant les cuisses. Lorsqu'il pleuvoit, ils fermoient leur *Plaid* en plusieurs doubles; et le mettant sur leurs épaules, ils étoient à couvert comme sous un toît. S'ils étoient

étoient obligés de coucher dehors, sur les montagnes, dans les parties de chasse, à la guerre, ou à la garde de leurs troupeaux, il leur servoit de lit et de couverture; trois hommes, qui vouloient dormir ensemble, pouvoient étendre trois plis de cette étoffe sous eux, et six au-dessus. Les jarretières de leurs bas étoient liées sous le genou, pour avoir les jambes plus libres; et ils ne portoient point de culottes, afin de pouvoir escalader plus facilement les montagnes. La légèreté et l'aisance caractérisoient tout ensemble leur costume et leur genre de vie.

Leurs armes étoient un large sabre, un poignard appellé *durk*, un grand bouclier, un mousquet, et deux pistolets : de sorte qu'ils portoient tout-à-la-fois l'épée des Celtes, le *pugio* des Romains, la *targe* des anciens, avec les deux sortes d'armes à feu des modernes. Dans une bataille, ils jettoient leur *plaid* et leur vêtement de dessous, et combattoient en juste-au-corps.

On rencontre par fois encore de vieux gentilshommes, qui sont habillés complètement à l'ancienne mode. On ne fait usage de ce costume que par occasion, et comme en guise de mascarade, dans des fêtes.

Dans les Hébrides, on porte rarement le *plaid*. La loi, qui a obligé les montagnards à changer la forme de leur habillement, a été mise à

exécution presque par-tout. Du temps de la révolution, à l'époque de la soumission de l'Ecosse au sceptre britannique, les gens du peuple étoient si pauvres, que le changement d'habits ne put s'opérer tout de suite. Aujourd'hui qu'ils ne sont guère plus riches, ils ne varient guère non plus sur la manière de se vêtir, et sont dans l'impuissance de suivre les caprices de la mode. Le *fillibeg*, ou veste de dessous, est encore très-commun, et le bonnet presqu'universel. Cette espèce de veste, qui leur serre le corps, et qui les couvre jusqu'aux genoux, a des manches courtes, qui ne descendent que jusqu'au coude. Mais leur ajustement ne laisse pas de produire, autant qu'il est nécessaire, l'effet que la loi s'étoit proposée, qui est d'effacer la différence extérieure de l'habillement entre les montagnards de l'Ecosse et les autres habitans de la Grande Bretagne; et, par-là, de faciliter, autant que le costume peut y contribuer, la réunion avec leurs cosujets.

Naturellement attachés à leurs anciens usages, les Ecossais des montagnes et des isles Hébrides se refusèrent à quitter le *plaid*; habillement incommode et embarrassant : retombant négligemment sur le corps, il voltige toujours; il faut sans cesse le retenir fermé avec une main.

Le plus grand avantage de ce manteau, si ample, est de pouvoir s'envelopper facilement dedans pour dormir, quand on n'a pas d'autre couverture.

Il faut convenir néanmoins que ce *plaid*, jeté avec noblesse sur le corps, se drapoit d'une manière pittoresque, et offroit des formes moins mesquines que nos habits courts et serrés. Eh! compte-t-on pour rien, chez une nation mélancolique et sensible, le plaisir que goûtoient deux amis reposant, pendant une nuit entière, à l'abri sous le manteau de l'un ou de l'autre!

D'ailleurs, le *plaid* devoit être de la plus grande ressource à des individus qui vivent habituellement en rase campagne, et sous un climat assez âpre. Il convenoit sur-tout à des pasteurs, passant les jours et les nuits, au fond de quelques froides vallées, à la garde de leurs troupeaux errans; et charmant leurs loisirs, en temps de paix, par des chansons de guerre ou d'amour, accompagnées d'une cornemuse; car cet instrument a été et est encore presque le seul connu dans cette partie de l'Ecosse. Voici le jugement qu'en porte un écrivain estimable de l'Angleterre : la force et les modulations artistement ménagées de la cornemuse, qui étoit leur instrument de guerre, et dont on

jouoit durant toute l'action, exaltoit leur courage dans une bataille, jusqu'à la frénésie.

Les montagnards, ainsi que les insulaires, ont pour chaussure, qu'ils appellent *brogues*, une espèce de souliers grossiers, attachés avec des courroies, mais si lâches que, quoiqu'ils défendent des pierres, ils laissent passer l'eau. Les *brogues* étoient faites autrefois de cuirs cruds, le côté du poil en dedans; et on s'en sert peut-être encore dans les districts reculés; mais cette sorte de souliers ne dure que deux jours. Là où les manières sont un peu plus raffinées, ils en font actuellement de peaux tannées par eux, avec l'écorce de chêne, comme dans les autres pays, ou avec celle de bouleau, ou encore avec la racine de tormentille, au défaut d'écorce de cuir, dont on se sert dans l'isle de Sky, l'une des Hébrides; mais ce cuir, qui n'est pas assez impreigné de matières végétales, ne peut durer long-temps.

Il est des cantons où l'on fabrique les *brogues*, chacun chez soi; une paire est l'ouvrage d'une heure. Dans d'autres endroits, c'est un objet de commerce. Il y a de ces galoches de peau crue, qui recouvrent le pied jusqu'au dessus de la cheville; le reste de la jambe reste à nud jusqu'au genou.

Dans l'intérieur des châteaux des seigneurs

des isles Hébrides, on retrouve toutes les modes anglaises. Les maîtres font porter leurs livrées à leurs domestiques. La seule distinction que plusieurs d'entr'eux se permettent sur leur personne, consiste à placer une plume à leur bonnet. Chacun d'eux aussi, pendant son dîner, a toujours à sa table un joueur de cornemuse, qu'il gage pour toute l'année.

L'état actuel des isles Hébrides et des montagnes voisines, ne fait pas l'éloge du gouvernement britannique, qui les néglige trop. L'émulation, concentrée dans les grandes villes, est stagnante dans cette partie de l'Ecosse, dont le sol est susceptible d'amélioration, et l'esprit des naturels, de perfectionnement. On ne leur a rien donné en échange de la liberté et des armes dont on les a dépouillés. Le commerce y est presque nul. On n'y connoît point de manufacture. L'industrie et les arts y sont étrangers.

Il est affligeant, dans ce siècle de lumières, de se voir forcé à regretter ces tems d'ignorance, pendant lesquels les insulaires Hébridiens et les montagnards Ecossais, au niveau des autres peuples qui les respectoient, montroient du courage, de l'énergie, de l'amour pour la gloire et de l'enthousiasme pour les vertus généreuses. Alors, il est vrai, les mœurs

étoient dures, même féroces, si l'on veut. Mais le calme stupide qui les a remplacées, leur est-il préférable? La vie domestique qu'on mène dans les châteaux de quelques gentilshommes, en dédommage un peu, et suffiroit peut-être pour réaliser un coin des tableaux touchans, qu'on aime tant à se faire des mœurs primitives de chaque petite contrée. On y rencontre des familles hospitalières, qui adoucissent, autant qu'il est en leur pouvoir, la situation de leurs tristes vassaux.

Fin de la notice historique sur les montagnards du nord de l'Ecosse, et sur les habitans des isles Hébrides.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Femme Islandaise

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Femme Islandoise.

MŒURS

ET COUTUMES

DES ISLANDAIS.

L'HISTOIRE moderne ne lui soupçonne des habitans que plusieurs siècles après l'ère vulgaire. Quelques pêcheurs des côtes d'Ecosse ou d'Irlande y échouèrent, dit-on, et en prirent possession les premiers. En 860, un semblable hasard en procura la découverte à des pirates du Nord. Un certain Harald tyrannisoit alors en Norwège. L'Islande offrit un port à la liberté aux abois; et l'an 928 vit jeter dans son sein orageux les fondemens d'une monarchie-républicaine; édifice fragile qui se soutint jusqu'en 1260, époque de la réduction de l'isle à la couronne danoise. Un peu plus d'intelligence parmi les habitans, les eût mis à l'abri de toute invasion étrangère. La religion y suivit le train des choses humaines. Les premiers habitans de l'Islande étoient chrétiens en y abordant; mais, livrés à eux-mêmes, et associés, dans la suite, aux émigrations tumultueuses des

contrées septentrionales, le paganisme se naturalisa aisément dans une isle, où les révolutions, n'ayant pour témoins que des spectateurs ignorans, favorisoient la superstition. Alors, disent les annales Islandaises, le sang des hommes fumoit sur les autels; il falloit de tels sacrifices pour honorer dignement le Mahomet du Nord, cet Odin, qui se fit passer pour la Divinité, en empruntant son nom. Vers l'an 1000, Rome ne dédaigna pas cette conquête; et bientôt l'Islande, devenue dévote, se fit un devoir de payer son denier à Saint-Pierre, et en obtint le droit d'avoir aussi ses saints. Soumise déjà, pour le temporel, aux ordres d'un gouverneur et aux loix d'un tribunal, elle souffrit encore la jurisdiction spirituelle des évêques, et se chargea de nourrir quantité de maisons religieuses. Ses églises reconnoissent aujourd'hui pour législateur, Luther, dont la réforme fut introduite dans l'isle l'an 1550. On doit croire même qu'il en coûta du sang; car un évêque catholique paya de sa tête la défense opiniâtre de ses autels. Comme on devoit s'y attendre, la couronne danoise confisqua, à son profit, une partie des revenus du clergé romain. L'autre part fut distribuée aux évêques luthériens. Il est resté si peu de chose aux pasteurs, qu'ils sont obligés, pour vivre, de travailler de leurs mains.

Sa population ne répond pas tout-à-fait à son étendue. Près de deux cents lieues de long, sur cent de large, n'offrent que soixante mille habitans. Mais la nature et l'ingratitude du sol ne pourroient suffire à un plus grand nombre d'individus. Les Islandais, ainsi que tous les autres peuples, furent obligés d'opter, et de sacrifier leur indépendance à leur tranquillité. Peu de peuples sur la terre tiennent autant à leur sol natal. S'il est des préjugés nécessaires, c'est sur-tout celui qui nous fixe au sol stérile qui nous a donné la naissance. L'Islandais a un caractère analogue au pays où il respire. Il semble que le rire soit étranger à sa physionomie, et il faut convenir que les objets qui frappent sa vue sont peu faits pour égayer ses traits. Dans un endroit où la nature se développe avec le plus d'énergie, on s'attendroit à trouver des hommes plus mâles et plus robustes que ne le sont les Islandais. Et peut-être leur constitution seroit telle, si leur patrie leur donnoit une nourriture proportionnée à leurs besoins. Il ne vivent, pour ainsi dire, que d'emprunt. Le bois même, indispensable pour la construction de leurs tristes demeures, et pour adoucir leur froide température, ils en sont redevables aux vents et aux flots de la mer, qui en jettent une grande quantité sur le rivage; mais ils paient cher cette faveur;

la même cause les assiège de glaces d'un volume énorme, et couvertes de bêtes fauves, dont ils ont beaucoup de peine à se délivrer. Du temps qu'ils se gouvernoient eux mêmes, ils croisoient sur l'océan, et s'emparoient de force de ce que la nature leur refusoit. A présent, à la merci d'une compagnie de marchands avides, autorisés par le gouvernement, à qui on en impose, on leur apporte à peine le quart du pain qu'ils consommeroient dans leur année. Cependant les insulaires de la côte du Nord se lassent, dit-on, d'une existence aussi précaire, et comparent quelquefois leur position actuelle à l'état d'indépendance de leurs ancêtres. Ils regrettent sur-tout de ne pouvoir exercer l'hospitalité, faute de moyens. Officieux et bons, ils ne font point attendre un service; et la bonne foi caractérise leurs moindres procédés. Ils sont nés sensibles. Leur conversation n'est pas plus brillante que gaie. Ils sont trop aisés à persuader, pour qu'on puisse avoir le courage de s'amuser long-tems à leurs dépens. La récréation le plus de leur goût, c'est la lecture réitérée de leurs annales. Il est facile de concevoir qu'ils doivent trouver bien du plaisir à se rappeller les anciennes époques de leur histoire; le souvenir du passé les console du présent, et devroit les faire penser à l'avenir. Le chef de la maison lit le premier; et chaque membre

de la famille prend le livre tour-à-tour; on recommence, quand il est achevé. Aussi la plûpart des Islandais réciteroient, de mémoire, toute la suite des évènemens qui intéressent leur patrie. Quelquefois ils chantent des vers, dont le sujet est toujours analogue au pays. Il est des refrains qu'on répète en chœur. Mais cette musique ne peut avoir d'attraits que pour les insulaires. Ils connoissent aussi la danse et quelques jeux. Ils réussissent principalement aux échecs; et le plus mince des campagnards de l'Islande en donneroit des leçons. On remarquera que, parmi les pièces qui composent leurs jeux d'échecs, ils appellent *évêques* ce que nous nommons *fous*. Ils s'adonnent aussi, dans leurs fêtes, à quelques exercices de corps, tels que la lutte, la course de chevaux, la boule, etc. Ils aimeroient le vin, s'ils pouvoient s'en procurer plus souvent. Les Islandaises, qui fréquentent les places de commerce, appellent *vin de messe*, le verre de vin qu'on leur fait boire pour conclure un marché. Les hommes préfèrent un verre d'eau-de-vie. La débauche n'est pas le vice du plus grand nombre; et le vol est très-rare parmi eux. Quoiqu'ils soient soumis aux loix du Danemarck, on leur permet, en plusieurs occasions, de recourir au code Islandais, qui leur fut donné jadis par le roi *Magnus Lagabœter*. On peut leur reprocher d'aimer un

peu trop les procès, et d'être tracassiers entr'eux. La hache et la corde sont les deux seuls supplices en usage pour les hommes. Les femmes condamnées à mort sont noyées dans un sac. Il faut leur rendre la justice de dire que les exécutions criminelles sont rares. Ils ont à cœur leur religion; mai le zèle qu'ils lui portent dégénère plutôt en superstition qu'en fanatisme, Sans industrie, ils préfèrent la pêche et le soin des troupeaux au métier de la guerre.

Dans toute l'Islande, il n'y a ni villes ni villages. Chaque famille a son habitation séparée. Les maisons, petites et basses, construites avec de la lave et recouvertes de gazon, sont abritées derrière les quartiers de rochers qui coupent les plaines en tout sens. Les fenêtres sont fermées avec l'épiderme des animaux, en guise de carreaux de verre. Sur la côte, on rencontre quelques comptoirs pour le commerce, et quelques édifices publics peu considérables. Le voyageur n'a que les églises pour asyle; il y passe les nuits. Le pain est le poisson que les Islandaises font sécher. Le beurre n'y est estimé que quand il est rance. Rarement sert-on de la viande; ils convertissent en gruau une certaine mousse qui croît dans le pays. Leur boisson est du lait aigri ou coupé. Ils cultivent quelques légumes sans beaucoup de succès, et

la terre se refuse absolument à la culture des arbres fruitiers. Ils ont d'assez bons pâturages, qui exhalent le parfum le plus suave. Il leur manque une administration sage et active pour tirer quelque parti de leur sol ingrat, qu'il faut sans cesse disputer aux neiges amoncelées, aux glaces, aux feux souterreins et à tous les accidens terribles qui en sont la suite. L'objet le plus important de leur trafic est le duvet d'un certain canard sauvage qu'ils ont le secret d'apprivoiser, et que nous connoissons sous le nom d'édredon. C'est le trésor de l'isle. La monnoie danoise a seule cours en Islande. Mais les espèces en sont rares; les affaires se traitent par échange. Un savant d'Allemagne nous apprend qu'autrefois ses compatriotes aisés étoient dans l'usage de troquer quelques-unes de leurs denrées contre les bonnes graces des filles Islandaises pauvres, mais jolies.

L'air qu'on respire en Islande est pur et sain. Si les habitans ne jouissent pas d'une constitution plus forte, c'est qu'ils se nourrissent mal; et peut-être aussi, parce qu'on sèvre les enfans du sein maternel trois jours après la naissance. On les fait passer tout de suite au lait de vache. Les femmes vivent plus long-tems que les hommes; et le nombre de leurs années semble se multiplier avec celui de leurs enfans. Le scorbut

est la maladie la plus commune en Islande. Les pêcheurs de profession sont sujets à de fréquentes attaques de goutte.

Les sources d'eaux chaudes y sont abondantes. Les mariages ne se font pas toujours par inclination. Par une ancienne loi de l'isle, il étoit défendu, sous peine de bannissement, à un homme pauvre, ou qui n'avoit de quoi vivre que pour lui seul, d'épouser une femme totalement dépourvue de biens. On mettoit aussi les mendians hors d'état de se reproduire, dans la persuasion où l'on étoit qu'en fécondant la misère, on multiplioit les crimes. C'est le prédicant qui se charge de faire la demande de la fille à ses parens. La cérémonie se borne à la bénédiction nuptiale qu'on donne aux conjoints, le dimanche, devant l'autel. Le pasteur suspend le service divin pour les unir. Un verre d'eau-de-vie, qu'on distribue aux conviés, est presque le seul extraordinaire qui distingue un festin de noces des repas journaliers. Cette liqueur passe, dans le pays, pour être la boisson la plus précieuse après le lait. Mais on se dédommage en répétant force chansons patriotiques composées par leurs ancêtres, et dont ils ont du moins conservé le goût, s'ils ont perdu le talent d'en faire de nouvelles. Ce seroit ici le cas de parler de leur amour

pour la poésie et l'histoire, de rappeller leurs *sagas*, leurs caractères runiques, et sur-tout l'*Edda*, ce code religieux qu'ils ont reçu d'Odin, et qu'ils ont fait passer jusqu'à nous. Il seroit curieux de rapprocher de nos troubadours ces fameux *Scaldes*, chargés de célébrer les exploits des grands hommes leurs contemporains, et de transmettre à la postérité les évènemens glorieux de leur patrie. Alors la personne d'un poète étoit sacrée. Il exerçoit une sorte de ministère public. Placés au centre de l'armée ou dans le palais des souverains, les Scaldes distribuoient la louange ou le blâme; et leurs vers étoient autant d'arrêts qui ennoblissoient ou flétrissoient à jamais ceux dont le nom s'y trouvoit prononcé. Seuls historiens de la nation, ils remplissoient en même-temps les fonctions de pontifes et de législateurs. Que de titres à la considération! Souvent même, médiateurs entre les Rois, ils marioient, avec art, l'olivier de la paix aux lauriers de la guerre. Si toutes les nations avoient eu leurs Scaldes, ou bien, si les Scaldes avoient obtenu des autres peuples l'estime dont ils jouissoient dans les contrées du nord, l'histoire primitive seroit mieux connue. Mais ils donnoient trop à l'imagination. Quelquefois ils se voyoient nécessités à parler par énigmes ou par hyperboles, selon le caractère du prince,

auprès duquel ils étoient admis. Les Scaldes avoient moins de génie que les Bardes. La difficulté de les entendre leur ôte peut-être beaucoup de leur prix. On doit néanmoins faire cas de ces antiques monumens de littérature nationale, quand bien même ils n'approcheroient pas des poésies Erses d'Ossian, écrivain original et sublime. Peut-être les Islandais doivent-ils leur attachement exclusif pour leur patrie rude et sauvage, au plaisir qu'ils éprouvent en récitant les chants historiques de leurs Scaldes. Ils sont instruits à fond des plus petits évènemens des siècles les plus reculés de leurs annales. Ils sont très-propres aux sciences, et très-adroits dans les arts mécaniques. Ils suppléent à nos horloges par des sabliers très-justes, et par la lumière graduellement prolongée de leurs lampes d'hiver. Aucuns monumens, il est vrai, n'attestent, dans l'isle, le génie créateur des habitans ; mais il est impossible de rien faire sur un sol, dont la base est un volcan ; car le mont Hécla ne doit être considéré que comme le plus considérable des cratères de l'Islande.

L'Islandais est d'une taille moyenne, bien prise et régulière ; il ne porte plus de barbe, dont jadis il étoit fier, et qu'il portoit comme un signe de la force qui l'a abandonné avec son

son indépendance. L'ancien costume Islandais n'a subi presqu'aucun changement. Peu élégant, mais propre, il est analogue au climat. Par toute l'isle les hommes portent sur la peau une chemise, quelquefois une flanelle, et par-dessus un habit de matelot et de grandes culottes. En voyage, ils mettent encore par-dessus un manteau (*hempa*), qui, comme le reste de l'habillement, est de drap noir qu'ils fabriquent eux-mêmes, et qu'ils appellent vadmel. Mais au nord de l'Islande, les habits sont blancs en été; on les fait de toile. On fait usage de grands chapeaux à trois cornes; les chaussures sont des bas de laine et des souliers du pays, c'est-à-dire, de cuir de bœuf ou de peau de mouton. Ce soulier consiste en une pièce carrée, un peu plus large que la longueur du pied, et assemblée par les deux extrémités vers le talon et les orteils; on l'attache par une courroie autour du pied. Cette espèce de sandales, toute unie et sans talon, est très-commode par-tout où le terrein est uni. On ne pourroit y trouver le même avantage parmi les rochers et les pierres dont l'Islande abonde. Mais les insulaires y sont faits. On a coutume de mettre les enfans en culotte et en veste à neuf ou dix semaines.

L'habit de pêche d'un Islandais, pour être

complet, doit consister en un pantalon, *leis-tabraakur*, qui monte très-haut, lequel est fortement lacé au-dessus des hanches; *stackur*, une veste un peu ample, bien fermée autour du col et de la ceinture; *taatiller*, des bas d'une laine grossière, fortement foulée jusqu'à la consistance d'une peau; *sjoeskor*, des souliers-de-mer d'un cuir épais. Les plus pauvres, quand ils vont pêcher, passent tout simplement par-dessus leurs habits ordinaires, un ample surtout de peau de mouton ou de cuir; pour le conserver, ils le frottent de foie de poisson. De retour chez eux, ils se dépouillent aussitôt de ce surtout.

Les femmes, sans être jolies, paroissent généralement bien faites, ont de belles dents et la peau blanche. Très-sensibles au froid, elles s'habillent comme les hommes en drap noir. Par-dessus la chemise, close par une couture qui cache le sein, elles ont une camisole noire, puis une espèce de casaquin lacé par-devant. Les manches étroites et longues, descendent jusqu'au poignet. Les boutons qui en ferment l'ouverture au-dessous du bras, sont d'argent d'un travail très-fin. Chaque bouton est fermé d'une feuille de métal, sur laquelle le futur fait graver son chiffre entrelacé avec celui de sa prétendue. C'est ordinairement un cadeau que l'amant fait

à sa maîtresse. Au haut de la robe est attaché, autour du cou, un petit collier noir de velours ou de soie, large de trois doigts; souvent il est bordé d'un cordonnet d'or. Le jupon, aussi de drap noir, descend jusqu'au pied. Tout autour et en haut du jupon, la taille est prise par une ceinture de tresse d'argent, à laquelle est attaché le tablier encore de drap noir, garni de boutons travaillés. Par-dessus cet habillement, les femmes mettent une mante dans le même goût que le manteau des paysans de *Wingaker* en Suède, avec cette différence que ces manteaux sont plus larges par le bas. Cette mante couvre le cou et les bras jusqu'au poignet, et elle est de six à huit pouces plus courte que le jupon. De haut en bas elle a un revers d'une étoffe qui ressemble beaucoup au velours d'Utrecht, et que les Islandaises, ordinairement, fabriquent elles-mêmes. Cette robe ample a quelqu'analogie avec celle que portoient les jésuites; elle a des manches étroites qui vont presque jusqu'aux mains. Quelques-unes sont bordées au bas d'un ruban de velours ou de certaine garniture, que celles qui les portent font elles-mêmes, et qui ressemble à la dentelle. Les dames ou les femmes aisées portent le long du devant de la mante, plusieurs paires de boucles d'argent presque toujours dorées, joliment travaillées, et qui ne servent que pour l'ornement.

La coëffure des Islandaises est formée de plusieurs mouchoirs blancs de grosse toile roulés autour de la tête, et dont l'élévation est de deux fois la longueur du visage. Cet édifice, qui a exactement la forme d'un pain de sucre, haut de trois pieds, est serré sur la tête par un autre mouchoir de soie, large de trois ou quatre pouces, qui sert plus à entretenir la chaleur qu'à ajouter à la parure. Les jeunes filles n'ont pas droit de porter cette coëffure avant l'âge nubile.

La parure des femmes, le jour de leurs noces, est singulière. Autour de sa coëffure, la mariée porte une couronne de vermeil, et au col deux chaînes, dont l'une pend en esclavage sur la poitrine, tandis que l'autre reste sur les épaules. Elles ont une troisième chaîne, au bout de laquelle ordinairement est attaché un cœur qui s'ouvre, et où l'on met du baume ou d'autres parfums. Pendant cette cérémonie, on ne porte point de mante.

Les Islandaises portent aussi autour du col une espèce de fichu de soie ou d'indienne, qu'elles attachent quelquefois par-devant à la camisole. En un mot, pour avoir une idée exacte de l'habillement d'une Islandaise, il faut jetter les yeux sur le costume des femmes,

représenté dans les vieux tableaux et aux portails des églises gothiques.

Le luxe et le rang ne changent rien à la forme des habits ; mais les matières en sont plus ou moins précieuses. Le drap est plus fin ou plus grossier ; et les ornemens, de vermeil chez les riches, ne sont que de cuivre chez les pauvres. L'habillement complet de l'une des premières dames de l'Islande, peut coûter jusqu'à trois cents rixdales. Un habit d'une femme de la moyenne classe, en y comprenant le chapeau de voyage, la ceinture, la chaîne, les épingles de feuilles d'argent qu'on met dans les cheveux, la tresse de cheveux, les boutons de manches, les gants fourrés, et enfin la toilette dans laquelle on enveloppe toutes ces différentes pièces : tout cela se monte ordinairement à cinquante-quatre *richedalers* ou *rixdales*, c'est-à-dire, cinquante-quatre écus argent de France (1789).

Fin des mœurs et coutumes des Islandais.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Homme Lapon.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Femme Laponne.

MŒURS
ET COUTUMES DES HABITANS
DE LA LAPONIE.

LA Laponie occupe une grande partie des Alpes glaciales, surnommées Svernoj ; elle comprend tout le pays situé entre le soixante-neuvième et le soixante quinzième degré de latitude septentrionale, au-dessus du golfe Botnique ; elle est limitée par l'Océan et la mer Blanche, par la Norvège, la Suède et la Russie.

Cette vaste contrée, voisine du Pôle, est désignée, dans les anciens livres de géographie, sous les noms de pays des Cynocéphales, des Himantepodes, des Troglodites et des Pigmées. Si le soleil refuse sa lumière pendant plusieurs mois de l'année à ce peuple, que quelques auteurs ont appellé le dernier peuple de la terre, il en est dédommagé par l'apparition régulière d'une aurore boréale, pendant presque tout le temps de la nuit.

Il y a plusieurs siècles, les Lapons n'étoient connus que sous le nom de *Finnois*. Les peuples

qu'on appelle actuellement ainsi, n'en sont probablement qu'une émigration. Leur langue est un composé de plusieurs dialectes informes et rudes, aussi peu propres à la poésie que le climat; et leurs chants sont plutôt des hurlemens qui déchirent l'oreille des étrangers.

Ceux qui voudroient disputer à la poésie le droit d'aînesse sur la prose écrite, se trouveroient démentis par les Lapons. Ce peuple, demi-sauvage, compose depuis long-temps des chansons, et il n'a pas encore de lettres ni d'écriture. Il ne fait usage que de quelques hiéroglyphes peu raffinés, et aussi simples que les objets désignés. Dans le calendrier Lapon, par exemple, le mois de Mai est représenté par des grenouilles ; une comète est une étoile à queue.

Les Lapons sont intéressés. Ils connoissent les procès, et les créanciers traitent durement leurs débiteurs : ce qui oblige quelquefois ceux-ci à se réfugier dans un canton voisin, comme en un lieu privilégié.

L'agriculture ne sauroit fleurir chez une nation nomade, et le sol ingrat qu'habitent les Lapons, nécessite la vie errante qu'ils mènent. On les distingue en Lapons des bois, ou pêcheurs ou chasseurs, et en Lapons montagnards ou pasteurs. Les troupeaux de rennes font toute

la richesse de ces derniers, qui en prennent le plus grand soin. Ils les marquent aux oreilles, et leur donnent un nom à chacun. Quand ils ont plus de mâles qu'il ne leur en faut, ils les châtrent. Ces animaux mutilés n'en deviennent, dit-on, que plus grands, plus beaux et moins farouches : leurs maîtres en font tant de cas, qu'ils s'appellent entr'eux, par forme de compliment, *Renne châtré.*

Les Lapons des bois passent l'été sur le bord des lacs, et l'hiver dans les forêts. Ils s'exercent, avec beaucoup d'adresse, à la chasse et à la pêche, qui les nourrissent. Ils ne se servent plus que d'armes à feu.

La construction de leurs canots et de leurs traîneaux, ainsi que les harnois des rennes, les meubles du ménage, les ustensiles de cuisine, sont l'ouvrage de leurs mains. Quelques-uns de ces instrumens sont sculptés avec assez de délicatesse. Les femmes brodent les habits, font des filets, tannent les peaux, sèchent le poisson et la viande, et aiment surtout à traire le lait des rennes.

Les cabanes ou maisons lapones sont composées d'une carcasse de perches fixées en terre, et recouvertes par des broussailles, ou par de la toile et de vieilles peaux. Le foyer occupe le centre de l'intérieur, autour duquel on est assis sur ses talons, ne pouvant s'y tenir debout. Ces

habitations assez peu commodes, ont des portes qui ne ferment point.

Leur comestible consiste en chairs d'animaux crues ou cuites, et séchées à l'air. Mais ils laissent geler du lait de rennes; en hiver, quand ils veulent s'en servir, ils en coupent des morceaux. Leur boisson est l'eau, mêlée assez souvent avec du lait. Ils prennent aussi des bouillons de poissons. Ils feroient excès d'eau-de-vie, si elle étoit commune chez eux.

Ils sont grands mangeurs. La terre recouverte d'une natte, leur sert de table. Chaque convive porte toujours sur lui son couteau, sa cuiller et sa tasse. Ils observent de prier avant et après le repas.

Dans leurs visites, ils se donnent la main et des baisers, en disant dans leur idiôme : *je te salue*, et ils se font des présens.

Cependant le Lapon aime à thésauriser, mais par superstition. Il enfouit dans la terre, de l'argent, de l'argenterie, et ce qu'il possède de quelque valeur, comptant bien s'en servir en l'autre monde : du reste, les évènemens de cette vie les affectent peu.

Les Lapons sont tributaires des trois couronnes, sur le territoire desquels ils se trouvent établis, lors de la levée du tribut. La Suède, la

Norvège et la Russie ne sauroient exiger de fortes impositions d'une peuplade pauvre, peu nombreuse, et qui n'est presque jamais stationnaire.

Le commerce des Lapons est peu de chose. Jadis il se faisoit par échange. Les Norwégiens troquoient de la farine, du gruau, du drap, des haches, des marchandises de clincaillerie, contre leurs peaux et leurs fourrures. Aujourd'hui l'argent monnoyé commence à avoir cours parmi eux. On les accuse d'être mefians et de violer la bonne-foi dans leurs traités : mais peut-être ne suivent-ils en cela que l'exemple qu'on leur a donné. Car, il est probable qu'un peuple à qui on n'accorde que le sens commun ordinaire, n'a pas commencé le premier à éluder ses conventions, et à mettre en usage ces raffinemens, qui supposent une civilisation avancée. C'est à Torno, dernière ville du monde, du côté du nord, que les Lapons viennent se rendre pour leur trafic : c'est-là que se tiennent, pendant l'hiver, les foires des nations septentrionales.

Les Lapons sont paisibles et gais, quand ils se trouvent plusieurs réunis : quoique très-lestes et durs au travail, ils sont enclins à la paresse. Ils portent à l'extrême l'amour du sol natal. Hors de leur pays, ils se laissent consumer d'ennui.

Les femmes Lapones sont d'une taille petite, mais bien prise : elles sont caressantes. On remarque en elles une extrême irritabilité. Une étincelle de feu, un bruit inattendu, la moindre chose, les font tomber dans des accès de frénésie, dont elles ne sont pas maîtresses ; le moment d'après, ces sortes de paroxismes laissent en elles si peu de traces, qu'elles en ont perdu jusqu'au souvenir.

L'usage du linge est inconnu aux Lapons. Les hommes portent des hauts-de-chausses étroits, qui descendent jusques dans leurs souliers. Leurs pourpoints sont justes et ouverts sur la poitrine. Ils portent dessus un juste-au-corps à manches étroites, dont les pans qui atteignent les genoux, sont attachés avec une ceinture de cuir, garnie de lames d'étain ou de cuivre jaune. A cette ceinture ils attachent leurs couteaux, leurs pipes, leurs armes à feu, et autres ustensiles d'un usage journalier. Leurs habits sont de pelleterie, de cuir ou de drap. Les juste-au-corps de drap ou de cuir, sont toujours bordés de fourrures ou de bandes de drap de diverses couleurs ; leurs bonnets, brodés aussi de pelleteries, sont pointus, et sur les quatre coutures, garnis de bandes de drap, d'une couleur différente de celle du bonnet. Les Lapons Russiens les bordent avec des peaux de rats. Leurs souliers pointus et repliés

sur le devant, sont faits de peau non tannée. En hiver, on y met un peu de foin.

Les femmes ont les mêmes habits que les hommes ; seulement leur ceinture est ordinairement brodée en fil d'étain. Le collet de leur juste-au-corps est plus relevé que celui des hommes. Elles portent en outre des fichus et de petits tabliers de toile peinte en Russie, des anneaux aux doigts et des boucles aux oreilles. A leurs boucles d'oreilles elles attachent assez souvent des chaînons d'argent, qui font deux ou trois fois le tour du cou. On leur voit ordinairement des bonnets plissés à la manière des turbans, et d'autres qui prennent la forme de la tête ; mais tous sont ornés de broderie en fil d'étain, ou du moins de bandes de draps de diverses couleurs. De toutes les femmes, les Lapones sont peut-être celles qui ont le plus besoin de parure.

Fin des mœurs et coutumes des habitans de la Laponie.

Homme Finnois.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Femme Finnoise.

chapeau, ou plutôt d'un bonnet à la hollandaise. Leurs habits sont d'un gros drap, que leurs femmes fabriquent elles-mêmes. En hiver ils s'enveloppent avec des pelisses de mouton.

La chaussure des paysannes consiste en une espèce de pantouffles ou souliers, qui ne couvrent que le talon, la plante et les doigts des pieds. Elles portent des hauts-de-chausses, et mettent un casaquin en forme de chemise, plus large que long, sans taille et sans manches; mais leur pourpoint en a qui sont très-amples. Elles se couvrent la tête d'un linge qui retombe sur le dos. Elles ont des boucles aux oreilles; leur sein est enrichi de plusieurs cordons de perles de verre. En été, la juppe et le corset sont de toile teinte par elles-mêmes, et garnie de petites coquilles blanches, ou de broderies de diverses couleurs. Leur tablier étroit et sans plis est bigarré de broderies et de franges. Une bande de peau ou de linge, large de trois doigts, garnie de frange aux deux bouts, leur tient lieu de ceinture, qu'elles nouent sur le côté. Les femmes aisées font usage de soie, de pelleterie et de draps fins. Elles se distinguent aussi par plusieurs ornemens de fer blanc ou de cuivre jaune en forme de boutons. Les plus élégantes portent quantité de rubans, qu'elles font passer dans leurs larges boucles d'oreilles, et qu'elles

laissent flotter sur leurs manches enjolivées avec de la laine de plusieurs nuances. Elles se couvrent la tête d'une longue serviette, nouée comme pour faire coëffure, et dont les extrémités, passées dans la ceinture, retombent jusqu'aux talons. Dessous cette serviette est un bandeau de peau, qui sert à assujettir les cheveux, et qu'elles ont soin de parsemer de coquilles et de perles.

Fin des mœurs et coutumes des habitans de la Finlande.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Paysan de Dalecarlie.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Femme Dalecarlie.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES DALECARLIENS.

LA Dalécarlie forme une des subdivisions de la Suède, à l'ouest de ce royaume. On y trouve des montagnes, beaucoup de forêts, des pâturages excellens, peu de champs à ensemencer, et sur-tout des mines de fer, de cuivre et même d'argent. Elle est arrosée par le Dal-elbe, seul fleuve digne de ce nom. On y compte à peine trois ou quatre villes.

La Suède seroit encore libre, s'il n'eût tenu qu'aux Dalécarliens. Cette peuplade, fidèle à son origine Scythe, a toujours joué un rôle dans les révolutions politiques du nord de l'Europe.

Ce furent les Dalécarliens qui, autant par esprit de religion que par raison d'état, ouvrirent l'avis dans une assemblée nationale de la Suède, d'immoler le roi Damalder, comme victime expiatoire, pour faire cesser une famine de trois années, causée apparemment par la mauvaise administration de ce prince négligent. Le

sacrifice eut lieu sur l'autel des dieux du pays. Cet acte de justice se passa dans le courant du troisième siècle. Alors le souverain dépendoit de ses sujets, et n'en étoit, pour ainsi dire, que l'agent à leurs gages. A cette époque, le trône de Suède étoit refusé.

Ce furent les paysans de Dalécarlie qui, les premiers, essayèrent de secouer le joug étranger, qu'on vouloit imposer sur la Suède, prête à devenir province du Danemarck. Eric XIII, roi de ce dernier pays, parut avoir égard aux vives réclamations des priviléges de la nation faites par les Dalécarliens : mais il obtint dans la suite, par des détours, ce que lui refusoient à force ouverte, des hommes courageux, mais simples.

Ce furent les Dalecarliens qui aidèrent Gustave Vasa à conquérir la Suède, envahie par Christiern II. Ce furent eux encore qui, sous ce même règne, s'opposèrent à des innovations, peut être bonnes en elles-mêmes, mais qui compromettoient les droits du peuple. Laissons parler un moment un historien des plus estimables parmi les modernes.

. . . Gustave se rendit dans la Dalécarlie, vaste contrée au nord de la Suède, qui, bien que remplie de montagnes et peu fertile en grains, ne laisse pas que de nourrir un grand

nombre d'habitans. La situation du pays, l'âpreté du climat, la vie dure et laborieuse, la pauvreté de ces peuples leur donnent une force de corps, un courage, une inclination pour la guerre, un zèle pour la liberté, qui les a distingués de tout temps, au milieu même d'une nation vaillante et guerrière. Attachés inviolablement à leurs opinions et à leurs usages, ils vivent, en quelque sorte, séparés des autres Suédois, et conservent un langage et *des habillemens particuliers*. Comme ils ont toujours gardé une sorte de liberté, ils respirent aussi dès l'enfance, cette fierté qu'étouffent chez les autres hommes la présence continuelle d'un maître. Il faut que la main qui les gouverne soit habile et légère. D'ailleurs, ils méritent des ménagemens par leurs vertus, leur frugalité, leur application au travail, leur bonne-foi, leur valeur, leur zèle pour le service de leur patrie. Ces vertus les ont rendus célèbres de tout temps dans l'histoire de Suède.

Ce fut vers ce peuple, comme vers son dernier refuge, que Gustave tourna ses pas. Ils s'y tint long-temps caché, sous le costume du pays. On dit même qu'il se loua à un mineur, pour battre le bled dans la grange. Une autre fois, tapi dans un charriot couvert de paille, il s'y laissa blesser par des soldats danois, chargés de le découvrir.

Dans la principale bourgade de la province nommée *Mora*, les paysans assemblés en grand nombre pour les fêtes de Noël (1520), l'écoutèrent avec intérêt. Deux cents d'entr'eux, dès le commencement de l'année 1521, le reconnurent pour leur chef, et lui promirent fidélité : ensorte que c'est à ces deux cents Dalécarliens, qu'il faut accorder tout l'honneur de la révolution, toutefois après avoir rendu hommage au héros qu'ils surent apprécier.

Fin de la notice historique sur les Dalécarliens.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

la Vandale

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LES VANDALES.

CE mot devenu synonyme à Barbare, est le nom d'un peuple, principalement connu dans l'histoire, par la prise de Rome. Originaire de la Scandinavie, cette peuplade farouche eut de continuels démêlés avec les Goths, dont elle différoit peu. Ceux-ci, sous la conduite de Berig, leur premier roi, défirent les Vandales, voisins des Almeruges, sur les bords de la mer Baltique. La première date certaine qu'on trouve dans leurs annales, est une époque fâcheuse pour eux. Vers le milieu du quatrième siècle, Geberig, chef des Goths, signala le commencement de son règne, par la guerre qu'il déclara à Visimare, prince des Vandales, de la race des Asdingues, qui est très-illustre parmi ces peuples, et toute remplie de héros. Au rapport de l'historien *Dexippe*, les Vandales furent une année entière à traverser cet espace de pays, qui se trouve entre le rivage de la mer Baltique, à l'extrémité de la Germanie, d'où ils étoient

partis depuis plusieurs siècles, et les rives du Danube, où ils habitoient, quand Geberic porta les armes chez eux. Le combat se donna sur les bords de la Marise, fleuve de la Dacie, qui comprend aujourd'hui la Transylvanie, la Moldavie et la Valachie. La victoire fut long-temps incertaine ; mais enfin, elle se déclara en faveur des Visigoths. Visimare périt, et avec lui, presque toute la nation des Vandales. Ceux qui échappèrent à l'épée du vainqueur, fuyant leur patrie désolée, allèrent trouver Constantin, et le supplièrent de leur accorder dans ses états, un lieu où ils pussent conserver les misérables restes d'un des plus anciens peuples du monde. L'empereur leur assigna la Pannonie (la Hongrie), où ils demeurèrent quarante années, soumis comme les naturels du pays, aux loix de l'Empire. Ce fut de-là que le Patrice Stilicon, beau-père du premier ministre d'Honorius, les fit venir, pour leur donner en proie les Gaules, où cependant ils séjournèrent peu, ne s'y étant arrêtés qu'autant de temps qu'il en falloit pour les piller.

Les Vandales, sous Genseric, vers l'an 380, inquiétèrent beaucoup l'empereur Gratien, par leur irruption subite en Espagne ; car, quoiqu'ils eussent obtenu des Romains, les deux Pannonies, ils n'osoient pas s'y établir tout-à-fait,

dans la crainte des Goths. D'ailleurs, cette nation, d'un naturel inquiet et ennemi du repos, ne démentoit pas, à la première occasion qui s'en présentoit, l'étymologie du nom qu'elle portoit. (*Vandalen* signifie *errer*).

Vers l'an 425, le comte Boniface ayant à se plaindre de Valentinius, chercha à se venger de l'empereur, aux dépens même de l'empire. Pour accomplir ce dessein, il jetta les yeux sur les Vandales, qu'il crut très-propres à le seconder. En conséquence, il envoie vers Genseric leur roi, et l'engage par des promesses, à passer en Afrique. Une telle proposition flatta l'oreille du monarque, qui ne cherchoit qu'à s'aggrandir. Il entre avec ses vaisseaux dans la mer Méditerranée, par le détroit de Cadix (Gibraltar), et aborde à Carthage.

Ce roi ne s'étoit déjà fait que trop connoître aux Romains, par le sang de leurs légions, qu'il avoit versé plus d'une fois. Il étoit d'une taille médiocre ; une chûte de cheval l'avoit rendu boiteux. Il avoit un esprit profond, impénétrable, etc. Il vint à bout de s'établir en Afrique; et il y règna long temps avec tant de bonheur et de gloire, qu'il fut toujours adoré de ses sujets, et redouté des autres Princes : étant près de mourir, il appella ses fils, qui étoient en grand nombre, et leur ordonna avec cette

autorité qu'il s'étoit acquise sur les siens, de n'avoir jamais entr'eux aucun différend pour le royaume qu'il leur laissoit; mais de reconnoître paisiblement leur aîné pour roi, et après sa mort, celui qui seroit le plus proche, et ainsi de suite jusqu'au dernier. Ils promirent à leur père mourant, de suivre ses dernières volontés; et ils obéirent en effet, avec une exactitude si religieuse, que le royaume s'est conservé dans leur famille un siècle entier, sans qu'aucune guerre civile en ait troublé la tranquillité.

Genseric fut le premier roi; Hunneric, le second; Gondamond, le troisième; Trasamond, le quatrième; et Hilderic, le cinquième. Mais Gilimir n'ayant aucun égard aux dernières volontés de Genseric, et cédant à l'impatient désir qu'il avoit de règner avant son rang, interrompit cette paisible succession; il prit les armes contre Hilderic; et l'ayant tué, il se mit à sa place. Justinien sembla réservé pour punir ce crime. Gilimir fut abbattu à son tour du trône usurpé par lui, et conduit par Bélisaire à Constantinople, avec les trésors dont il faisoit ses Dieux. Il fut traîné dans le Cirque, attaché au char du vainqueur, et donné en spectacle au peuple Romain.

Les Vandales, établis en Espagne, furent vivement pressés par Vallia; la mort de ce prince des Visigoths, les délivra d'un ennemi redoutable.

Mais revenons à Genseric, pour nous arrêter un moment à l'époque la plus brillante dans les fastes des Vandales.

Maxime s'étoit emparé de l'empire romain, après avoir immolé à son ambition Valentinius troisième. Genseric, roi des Vandales, apprenant en Afrique, ces révolutions, équipe une flotte, aborde en Italie, va droit à Rome, la surprend et la pille. Maxime fuit devant le vainqueur, et meurt de la main d'un de ses soldats. Cette grande catastrophe eut lieu vers l'an 455 de l'ère vulgaire.

Ce fut ce même Genseric qui, pour se maintenir en Afrique, engagea sous main, Euric, roi des Visigoths, à profiter de la crise où se trouvoit l'empire romain, et à se saisir de deux villes célèbres dans les Gaules, Arles et Marseille.

Les Vandales ont laissé leur nom à une partie de la Poméranie ducale et du duché de Mecklenbourg en basse Saxe : Gustrov en est la ville capitale, ou le chef-lieu de plusieurs villages, seuls restes de cette nation turbulente et trop fameuse.

Le costume des femmes est remarquable en ce que leurs juppes ne tombent pas plus bas que la jarretière.

Fin de la notice historique sur les Vandales.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Matelot de Frise.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Femme de Frise.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LA FRISE,

L'UNE DES SEPT PROVINCES-UNIES.

LE nom des habitans de la *Frise* (de *Frissen*, remuer la terre) fait l'éloge de leur industrie. Ils créèrent, pour ainsi dire, leur sol et une patrie. Leurs travaux convertirent des lagunes infécondes, en campagnes fertiles, en gras pâturages. Du sein des marais, on vit sortir onze villes et trois cent cinquante bourgs, entrecoupés de canaux propices au commerce. La liberté a fait tout cela et le conserve.

Les Frisons se sont toujours montrés jaloux de leur indépendance sous leurs différens chefs élus et surveillés par eux. Vers la fin du septième siècle, vaincus tour-à-tour par Pepin et Charles Martel, ils ne supportèrent qu'impatiemment des gouverneurs étrangers, et pendant trente années, disputèrent leurs droits à Charlemagne,

peu accoutumé à une résistance aussi opiniâtre. La force l'emporta enfin sur le courage, et le conquérant abusa de sa victoire. Quatre mille environ des plus braves, et, selon l'empereur, des plus séditieux, furent décapités. Le reste de la nation fut resserré dans les plus étroites limites. Par la suite, ils firent plusieurs tentatives, que les puissances intéressées à la servitude de ce pays, traitèrent d'attentats. En 1296, ils voulurent secouer le joug de leurs comtes, qui faisoient les petits despotes. Gérard de Velsein, gentilhomme de la contrée, nouveau Brutus, poignarda de vingt-deux coups d'épée, Florent, Ve du nom, fils de Guillaume II, roi des Romains. Personne n'ignore comment, devenue province des états de Philippe II, la Frise sut se soustraire confédérativement avec le reste des Pays-Bas, à l'odieuse tyrannie du successeur de Charles-Quint.

La constitution de la Frise est aujourd'hui entièrement démocratique. Le peuple y est souverain, représenté par deux députés élus dans chacune des quarante préfectures qui composent toute la nation. Les états consistent dans la réunion de ces représentans. Cinq Frisons assistent aux états-généraux de la Hollande. La province ne regrette pas le Stadhouder particulier, qu'elle plaçoit jadis à la tête de ses assemblées

assemblées nationales. Il n'y a que Leeuvarden qui y ait perdu. Elle servoit de résidence à ce magistrat suprême. On manufacture dans cette petite capitale, de belles étoffes de laine, et des toiles de la plus grande finesse.

C'est à Balsvend, ville aussi ancienne que la précédente, que l'on fabrique les sayettes de Frise.

Un sénat de huit bourguemaistres gouverne Harlingen, ville la plus considérable de la province, après Leeuvarden. On y fait quantité de toile pour les voiles de vaisseau.

Quelques matelots habitent à présent la ville de Staveren, autrefois la capitale des Frisons et le siége de leurs souverains.

Les habitans de la petite ville de Hindelopen se font remarquer encore aujourd'hui par le costume et l'idiome qui leur sont particuliers.

Il y a beaucoup de tisserands dans le district de Tjetjerksteradeck, préfecture qui contient quinze villages, et qui dépend du quartier d'Oostergoe.

Dans celui de Westergoeest, il y a un bourg nommé Molkveren, remarquable par les habillemens que portent ceux qui l'habitent, et par

leurs mœurs, différentes de celles de leurs compatriotes.

La tolérance religieuse a lieu dans toute sa plénitude chez les Frisons. La communion Mennonite n'y paroît dominante, que parce qu'elle est la plus nombreuse. La Frise fut le berceau, tout-à-la-fois, du réformateur et de la secte. Simon Menno y naquit et y exerça d'abord avec édification, les devoirs de curé. Mais les principes simplifiés des Anabatistes parurent lui convenir mieux dans la suite. Il écouta ces nouveaux maîtres avec intérêt, et se fit bientôt écouter à son tour avec plus d'intérêt encore. Il alla plus loin. Il crut devoir motiver la nouvelle profession de foi qu'il venoit d'embrasser. Ses mœurs et ses lumières, relevées par le don de la parole, lui valurent, en peu de temps, un parti qui grossit tous les jours. Son caractère de tolérantisme le fit aimer de ceux que son éloquence avoit déjà persuadés. Il survécut douze ans à un décret porté contre sa personne. On mit sa tête à prix en 1543 : et ce ne fut qu'en 1565, qu'il mourut, se voyant le patriarche chéri et révéré d'une secte nombreuse, qui ne montra pas toujours dans la suite, la modération de Menno. Les dogmes qu'il prêchoit et qu'il publia dans divers écrits, ne sont rien moins qu'incendiaires. Il défendit à ses disciples

le port des armes, et leur interdit dans les tribunaux, la prestation de serment, autre arme plus sacrée et non moins redoutable. Sur-tout il leur enjoignit, comme une loi sainte, qui ne souffre point d'exception, et contre laquelle on ne prescrit jamais, la plus rigoureuse égalité. Selon lui, dans aucun cas, dans aucun temps, en aucun lieu, un homme n'a nul droit sur un autre. Affecter la plus légère autorité sur ses semblables, lui paroissoit un crime de lèze-humanité au premier chef. Il pensoit qu'on ne devoit faire aucun acte religieux avant l'âge de la réflexion. En conséquence, il désapprouvoit fort le sacrement de baptême administré à l'enfance. Il osoit aussi élever des doutes contre la conception d'un Dieu au sein de la vierge Marie, &c. &c. &c.

Les bons habitans de la Frise, sans doute, par une suite de leur attachement à leur patrie et à leur liberté, s'empressèrent de se ranger sous les nouvelles bannières de leur compatriote, dont l'intention étoit pure, et dont la vie fut toujours exemplaire. Ensorte que les Mennonites surpassent de beaucoup par le nombre les protestans et les autres communions qui ont cours en Hollande.

On peut encore dire des Frisons d'aujourd'hui, ce que rapportoit d'eux un voyageur

au commencement de ce siècle. « Les paysans » de Frise sont plus opulens que beaucoup de » gentilshommes ailleurs. Les femmes et les » filles ont presque toutes des ceintures d'ar- » gent, des pendans d'oreilles et des bagues » d'or, et souvent leurs cheveux nattés avec » des semences de perles d'Orient. Il n'est pas » surprenant de voir qu'un paysan donne dix » à douze mille écus en mariage à sa fille ; » et on en a vu même qui ont eu jusques à » une *tonne* (125,000 l. de France) *d'or*. Il y » en a peu de cette force, mais en général » ils sont tous fort à leur aise.

Dans quelques endroits de la Frise, on pratique encore un usage digne des beaux jours de la Grèce. Le matin du jour des noces, les jeunes filles du hameau s'empressent de former avec des branchages fraîchement coupés, un berceau de verdure au-dessus du chevet du lit nuptial. Puis, chargées de corbeilles de fleurs, elles accompagnent les époux jusqu'au temple, en semant des roses blanches sur la tête de la mariée. Au retour de la cérémonie, l'épousée reçoit des mains de ses compagnes, une couronne de roses rouges, qu'elle garde sur elle jusqu'au soir, et qu'elle conserve dans son ménage, jusqu'à ce qu'elle ait obtenu les honneurs de la maternité.

Pareille fête n'a point lieu pour les veuves qui se remarient.

Selon les districts, il y a quelque différence entre la coëffure des femmes mariées et celle des filles; celles-ci ont la tête nue. Il y en a d'autres qui portent sous leurs bonnets de baptiste ou dentelles, un ruban couleur de rose ou rouge, qu'elles quittent ordinairement le jour qu'elles se marient. Dans d'autres endroits, ce sont les femmes qui ont la tête découverte; les filles portent des bonnets; les coëffures diffèrent aussi entr'elles. Elle se ressemblent toutes en ce qu'on les attache sur la tête avec une grosse épingle d'or ou d'argent. Les femmes de Frise s'étudient à avoir le front uni et lisse. On en trouve encore beaucoup qui laissent pendre une petite boucle de cheveux sur les tempes.

Par-dessus la coëffure, on met une calèche, nommée *Kaper*; car les chapeaux de paille ne sont point en usage dans ce canton. Les colliers de corail et de karabe sont encore fort à la mode.

Les filles de la Frise ont la triste manie de ne jamais quitter, le jour comme la nuit, leurs corps de baleine, afin de mieux conserver la finesse de leur taille. Elles sont extraordinairement propres sur leurs habillemens.

Le costume des hommes est aussi très-simple. Un habit de drap ou de serge brun pour l'ordinaire, avec une camisole garnie de boutons d'argent, compose leur habillement journalier. Leur luxe consiste à porter un gilet de callemandre rouge ou bleue, et une cravatte de mousseline bien plissée, autour du col, et dont les bouts passent sous les aisselles. Ils n'aiment point à porter de l'or ou de l'argent, quoiqu'ils ayent néanmoins des boutons de ces métaux au collet de la chemise. Les pêcheurs de profession sont habillés à la matelote, et ne quittent pas même les jours de fête, cet accoutrement. Quelques gentilshommes dans leurs châteaux, conservent l'ancien costume hollandois.

Fin de la notice historique sur la Frise.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Matelot Hollandois.

Femme de Hollande.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LA HOLLANDE.

C'est la Hollande, proprement dite, qui doit donner l'exemple aux autres provinces; dans presque tous les temps elle a joué le premier rôle, et elle jette aujourd'hui le plus d'éclat. Cet état conservera la considération qu'il s'est acquise au-dehors, en ne s'écartant pas trop des mœurs simples et même un peu rudes, qu'on peut encore rencontrer dans ses campagnes.

Il n'y a pas bien du temps qu'il étoit d'usage, dans quelques hameaux, de fournir, en comestibles qui pouvoient se garder, les frais et dépens de tous les procès. Un mari, par exemple, accusé d'avoir meurtri l'épaule de sa femme, si le fait se trouvoit constaté, étoit condamné à donner un jambon; une femme, convaincue du même délit, payoit le double. Ceux du même canton, qui s'étoient abstenus d'accompagner la pompe funèbre de leur voisin défunt, étoient taxés à dix-huit deniers.

Les lods et ventes de certaines propriétés, qui changeoient de maître, étoient aussi versés dans la même caisse, à laquelle les suppôts de la justice ne pouvoient toucher en aucune manière. Au bout d'un certain temps, on convenoit du jour et de l'endroit pour consommer toutes ces amendes. C'étoit ordinairement en automne. Tous les habitans de la jurisdiction étoient invités, de droit, à cette fête, qui duroit quelquefois quatre et cinq jours, présidée par le magistrat et sa compagne. On y observoit des loix. Chaque homme pouvoit y amener sa femme, mais point d'enfans ni de chiens. Pour s'assurer encore davantage de la paix et de la bonne intelligence entre les convives, on s'interdisoit dans les propos, les matières de religion. Manger et boire, fumer et chanter, étoient les seules choses permises à discrétion. Le pauvre et le riche, placés indifféremment à la même table, mettoient ensemble la main au plat, et buvoient au même verre. Il n'y en avoit qu'un pour l'assemblée entière; mais ce verre contenoit plusieurs mesures de vin; il passoit sur les lèvres de chaque buveur à tour de rôle. Rempli aussitôt que vidé, le magister commençoit la ronde, s'il le jugeoit à propos; on s'en rapportoit à sa prudence. La pipe à tabac obtenoit les mêmes honneurs; et quelquefois l'épouse, enivrée déjà par la fumée du

vin, vouloit aussi partager cet autre plaisir avec son mari. C'étoit un spectacle touchant que de voir ces bonnes gens, loin de garder rancune l'un contre l'autre, se féliciter de leurs anciens débats, qui donnoient occasion à ces jours de fraternité et de plaisir.

La propreté hollandoise est connue. On sait qu'on la porte, dans ce pays, jusqu'à l'extrême. Il n'y a pas plus d'un demi siècle qu'on se sert de fourchettes dans toute l'étendue de la Hollande. Auparavant on portoit à la bouche la viande avec ses doigts. Une seule serviette paroissoit suffisante pour une table de plusieurs couverts. Les convives se renvoyoient à la tête les uns des autres, une draperie bleue, roulée en forme de peloton, avec laquelle on s'essuyoit les mains et les lèvres. Et cependant, à la même époque, il y avoit des sandales toutes prêtes, sur le seuil des maisons, qu'on offroit à ceux qui venoient en visite. On leur faisoit quitter leurs chaussures, afin de ne point salir le parquet bien lavé et bien essuyé avec des linges.

Les Hollandeis sont aussi propres sur eux. « On ne voit jamais de pièces à leurs habits, si ce n'est une personne très-pauvre. Les servantes vont toutes en mules de chambre dans les rues, et leurs mules sont couvertes de ve-

lours ou d'autres étoffes de soie. Les femmes et les filles portent ordinairement des caleçons pour se garantir du froid. ».

En général, elles sont fort sédentaires et peu dissipées. Elles sont chargées du commerce de détail; les hommes s'occupent des affaires du dehors. Il arrive de là que les maris ne sont pas toujours les maîtres chez eux. Leurs moitiés contractent, dans leurs comptoirs, l'habitude de la propriété exclusive. Outre cela, la régularité de leur conduite leur donne un ascendant, dont il est difficile de se défendre à la longue. Mais la plûpart des ménages sont paisibles et même heureux. Nous ne parlons que des lieux écartés, où les modes ne sont pas encore parvenues. Car, dans les capitales, il en va tout autrement. Les filles passent pour être plus faciles que le climat ne semble le comporter. Seroit-ce parce qu'on les marie un peu tard? La nature n'est pas toujours d'humeur à se plier aux réglemens de la société civile. Mais une fois mariées, elles réparent les foiblesses qu'elles se sont permises avant le mariage. On peut compter sur leur fidélité; et on leur rend justice. L'adultère est très-rare. On le punissoit autrefois avec beaucoup de sévérité. La femme coupable, mise d'abord au carcan, pendant trois jours, étoit ensuite ex-

posée aux flots de la mer, sur une corbeille ou dans un tonneau.

La nature de cet ouvrage ne nous permet que de parcourir rapidement les principales villes de la Hollande.

Alckmaar, ville du Nord-Holland, n'est remarquable que par le goût de ses habitans. Divisés de culte, ils s'accordent tous pour la culture des fleurs, qu'ils prennent à tâche de faire éclore sur un sol disgracié de la nature.

A Hoorn, sur le Zuiderzée, on fait un grand trafic de beurre et de fromage. Jadis elle étoit ville libre et impériale; elle ne perd pas beaucoup à ne plus l'être. Elle est à six lieues d'Amsterdam.

Il y a une fabrique de savon et une manufacture de soie à Monnlkendum.

Memelik servit de siège aux anciens rois de Frise.

Si les hommes ont développé toutes les ressources de leur génie industrieux dans les digues et les canaux qui disputent la Hollande à la mer, ils font sentir tous les avantages et toutes les douceurs que procure la civilisation, dans les tableaux qu'offre le Waterland, bailliage méridional du Nord-Holland. Le luxe n'y est

pour rien. Une propreté scrupuleuse, une élégante simplicité, en font tous les frais. Au village de Broek, chaque maison a son jardin fleuriste, entretenu avec soin, et semble réaliser les peintures de l'âge d'or, que les poètes étalent à nos yeux, pour nous distraire des objets odieux du siècle de fer. Les hommes, réunis en société, auroient dû peut-être s'en tenir aux habitations de Waterland. Les beaux monumens grecs et romains donnent la plus haute idée de l'esprit humain. Mais le bonheur est préférable à la gloire; et, s'il existoit, ce ne pouvoit être que sous le toît champêtre des habitans de Broek.

Dort ou Dordrecht, dans le Sud-Hollande, passe pour la ville la plus ancienne de la province. Les comtes de Hollande, avant d'être reçus, y alloient prêter le serment de fidélité aux états assemblés pour ce vain cérémonial. L'église cathédrale sert aujourd'hui d'école publique, et celle des Augustins fut convertie en hôpital pour les malades.

Une ancienne chronique donne un certain *Lem*, fils d'un roi Frison, pour fondateur (en 506), à Harlem, ville distante de trois lieues d'Amsterdam; d'autres accordent cet honneur aux Normands, dans le neuvième siècle. Les manufactures de toile de Harlem sont

fort déchues, mais elles subsistent toujours. Ses blanchisseries font encore sa prospérité. On y fabriquoit autrefois d'assez belles étoffes de soie et du drap : la culture et le commerce des fleurs y ont été portés jusqu'à la manie. Une seule tulippe y faisoit la fortune d'un particulier.

Harlem prétend à une autre sorte de gloire plus raisonnable et plus importante. Elle se glorifie d'être la patrie de Laurent Coster, qu'elle assure avoir inventé l'art typographique. C'étoit, dit-on, un concierge du palais de la ville. L'oisiveté et le hazard lui firent faire cette grande découverte. Il tailla, sans intention, des petits morceaux de bois dur en forme de lettres grossières, qu'il appliqua sur une feuille de papier, après les avoir noircies. On montre encore sa maison, qu'on a décoré de cette inscription :

Memoriæ sacrum
Typographia
Ars artium omnium conservatrix,
Hic primùm inventa
Circa annum 1440.

On sait quelles vives réclamations a excité la prétention de Harlem, de la part de la ville de Mayence, Strasbourg, &c. Les hommes

ont répandu leur sang pour de moindres sujets.

Delft, entre Rotterdam, la Haye et Leyde, fut, dit-on, fondée, par Godefroy le Bossu, duc de Lorraine et conquérant de la Hollande. Cette ville a essuyé bien des révolutions. Grotius y naquit, bien plus recommandable par son attachement pour l'infortuné Barneveldt et par son amour pour la liberté, que par son Traité *de Jure Belli et Pacis*.

Leyde tient le premier rang après Amsterdam. C'est une ville fort ancienne, qu'on appelloit, du temps des Romains *Caput Germaniarum*. Son université n'est plus ce qu'elle étoit du temps de J. Scaliger, dont on voit le tombeau dans l'église de Notre Dame. On fabrique à Leyde, des draps, des saïettes, des bouracans; mais ses manufactures ont passé le point de leur prospérité.

On montre encore dans l'une des salles de l'université de Leyde, la table sur laquelle Jean de Becold tailloit des habits, en 1534, avant de se faire roi des Anabatistes. Ce chef de sectaires eut la prétention un moment, de devenir le Mahomet de la Hollande. Il marchoit armé de la bible et d'une épée, sanctifiant les meurtres de celle-ci, par des citations de celle-là. Son

règne fut court. L'évêque de Munster lui donna un dénouement tragique dans cette même ville, indignement traitée deux ans auparavant, par Jean de Leyde. Quelques-uns de ses prédécesseurs ont été plus heureux ; mais aussi, ils avoient plus de talent.

Autrefois les paysans hollandois du territoire de Leyde, étoient dans l'usage de vider leurs querelles à coups de couteau. On voyoit souvent dans les foires, des gens qui défioient les plus braves. Ils suspendoient un couteau à un arbre ou à un pieu ; celui qui le prenoit ou qui le touchoit du bout du doigt, étoit engagé au combat. Ils avoient leur chapeau à la main gauche pour parer le coup ; et avec le couteau qu'ils tenoient de l'autre main, ils tâchoient de se couper le nez ou le visage par un revers de main ; car ils ne pointoient jamais. L'eau-de-vie étoit la cause première de ces sortes de combats. Trop souvent aussi ils s'enivroient en buvant d'une certaine bière forte, dans laquelle on mêloit de l'urine d'homme, gardée quinze jours ou trois semaines.

Amsterdam est la capitale du monde commerçant. Cette riche ville fut unie à la comté de Hollande, l'an 1342.

Tergouv, bâtie en 1272, par Florent V^e^, comte de Hollande, fut brûlée du temps que

Jaqueline y faisoit sa résidence. Cette comtesse de Hollande étoit de la maison de Bavière, fille de Guillaume VI, morte sans enfans (en 1436), quoique mariée quatre fois. Le comté de Hollande passa à la maison de Bourgogne, dans la personne de Philippe, qui fit sans cesse la guerre à sa cousine. Elle passa sa trente-sixième et dernière année au château de Teillingen dans le Rhinland, s'amusant à faire de petits vases de terre, connus encore sous le nom de *cruches de la comtesse Jaqueline.*

On fait remonter bien haut la fondation de Rotterdam ; Ruter ou Ruther, roi des Francs, en passe pour le fondateur. Quoi qu'il en soit, cette ville est peut-être la plus agréable et la plus commerçante de tous les Pays-Bas. On y montre la maison natale du savant Erasme, et la statue de bronze que lui consacra sa patrie.

Labrille est une petite ville recommandable, en ce que ce fut dans son enceinte que la liberté Hollandoise jetta ses fondemens, en 1572.

Enkuse mérite de lui être associée. Ce fut à la même époque, la première ville qui secoua le joug Espagnol, et se rangea du parti des *Gueux.* Ce terme de mépris fut donné aux trois

trois cents gentilshommes qui réclamoient en corps, les priviléges de leur nation, opprimée par Philippe II, en 1566. Ils prirent au mot la qualification injurieuse qu'on eut l'imprudence de hasarder sur leur compte ; et les partisans de l'indépendance patriotique convinrent de se reconnoître entr'eux, par un habit de bure grise, par une besace de toile et une écuelle de bois, qu'ils se firent un honneur de porter pendant tout le temps de la confédération. La liberté ennoblit tout. C'est dans le château de la ville de Vinnen que se tinrent les assemblées des notables des Pays-Bas, pour s'opposer à l'inquisition qu'on vouloit introduire en Hollande, en même-temps que le despotisme.

Les habitans de Naerden, sur le Zuiderzée, font des draps et des velours. C'étoit une ville assez forte, que les Espagnols saccagèrent misérablement, malgré la capitulation accordée par eux aux assiégés (1572). Les François la prirent un siècle après (1672).

Oudevater est une petite ville de cinq ou six cents maisons, que baignent les eaux de l'Yssel. Elle a donné naissance en 1560, à Jacques Arminius ; lequel ne fut qu'un hérétique, quoiqu'il voulût qu'on s'en rapportât au sens littéral de la bible, qu'il ne crût pas la raison de

trop dans l'examen des principes religieux, et parce qu'il prêchoit la tolérance, et laissoit aux hommes la liberté d'adorer Dieu, chacun selon ses lumières, etc. Ce fut cet hérétique qui composa cette devise, d'après sa propre expérience :

Bona Conscientia,
Paradisus.

Arminius fut persécuté, comme de raison, et ne put atteindre sa cinquantième année. Il ne mourut cependant pas tout entier. Sa façon de penser lui survécut. L'Allemagne et la Hollande sont encore infectées de ses sentimens peu orthodoxes. Le savant Grotius étoit Arminien.

On prétend que Gertruidenberg doit son existence première à Gertrude, sœur de *Charlemagne*, qui s'y retira, apparemment pour y désarmer le ciel irrité du meurtre de quatre mille Saxons, commis par son frère, qui ne fut pas toujours grand.

La Haye est trop connue, pour nous y arrêter.

Gorichem est une ville sur la Meuse, aux frontières de la Gueldre. On y compte environ quinze cents maisons. On y commerce en beurre, en fromage, et sur-tout en grains.

Elle est fortifiée. Le costume François y est de mode ; il n'y a que les femmes des artisans et les villageoises, qui portent encore des chapeaux de paille ; les vieilles ont de grandes capes qui traînent jusqu'à terre, et un petit rond de drap de la largeur d'une assiette, sur lequel est une manière de houpe de bonnet carré, qui retombe sur le front.

Fin de la notice historique sur la Hollande.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Homme de schevelingen pres de la ha[illegible]

Femme de Schevelingen.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

NOTICE

SUR

LE BRABANT HOLLANDOIS.

LE Brabant hollandois est un pays de conquête, et gouverné comme tel par les états-généraux, qui se sont toujours refusés à l'incorporer dans l'une des sept Provinces-Unies. Le terrein y est bon. Le chanvre et le lin y forment un objet de récolte important.

Bois-le-Duc en est la ville principale, et y remplace, en effet, un bois qu'un duc de Brabant, Gottfried IIIe, fit abattre pour la bâtir en 1184. Ce district est divisé par quartiers.

Les habitans de celui d'Oostervyk font fleurir plusieurs manufactures de draps.

A Eindhoven, dans le quartier de Rempenland, on fait de la toile.

Breda, qui occupe une partie du quartier d'Antverpen, est une jolie petite ville, agréablement située. Le commerce et les manufac-

tures de drap y sont florissans encore, mais moins qu'autrefois.

La seigneurie territoriale du marquisat de Bergen-op-Zoom appartient aux états-généraux ; et son possesseur en rend hommage au conseil de Brabant. Les François ont illustré, par leurs victoires, la ville qui porte le nom de ce marquisat.

Mastricht est une autre ville d'une plus grande importance encore. Ses manufactures ont déchu, &c.

Fin de la notice sur le Brabant Hollandois.

BOSTON LIBRARY

Homme de Brabant.

Femme du Brabant.

LIBRARY

NOTICE

SUR

LE BRABANT AUTRICHIEN.

Les François, après avoir franchi le Rhin, pour venir occuper les Gaules, s'arrêtèrent dans le Brabant. Ce duché, terminé au midi par le Hainaut et la Flandre, passa dans la maison des Pepins, et, par conséquent, fit partie du domaine de nos premiers Rois de la seconde race. Devenue province de l'empire, elle appartint ensuite aux ducs de Bourgogne, puis à la couronne d'Espagne ; aujourd'hui démembrée, une partie, la plus considérable, reconnoît l'empereur pour souverain ; les Hollandais ont conquis le reste.

Les artisans brabançons ont encore de la vogue. Les draps, les camelots, les tapis, les dentelles, les bas, &c. sont les principaux objets de commerce en ce pays ; mais la fécondité du sol offre une source d'abondance. La culture des terres y est de la plus grande activité. Le voyageur, que l'amour des beaux-arts n'a point

rendu indifférent sur les arts utiles, goûte une douce satisfaction en parcourant les nombreuses mairies du Brabant. Un travail opiniâtre et bien dirigé, y a métamorphosé les landes sabloneuses en campagnes verdoyantes. L'aisance, fille de l'industrie, y présente presque par-tout les tableaux les plus rians. Le luxe n'a pas encore pu s'y acclimater. Une peuplade, toujours occupée d'objets de première nécessité, ne perd pas les momens à raffiner sur ses jouissances ; elles ne sont rien moins que recherchées. D'ailleurs, le régime de vivre, qui consiste en bière excellente, en laitage, et en viandes substantielles apprêtées sans art, constitue une santé robuste. La noblesse elle-même, l'une des meilleures de toute l'Allemagne, attachée à ses anciens usages, puisqu'elle s'en trouve bien, ne s'épuise pas en vaines dissipations. Tout concourt à rendre cette contrée l'asyle de la paix et du bien être.

Louvain est la première ville du Brabant, mais non la plus importante ; elle a été beaucoup plus populeuse qu'aujourd'hui, à en juger d'après la circonvallation de son enceinte. On s'est plaint long-temps du grand nombre de ses maisons religieuses. Son université n'est plus ce qu'elle a été, et ne le sera jamais. On dit que les manufactures de laine, à Louvain, nour-

rissoient, au commencement du 4e siècle, cent cinquante mille ouvriers.

Lande, chef-lieu de la mairie de ce nom, est une petite ville, qu'on croit la plus ancienne de tout le Brabant.

Diest est une autre petite cité, appartenant à la province de Haagland, où l'on boit de la bière, et où l'on trouve des draps très-estimés.

Bruxelles, capitale des Pays-Bas, est la ville la plus belle et la plus riche du duché du Brabant : tous les jours elle prend des accroissemens. Son théâtre a quelque réputation ; on y fait l'essai de plusieurs pièces françoises nouvelles.

Anvers, troisième ville du duché de Brabant, est en même-temps le chef-lieu du marquisat du Saint-Empire, titre que porta notre célèbre Godefroy de Bouillon. Les beaux jours d'Anvers sont passés ; Amsterdam l'éclipse entièrement.

Malines, placée au centre du Brabant, est une ville assez considérable, qui doit sa célébrité à ses dentelles. Le chef de ses magistrats jouit du beau privilége de pouvoir commuer la peine de mort en amende.

Pour donner une idée du caractère de la noblesse Brabançonne, nous terminerons cette

notice par quelques phrases extraites d'une déclaration, que les états de Brabant ont adressée à L. A. R., les gouverneurs généraux des Pays-Bas.

Madame et Monseigneur. . . . . nous voyons avec la plus grande douleur, que les deux diplomes que V. A. Royales daignèrent nous adresser. . . . . anéantissent le tribunal, dépositaire des lois; les formes immuables, sans lesquelles il n'est point de gouvernement; toute propriété, toute liberté; et ne laissent qu'une existence absolument idéale aux représentans du peuple.

Obligés en cette qualité, non moins que par serment solemnel (dont nous prenons la très-respectueuse liberté de joindre copie), de soutenir de tout notre pouvoir le pacte constitutionnel, juré par S. M. et par son pays de Brabant, nous ne trouvons pas de termes assez forts pour exprimer notre consternation à la vue des infractions multipliées faites à ce contrat sacré, contre lesquelles notre devoir nous force de protester.

Après avoir épuisé les voies des représentations soumises et respectueuses, nous nous trouvons réduits à faire connoître très-humblement à V. A. R., que le cri de notre conscience ne nous permet pas de porter notre

consentement à la continuation ordinaire des impôts aussi long-temps que les infractions faites à la *joyeuse entrée*, ne seront pas redressées, ou que les réglemens projetés ne seront pas réformés, conformément à la constitution : assurant d'ailleurs Vos Altesses Royales, avec un très-profond respect, et d'après notre zèle tant de fois éprouvé, que nous concourrons toujours aux changemens qui ne seront pas contraires au *pacte inaugural*, ni aux véritables intérêts du peuple que nous représentons.

Cette déclaration eut l'effet désiré. On craignit d'indisposer une nation fidelle et paisible, mais ferme et généreuse.

Fin de la notice historique sur le Brabant Autrichien.

Boémien de Prague.

Boémienne de Prague.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LA BOHÊME.

Les origines de cette contrée d'Allemagne sont couvertes d'une nuit aussi épaisse que la Forêt Noire, berceau primitif des premiers habitans de la Bohême. Quelles lumières pourroit-on tirer d'une peuplade demi-sauvage, végétant au milieu d'impénétrables bois, connoissant à peine ses voisins, par des émigrations subites, et ne soupçonnant pas les jouissances attachées à l'idée de vivre un jour dans la mémoire de ses semblables? Le peu qu'on sait d'eux est un tissu grossier de fables, à travers lequel on ne sauroit découvrir quelques faits certains.

On nous dit que les Bohémiens des premiers temps, sacrifièrent aux divinités forestières de la mythologie grecque et romaine, sans doute accommodée à leur manière. Les élémens étoient personnifiés par eux. Les arbres et les fleuves, les pierres et les montagnes, tout ce qui affectoit leurs sens en bien ou en mal, recevoit d'eux un

tribut de crainte et de reconnoissance ; car telle est la marche lente et bornée de l'esprit humain enseveli dans l'ignorance et les préjugés. On nous dit qu'ils célébroient leurs fêtes politiques et religieuses, en la présence de leurs ancêtres, autour des tombeaux de leurs pères, dont ils croyoient voir accourir les mânes pour prendre part à leurs divertissemens. S'ils ne les voyoient pas en personnes, c'est que ces morts chéris se rendoient aux invitations de leurs familles, cachés sous des masques pris dans la nature. L'épouse, la sœur qu'on aimoit, se revêtoit des couleurs et des formes de telle ou telle fleur qu'elle avoit préférée à toute autre, pendant sa vie. Un père, un amant étoit censé témoin de la fête, enveloppé dans l'écorce du chêne ou du sapin, sous le feuillage duquel il prenoit plaisir à se reposer avant sa mort, au pied duquel il avoit demandé à être inhumé. On voit dans les poésies Galliques du Barde Ossian, fils de Fingal, que les Calédoniens du nord de l'Ecosse, avoient imaginé une théogonie qui approchoit de celle-ci.

A l'exemple des anciens Gaulois, les premiers Bohémiens révéroient parmi eux, des femmes consacrées, espèce de Druidesses, qu'ils se faisoient un devoir de consulter dans leurs assemblées nationales. Ils attachoient un caractère

divin, un pouvoir surnaturel à la vertu du sexe, à l'innocence d'une vierge. Ils regardoient une fille intacte, comme une espèce de prêtresse inspirée par le ciel. C'est ce qui a fait croire qu'ils se laissoient gouverner par des femmes, qu'ils les plaçoient à la tête de leurs armées et de leurs tribunaux, et qu'ils se faisoient gloire de n'en être que les serfs, pénétrés pour elles d'une soumission aveugle et religieuse.

Le premier chef mâle dont il soit fait mention dans leurs annales, sous le titre de duc, est un certain Prémislas; on assure que ce n'étoit qu'un Berger, élu par Libussa, fille de Bruque, pour être tout-à-la-fois son époux et le premier de sa nation, vers le commencement du septième siècle de l'ère vulgaire: ce pasteur-prince fit honneur au choix de la jeune fille; et c'est, dit-on, à cette époque, que le second sexe céda en Bohême, le premier rang à l'autre. Les loix que Prémislas donna à ses sujets, dictées par le bon sens, leur suffirent jusqu'au onzième siècle. Alors cette contrée prit le titre de royaume, et son premier monarque se nomma Ladislas. La couronne fut élective jusqu'au seizième siècle. Ferdinand II la rendit tout-à-fait héréditaire.

Ces coups d'état furent cimentés par beaucoup de sang. L'intolérance civile et sacrée ravagea, appauvrit, dépeupla cette région, l'une des plus

dignes du séjour de l'homme. La terre veut être cultivée par des mains dégagées de toutes chaînes. Le laboureur découragé, néglige le champ qui ne lui appartient pas. La propriété, au contraire, double les forces, et donne de l'industrie. La noblesse n'est pas le génie tutélaire de l'agriculture, et l'abondance germe difficilement parmi les redevances et les corvées. Le règne d'un prince actif et sage suffiroit pour rendre la Bohême aussi heureuse que sa constitution physique le comporte. Car par-tout où les hommes sont sevrés de leurs droits les plus chers, ils s'acquittent mal de leurs devoirs les plus sacrés. Mais ce pays touche peut-être au moment de devenir tout ce qu'il est capable d'être. Un prince réformateur s'en occupe ; quand l'œil du maître se porte par-tout, le domaine ne tarde pas à reprendre un bon régime.

Prague, capitale de la Bohême, est une grande et belle ville. Elle a pour principale décoration un superbe pont jeté sur la Moldau, et chargé de statues de saints. Parmi eux le peuple sait distinguer Jean Nepomucène, prêtre selon l'esprit de la primitive église, qui se contenta d'une prébende dans le chapitre de l'église métropolitaine ; qui, chargé du soin délicat de la conscience de la reine, se tut, et mourut en se taisant

plutôt

plutôt que de racheter sa vie, en trahissant son ministère de confiance.

Prague renferme aussi, dans une vieille église, le tombeau de Tycho-Brahé, célèbre astronome danois. Rarement les hommes de génie trouvent une sépulture dans leur patrie ingrate.

Il y a beaucoup de misère et de mal-propreté dans Prague, ainsi que dans toutes les grandes villes. Il y a le quartier des Juifs; ils ne sont pas riches, et ce n'est pas leur faute; mais ils pourroient vivre d'une manière plus honorable qu'ils ne font.

La Bohême est divisée en seize cercles : celui de Boleslas n'a rien de vraiment intéressant que la manufacture établie en 1767 à Weiss-vasser, pour l'entretien des orphelins. On auroit pu y affecter les produits d'un pélerinage qui se fait sur une montagne voisine. Au même cercle, au bourg de Kosmonos, est une manufacture de coton et de futaine.

A Reichenberg, autre bourg, on fabrique 20000 pièces de drap tous les ans.

Dans le cercle de Leutmeritz, Chemnitz est une manufacture, où l'on compte jusqu'à 300 métiers pour la fabrique des bas. On y polit aussi le verre.

A Birckstain, on fabrique de la toile cirée, de la futaine, du linge de table. A Hainspach, des rubans de fil, du fil tors, et cette étoffe de coton qu'on nomme guinguans.

A Ober-leutersdorf, on manufacture le plus fin drap de la Bohême, sur-tout des Londrins.

Egra est une ville de quelqu'importance, annexée au cercle de Saatz.

A Neagedeyn, petite ville du cercle de Pilsen, on trouve une belle manufacture d'étoffes de laine. C'est dans ce district, que se trouve le petit bourg Nepomuck, qui a donné son nom et la naissance à Jean Népomucène.

Dans le cercle de Prachim, il y avoit à Raby, bourg sur les bords de la Wotava, un château dont le siége coûta à Jean le Borgne, ou *Ziska*, l'œil qui lui restoit.

Plus loin est le Tabor, que ce héros hérétique rendit célèbre, en y asseyant son camp.

Tous ces lieux ont été le théâtre des exploits du vengeur de la mort du chef des Hussites. Ziska qui prétendoit réformer le clergé, le fer à la main, sut au moins, à l'aide du fanatisme religieux, transformer des pâtres grossiers, en soldats aguerris. Tout aveugle qu'il étoit, on le vit, pendant dix années, marcher de succès en succès, châtiant les prêtres catholiques par-tout où il les rencontroit, rasant les monastères qui

se trouvoient sur son passage ; mais les foibles et les petits, les indigens et les malheureux, étoient des objets sacrés pour ses armes victorieuses ; il les prenoit sous sa sauve-garde. Il n'en vouloit qu'aux prêtres enrichis, aux moines engraissés avec la substance du peuple superstitieux, et il faut avouer que cette croisade n'étoit pas tout-à-fait alors dénuée de motifs ; il ne falloit cependant pas brûler les gens ou les passer au fil de l'épée, pour les amender. Mais Ziska, dont les bûchers de Jean Hus et de Jérôme de Prague avoient allumé le zèle, alloit disant qu'il n'agissoit ainsi, que par représailles.

Il a son tombeau dans l'église de Tschaslau, ville royale, bâtie en 796, dans le cercle de Czasau. On y conserve son sabre et sa cuirasse. Procope, élève de Ziska, marcha sur les traces de son maître après sa mort, et rendit redoutable le nom de Hussite, qui ne fait plus grand bruit de nos jours.

Jean Hus étoit le confesseur de la seconde femme de Winceslas, Sophie de Bavière ; Jean Népomucène l'avoit été de la première épouse du même roi, Jeanne de Bavière. Ces deux confesseurs eurent une destinée bien déplorable. L'un fut précipité dans l'eau, pour avoir été fidèle à la religion du secret ; et l'autre fut

jetté au feu, pour avoir douté de l'infaillibilité du pape. Mais Népomucène eut des autels; et Hus fit secte, laquelle dure encore.

La Bohême exporte dans la Lusace et dans l'Erzgebrig, du lin, du soufre, des perles artificielles, grenats, pierres fines, plumes, laine, peaux de lièvre environ 400,000 par an; cuirs et peaux de toute espèce, fil, toile, futaine, étoffes de laine, bas, draps et chapeaux pour 9,000,000 florins, année commune.

Fin de la Notice historique sur la Bohême.

M.r de Krosses à Vienne

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Mde. de bouquets à Vienne.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

BOSTON PUBLIC LIBRARY

M.d d'Estampes à Vienne?

BOSTON PUBLIC LIBRARY

. M. de Miel à Vienne.

Gouvernente d'Enfans à Vienne.

BOSTON LIBRARY

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LA VILLE DE

VIENNE EN AUTRICHE.

Conquise d'abord par Charlemagne, l'Autriche dut le rang qu'elle prit dans la suite parmi les états de l'Europe, à Rodolphe de Habsbourg, qui en fit le principal fief de sa maison. Vienne en est la capitale, ville ancienne, arrosée par le Danube, et voisine de plusieurs hautes montagnes : cette résidence impériale ne répond pas au rôle brillant que son auguste souverain lui fait jouer en ce moment. Vienne n'est encore aujourd'hui que ce qu'étoit Paris sous la seconde race de nos rois. Elle conserve toutes ses fortifications, qui ne l'eussent cependant pas délivrée des Turcs, il y a un siècle, sans la présence du grand Sobieski. Naguère encore, menacée d'un siége par l'électeur de Bavière, on en vit sortir précipitamment Marie-Thérèse, tenant dans ses bras Joseph II son fils.

Vienne est très-peu considérable, et n'a que quatre quartiers. La partie des maisons la plus recommandable est celle des caves ; ce sont de grandes et belles voûtes, où l'on renferme l'excellent vin du Rhin, et celui du Danube.

On rencontre peu de beaux édifices dans les rues de Vienne, et dans ses places publiques, peu de monumens dignes d'être cités. L'empereur ne donne pas l'exemple du luxe des bâtimens. Son palais renferme un superbe théâtre, un cabinet de médailles des mieux composés, et une bibliothèque, l'une des plus complettes qui existent.

C'est aux capucins qu'on a confié la cendre des princes de la maison d'Autriche. Auroit-on mis quelqu'intention de moralité dans le choix de cette sépulture ? Du moins on ne peut qu'être édifié de voir les premiers potentats de l'Europe déposer à leur mort l'orgueil de leur naissance, en laissant le soin de leurs dépouilles au dernier des ordres religieux. L'humilité chrétienne et l'abnégation un peu tardive des grandeurs humaines, ne caractérisent pas la tombe de tous les empereurs d'Allemagne. L'église cathédrale de Vienne offre un riche mausolée, élevé en 'honneur de Frédéric IV de piteuse mémoire, prince qui n'étoit pas né pour le trône, qu'on surnomma *le Pacifique*, comme on avoit ap-

pellé Louis-le-*Débonnaire*, le fils et le successeur de Charlemagne. Couronné roi des Romains, Frédéric craignoit les Italiens et tremblait devant le pape. C'étoit autant les mœurs du temps, que l'effet de son caractère presque nul.

Auprès de Frédéric est inhumé dans la même Métropole, le prince Eugène, qui ne porta point la couronne, mais qui aida trois empereurs à la porter. Né à Paris, ses talens militaires eussent sans-doute été consacrés au service de la France, si Louis XIV, qui se connoissoit cependant en grands hommes, eût pu ne pas se méprendre sur son compte. Qu'on eût accordé à Eugène l'abbaye qu'il demandoit, il n'auroit peut-être fait que grossir le troupeau inutile des riches bénéficiers. L'amour-propre, irrité d'un refus, développa en lui une vocation toute opposée, et qui coûta tant de sang à sa patrie, dont il avoit été méconnu.

L'empereur Léopold, né à Vienne, y éleva un monument pieux, qui le représente comme faisant amende honorable à la Sainte Trinité. Etoit-ce en réparation des longues et révoltantes exécutions, qui eurent lieu par son ordre contre la noblesse Hongroise ? Conduite digne d'un prince qui, ne sachant que fuir, avoit abandonné sa capitale aux armes des Turcs, de-

venus plus audacieux par sa lâcheté. Que seroit-il devenu, sans les secours généreux d'un monarque étranger ? Léopold étoit le contemporain de Louis XIV. Ces deux princes, qui possédoient à un égal degré le tact nécessaire pour bien choisir les instrumens de leur ambition, payèrent de leurs personnes, sur-tout dans les cabinets de Versailles et de Vienne. Tous deux aussi se virent une nombreuse lignée, à laquelle ils eurent le malheur de survivre.

Vienne n'est agréable et belle que dans ses faubourgs ; celui de Léopold étoit autrefois la ville des Juifs ; mais cet empereur eut la maladresse et l'injustice de les en chasser, comme Louis XIV renvoya les protestans hors de son royaume.

Marie-Thérèse fonda un collége de son nom dans le quartier Wieden. Dans le même faubourg, S. Charles a une superbe église. Borromée méritoit un autel pour ses vertus publiques et privées. Milan se souviendra longtemps de ce bon prélat.

Dans le faubourg d'Ergberg est une maison de chasse, jadis l'auberge, où l'imprudent Richard Cœur-de-Lion, travesti en pélerin, fut reconnu comme il tournoit la broche, et arrêté par le lâche Léopold, marquis d'Autriche :

vainqueur du grand Saladin, ce roi d'Angleterre, qui devoit l'être encore de Philippe-Auguste, resta pendant quinze mois détenu dans une tour, expiant son orgueil et ses violences. Mais éblouis de ses actions d'éclat, ses sujets ne crurent pas acheter trop cher la rançon d'un prince, qui cependant les traitoit comme ses esclaves, et qui ne connoissoit d'autre droit que son épée.

Le *Prater*, isle du Danube, étoit un bois interdit au public avant Joseph II. Ce prince, aussi jaloux de se faire aimer que de se faire craindre, crut ne devoir point avoir de *réserves*, et voulut que ses plaisirs fussent partagés, malgré les murmures de la noblesse allemande.

Près du Stadgut est l'amphithéâtre et l'arène consacrée à la force et au courage des animaux sauvages qu'on y met aux prises. Ce spectacle est bien autre chose que le combat du taureau, qui a lieu aux portes de Paris.

Les étrangers qui abondent dans Vienne s'adonnent aux arts, ou font le commerce. La diversité de religion n'est point pour eux un titre d'exclusion aux graces du prince. On desireroit entr'eux plus d'accord. Le temps seul et l'instruction distribuée également dans tous les rangs de la société, peuvent faire disparoître les traces déjà affoiblies des préjugés su-

perstitieux, qui les alièrent les uns contre les autres. Mais ils confondent trop souvent la jalousie avec l'émulation.

Une circonstance assez remarquable, c'est que les Turcs, qui inspirèrent tant d'effroi à Léopold, sont tous réunis précisément dans le faubourg qui porte le nom de cet empereur pusillanime et sans capacité hors de son conseil. Les bourgeois de Vienne ont été gratifiés par lui du droit de porter l'épée, en mémoire du courage et de la fermeté qu'ils montrèrent, lors du siége de leur ville par Kara Mustapha.

Les gens de qualité, qui sont en même-temps riches, figurent à Vienne et y dépensent leurs revenus : les autres se retirent ordinairement à Neustadt.

Les mœurs du peuple à Vienne, comme dans toute l'étendue de l'archiduché, sont simples et grossières. L'habillement y est singulier, surtout celui des femmes ; quelques hommes portent encore de longues barbes. Quant aux détails du costume, nous renvoyons aux quatre figures que nous donnons d'après nature.

Fin de la notice historique sur la ville de Vienne en Autriche.

Hongrois.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Hongroise.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LA HONGRIE.

Attila fut le conquérant de la Hongrie ; Léopold en devint le tyran : le premier, à la tête des Huns, chassa les Goths des bords du Danube ; et content de sa gloire, mourut idolâtré des siens, dont il ne prétendit être, pour ainsi dire, que le compagnon d'armes. Le second, du fond de son cabinet impérial, se servit de la main des bourreaux, pour soumettre les Hongrois au pouvoir absolu. Attila, du moins, étoit un héros : Léopold ne fut qu'un Tibère. Mais les qualités brillantes du roi des Huns, fondèrent une puissance aussi fugitive que l'éclair : les sourdes et cruelles menées de l'empereur eurent des effets plus durables. Par elles, le royaume de Hongrie est devenu serf de la maison d'Autriche ; et les habitans de cette contrée ont perdu jusqu'au droit de nommer eux-mêmes leur maître.

Comment un homme tel que Léopold, qu'At-

tila eût fait trembler au seul aspect de son épée, a-t-il eu le front d'exiger d'un peuple libre et généreux, qui, pendant six siècles, n'avoit reconnu pour rois que ceux élus par lui et chez lui, d'exiger le consentement de cette nation et son obéissance à un droit de souveraineté héréditaire, et même de la contraindre à souffrir l'épée d'Attila dans les mains d'une femme ? Et comment se fit-il que Léopold en vint à bout? Tenons-nous-en à une notice simple et rapide d'une contrée, théâtre continuel des vicissitudes de la fortune.

Les premiers ancêtres des Hongrois, les Huns, sortis en grand nombre des Palus Méotides, et maîtres de la Pannonie, étoient des guerriers farouches, étrangers à toute civilisation, et ne reconnoissant d'autre code que la loi du plus fort. De la toile et des peaux de rats sauvages cousues ensemble, composoient leurs vêtemens. Ils ne quittoient leur tunique que lorsqu'elle tomboit en lambeaux. Des espèces de chapeaux recourbés, ombrageoient leur tête. Des peaux de bouc couvroient leurs jambes velues.

A l'exemple des Tartares, ils passoient leur vie à cheval, conduisant au milieu d'eux leurs familles dans des charriots couverts : ensorte que leurs compagnes, pour la plûpart, se

voyoient successivement filles, femmes et mères, sans mettre une seule fois pied à terre. On regardoit le mariage comme conclu, quand la future avoit accepté le don d'une espèce de petite idole priapique, que lui envoyoit son prétendu. Ce dernier usage n'étoit que superstitieux ; ils n'y attachoient aucune idée d'indécence.

Fiers de leur indépendance, les Huns vénéroient jusqu'à l'adoration ceux de leurs chefs qui leur donnoient l'exemple de la force et du courage. Leurs Princes inhabiles ou malheureux dans plusieurs expéditions, couroient le risque de se voir préférer le premier guerrier qui se distinguoit par quelque coup d'éclat : ce caractère national les maintint long-temps libres.

Leurs descendans ont conservé quelque chose de leurs mœurs. Encore aujourd'hui, au couronnement de leur souverain, les Hongrois mettent un sabre entre ses mains. Celui-ci, avec la lame nue, fend l'air autour de lui, comme pour assurer ses sujets, qui le proclament, de sa bravoure et de son zèle à les défendre envers et contre tous. Puis, on le revêt du manteau royal d'Etienne, qui fut tout-à-la-fois l'apôtre et le législateur de la Hongrie. Ce prince, élu roi par la nation, en compromit les privilèges constitutifs, en faisant confirmer son intronisation par le pape. Aussi on le cano-

nisa. Un autre encore l'a été après lui. Ladislas fut saint pour avoir eu le courage de respecter la virginité de sa femme. La nation ratifia cette apothéose, à cause de sa bravoure contre les ennemis de l'état.

Ladislas VI ne se fit pas tant aimer, en exigeant comme un droit de servitude, le tribut volontaire d'un bœuf, dont chaque famille de la Haute-Hongrie s'acquittoit par affection, à la naissance de tous les enfans mâles qui naissoient au roi. Cet ancien usage venoit encore des Huns.

Le sol de la Hongrie a moins changé que les habitans. Il est cependant susceptible d'améliorations. L'agriculture n'y fera jamais le bien dont elle est capable, tant que l'homme de la campagne ne sera pas le propriétaire du champ qu'il ensemence et qu'il récolte. Il y a peu de grandes villes en Hongrie ; et ce ne seroit pas un mal, si les villages étoient bien tenus.

Presbourg est la première ville de tout le royaume, sur les bords du Danube, et à dix lieues seulement de la capitale de l'Autriche. Le palais du prince sert en même-temps de citadelle ; la couronne y est renfermée sous sept clefs, qui sont entre les mains d'autant de nobles, foibles traces des anciennes constitutions !

Formalité vaine, mais qui du moins rappelle ce temps où les rois n'étoient rois que par la grace du peuple.

Tyrnau, ville libre et royale, deux qualifications qui se détruisent l'une l'autre, a six églises et plusieurs couvens.

Modra et Bosin sont deux petites villes, libres et royales à la manière de la précédente. Mais du moins on y recueille de bon vin, au pied des monts Crapaks. Si le bonheur est un fruit interdit aux hommes, c'est quelque chose pour eux d'avoir à leur usage une liqueur qui fasse oublier la peine.

Le territoire de Golgotz, dans le comté de Nytra, est fertile, agréable et peuplé de vignerons et de laboureurs, qui n'ont jamais eu recours aux bains chauds de leur voisinage. Le travail est le génie tutélaire de la santé.

Dans les montagnes du comté de Hont, on trouve de l'or; mais l'air n'y est pas sain.

Les produits de la culture des champs dédommagent aujourd'hui les habitans de Pugantz, des mines riches qu'ils exploitoient jadis avec succès.

Ceux de Kremnitz, dans le comté de Barsch, jouissent de plus d'aisance; mais ils ont moins

de santé. Le voisinage des mines abondantes en or, corrompent les eaux de leur territoire.

Ce qu'il y a de plus intéressant à voir dans la ville de Pesth, c'est un hôpital militaire, bâti par l'empereur Charles VI, dont le règne dut ses momens d'éclat à l'habileté du prince Eugène.

Bude, jadis capitale de Hongrie et le siége de ses rois, est une ville très-ancienne, dont les environs produisent d'excellens vins : nous croyons plutôt à l'excellence de ses melons. Tout son territoire ressemble à une vaste serre-chaude, tant il y a de sources d'eaux thermales, bouillantes au point d'y pouvoir cuire un œuf. Cette ville essuya plusieurs fléaux, et sur-tout la peste.

C'est à Bude que la reine de Hongrie, sortie précipitamment de Vienne, menacée par les armes des François, se refugia, emportant avec elle ce qu'elle avoit de plus précieux, les archives de sa maison et sa bibliothèque.

A Zchepel, isle formée par le Danube, le célèbre prince Eugène avoit un château, et y faisoit élever un troupeau de brebis arabes. Les héros se délassent de la gloire, en se livrant aux goûts les plus innocens.

C'est à Gran, capitale du comté de ce nom, que naquit le bon roi Etienne, dont on fit un saint par reconnoissance ; c'est-là qu'il est inhumé,

humé, dans la cathédrale bâtie par lui. Cette ville fut enlevée aux Turcs en 1683.

Zchepregh, dans le comté d'Oedenbourg, avoit une imprimerie : il y a des vignobles qui le disputent à ceux de *Tokay*.

Albe-Royale est nommée ainsi, parce qu'autrefois cette ville servoit au couronnement et à la sépulture des souverains de la Hongrie.

C'est dans le comté de Sarosch qu'est située la ville d'Eperies, où fut établie, en 1687, une espèce d'inquisition politique, dont les Hongrois, qui en furent les victimes, n'ont pas encore perdu tout-à-fait le souvenir.

Tokay, célèbre par l'excellence du vin qu'on y recueille, n'est pas loin d'Eperies. On a donné le nom de Rayon de miel à la montagne, où se trouvent les meilleurs plants. Des capucins avoient eu le bon esprit de dresser leurs tentes au beau milieu de ces côteaux précieux.

Fin de la notice historique de Hongrie.

Bavaroise.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Bavaroise).

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LA BAVIÈRE.

POLITIQUEMENT parlant, Charlemagne avoit quelques droits sur les habitans de la Bavière, dont les premiers ancêtres, connus sous le nom de *Boyens*, étoient originairement établis dans la Gaule Lyonnoise, proprement dite. Contemporains de Jules-César, ils se joignirent aux Helvétiens pour une expedition contre lui, et furent vaincus. Le conquérant des Gaules leur assigna, pour patrie, la contrée qu'ils occupent aujourd'hui. Tibère leur fit bâtir la ville de Ratisbonne, qui fut long-temps leur capitale; et Claude forma parmi eux une colonie Romaine, apparemment pour les contenir. Gouvernés successivement par des comtes, des rois, et enfin des ducs, les Bavarois ont perdu, depuis long-temps, le goût de la liberté, dont ils jouissoient primitivement.

La Bavière n'est point déserte et inculte,

comme du temps de Strabon ; mais elle pourroit être plus peuplée et mieux cultivée, si elle comptoit moins de châteaux et de chapitres nobles. Elle manque d'émulation ; et ce ne sera pas l'ordre de Saint-George qui la fera naître, sur-tout dans les classes roturières et laborieuses.

Cet ordre fut institué de nouveau en 1719, pour réunir sous une même bannière, les généreux défenseurs de l'immaculée conception, attaquée jadis dans des siècles d'ignorance ; mais à présent ces chevaliers de la Vierge Marie sont bien peu souvent en fonction ; car, aujourd'hui, qui oseroit élever des doutes sur ce mystère ineffable ?

La légende, inscrite au revers de la croix de Saint-George, est belle et consolante : *Justus, ut palma, florebit.* Malheureusement un titre probatif d'une noblesse de seize quartiers, est la principale condition qu'on exige de ceux qui la portent.

L'académie de Munich, et l'université d'Ingolstad, font quelque bien à la Bavière. Mais une chaire de grammaire ne l'enrichira pas, comme la culture de ses bonnes terres à bled. Une chaire de belles-lettres allemandes ne lui rapportera pas autant que ses riches manufactures, où l'on fabrique avec succès et profit,

du gros drap, des étoffes de laine, de coton et de soie, du velours, de la tapisserie, des bas, etc. Qu'elle s'occupe moins à former une poignée de savans, qu'à multiplier ces troupeaux de sangliers, qui, jadis, au rapport de Pline, abondoient dans les forêts de la Bavière, et dont elle commerçoit avec toute l'Europe.

Munich, capitale du duché, tant de la Haute-Bavière, où se trouve cette ville, que de la basse, fut bâtie par Henri-le-Lion, vers le milieu du 12e siècle. Les débris d'un monastère servirent, dit-on, de matériaux pour sa construction : elle doit son nom à cette circonstance, qui parut de mauvais présage ; ce que l'évènement sembla confirmer. Son fondateur Henri-le-Lion, fils de Henri X, dit le Superbe, fut effectivement mis au banc de l'empire et chassé de ses états, pour avoir manqué de respect à Frédéric premier : conduite d'autant plus révoltante, que cet empereur lui avoit restitué la Bavière, sortie de la branche de sa maison, à laquelle elle appartenoit.

D'autres font honneur de la fondation de Munich, au duc Othon, vers 1180. Ce prince fit, à Munich, le contraire de ce qu'il avoit fait à Scheyren, dont il avoit converti le château en monastère abbatial ; il y fut inhumé en 1183.

L'empereur Louis de Bavière donna de très-beaux privilèges à Munich, qui possède son tombeau; et Jean, duc de Bavière, en fit sa résidence et le chef-lieu de ses états. Gustave-Adolphe, roi de Suède, le prit en 1632; les habitans se rachetèrent du pillage avec de l'or.

Parmi les antiques précieux qui font le principal ornement du beau palais ducal, qu'habite l'électeur, à Munich, on remarque une statue d'Alexandre.

Si Munich est l'une des plus belles villes d'Allemagne, Ingolstad, sur le Danube, est l'une des plus fortes. Les habitans n'en sont pas plus riches. Donauverth étoit jadis ville impériale: le duc la convoitoit, apparemment pour arrondir son cercle. Il lui manquoit un prétexte. En 1607, les bénédictins de Sainte-Croix imaginent une procession nouvelle. Les habitans, qui s'en tenoient aux solemnités de leurs aïeux, se refusent à celle-ci. On crie à l'impiété, au sacrilège. La ville est citée au ban de l'Empire, se voit déchue de tous ses droits, et confisquée au profit de l'électeur de Bavière, au préjudice du cercle de Souabe.

Dans la régence de Burkhausen, on trouve la ville de Neu-Oetting, sur un sol fertile en grains. Alt-Oetting est une autre ville voisine, qui peut se passer des trésors de l'agriculture.

Il s'y fait un pélerinage qui l'enrichit assez. La terre la plus féconde rapporte encore moins que l'imagination, à ceux qui savent l'entretenir.

Dans une isle voisine du lac de Chiemsée, est un couvent érigé en évêché, par un prélat de Salzbourg, vers l'an 1215; en sorte qu'aujourd'hui l'archevêque nomme l'évêque, le confirme, le sacre, reçoit son serment; et tout cela, sans que Rome s'en mêle.

Aurolz-Munster est un bourg habité par des tisserans, où l'on va admirer de belles cascades.

Landshut, ville principale de la Basse-Bavière, a un clocher réputé le plus haut de toute l'Allemagne.

Depuis quelque temps la Bavière est infestée de voleurs et d'assassins. On a compté quarante-trois assassinats commis en 1786, dans le bailliage de Ladshut.

Abach, bourg de la régence de Straubing, se vante d'avoir donné le jour, dans le château qu'on y voit encore, à Henri II, ce *Père des moines*, qui, le premier, rendit foi et hommage du trône impérial, au St.-Siège.

A Stadt-am-Hof, petite ville qu'arrose le Danube, est un hospice dédié à Sainte-Cathe-

rine, et ouvert, sans distinction, aux protestans comme aux catholiques.

Outre le duché de la Bavière, le cercle d'Allemagne, qui porte ce nom, est composé de divers états, dont il faut dire un mot. L'archevêché de Salzbourg est le premier et le plus considérable. C'est un bon pays, riche sur-tout en pâturages. On y fabrique du lin et une toile grossière, mais d'une longue durée. Les paysans y ont un libre exercice des armes, et se gardent eux-mêmes; précieux privilège, qu'on ne leur laisse peut-être que parce que le frein de la religion suffit pour les contenir dans l'obéissance la plus complette. Le catholicisme y règne exclusivement dans toute sa rigueur. Le prince de Salzbourg réunit, en sa personne, les deux caractères sacrés qui en imposent le plus au peuple de la Bavière, la souveraineté spirituelle et temporelle. L'archevêque a un conseil de guerre, qu'il a plus d'une fois présidé lui-même; mais il compte plus sur les mille fantassins qui forment son état militaire, que sur le dévouement des vingt-cinq mille Bavarois armés, qu'il fait marcher au premier geste.

L'église de Saint-Rupert, évêque et patron de la ville de Salzbourg, est une espèce de copie de Saint-Pierre de Rome. Cette cathédrale a cinq jeux d'orgues.

Aux environs de Salzbourg, les naturalistes et les malades vont visiter des bains médicinaux au village d'*Aign*. Ceux qui ne sont point naturalistes, vont en pélerinage à *Plain*, où se trouve une image de la Vierge, qui, dit-on, fait encore aujourd'hui des miracles.

La Bavière possède aussi une partie du Haut-Palatinat : près d'Ambeurg, capitale du pays, sont deux montagnes qui ne donnent pas les mêmes produits. Dans les entrailles de l'une, on exploite une mine de fer. On gravit le sommet de l'autre, pour y implorer les graces de Marie, mère de Jésus.

Des religieux paisibles végètent à *Castel*, à l'ombre des tombeaux des comtes de ce nom, qui, pour ne point quitter leur château, même après leur mort, s'avisèrent de le métamorphoser en monastère.

La principauté de Neubourg est encore du domaine de la Bavière. On y trouve quelques restes de protestans. La ville principale tire quelques revenus d'un péage sur le Danube; mais elle compte davantage, et avec plus de justice, sur le tribut bénévole que lui apportent en foule les pélerins dévots à la Sainte-Vierge, mère de Dieu.

La petite ville de Lavingen se glorifie d'avoir

été la patrie d'Albert, qu'on n'a point surnommé le *Grand*, mais qui s'appelloit *Grosz*; bon religieux, bon évêque, il étoit trop volumineux pour être bon auteur.

La principauté de Soulzbach, dépendante du duché de Bavière, n'est remarquable que par une circonstance. Les habitans sont de deux cultes, qu'ils professent dans les mêmes églises.

Saint-Corbinian fut le fondateur et le premier évêque de Freylingen. La ville mérite quelque considération.

Passau, siège d'un autre évêché, a une cathédrale, qu'on dit la plus belle église de toute l'Allemagne. Cette ville se gouverne par ses propres loix.

Ratisbonne est une ville assez connue.

La maison de Bavière est une des plus anciennes d'Allemagne. Les opinions, sur son origine, sont si variées, qu'on la recule quelquefois jusqu'à Didon, reine de Carthage.

L'électeur de Bavière porte, dans ses armes, écartelé, au premier et quatrième, lozangé au fuzelé d'argent et d'azur de vingt-une pièces mises en bande.

L'écu est timbré de deux casques ouverts et

couronnés. L'un des deux, celui de la Bavière, est surmonté d'un lion acculé d'or, couronné de gueules, accosté d'un vol et bordé de feuilles d'or; les lambrequins sont d'argent et d'azur.

Quant au costume, il étoit déjà remarquable il y a long-temps; car les historiens en font mention en ces termes : *Gens ipsa vestitu ut plurimum flavo colore amicitur, ocreis libentiùs quàm caligis calciatur.*

Les *Boïes* ou *Boyens*, ancêtres des *Bavarois*, n'avoient pour toutes armes que des boucliers faits d'écorce d'arbre, et de grands couteaux sans pointe, dont ils ne pouvoient frapper que du tranchant, et que la pesanteur rendoit mal aisés à manier.

Les deux figures expliqueront suffisamment la forme du costume actuel des Bavarois, de la classe la plus nombreuse et la plus estimable de tout le duché.

Fin de la notice historique sur la Bavière.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Dame d'Ausbourg.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Homme d'Ausbourg).

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Femme d'Ausbourg.

NOTICE

SUR LA VILLE LIBRE

D'AUGSBOURG.

HENRI II, dit *le Saint*, élu empereur d'Allemagne l'an 1002, étoit boiteux de corps et d'esprit. Marié à la belle Cunégonde, il ne voulut jamais être que le frère de sa femme. Mais il épousoit chaudement les intérêts de l'église.

Il eut sur-tout à cœur, pendant son règne, deux établissemens bien importans à ses yeux : l'érection du comté de Bamberg en évêché ; et l'élévation de l'évêque d'Augsbourg à la dignité de prince de l'empire, vers l'an 1009. Ce prélat-souverain n'en est devenu guère plus puissant. Il n'est que le titulaire de la ville d'Augsbourg, dans laquelle il a un palais qu'il ne peut pas habiter quand et tant qu'il le voudroit bien. Il est obligé de résider à Dilligen, ville sur le Danube, et de se contenter d'être le seigneur de quelques bourgs. L'un des plus considérables de ces petits bailliages est Schvabmünchen, où l'on fabrique des bas de coton.

Augsbourg, ou Augspourg, *Augusta Vindelicorum*, est nommée ainsi, parce que l'empereur César Auguste y établit une colonie romaine, après la réduction de cette ville, par Germanicus. Les Hongrois s'en emparèrent dans la suite; mais ils en furent bientôt dépossédés par Othon I, vers le milieu du dixième siècle. Elle est très-grande et fort magnifiquè. Les comtes Fugger y ont de beaux hôtels, et un quartier qui porte leur nom, composé de 600 maisons, pour y loger les pauvres bourgeois à un prix modique. Les indigens, les orphelins et les malades de toutes religions, y trouvent des hôpitaux bien entretenus. Depuis long-temps Augsbourg mérite des éloges, pour les soins qu'elle prend de l'humanité souffrante. Charles-Etienne, au seizième siècle, lui rendoit déjà cette justice, dans son dictionnaire latin : *Incolis opulentissimis et diligenti pauperum curâ nobilitatur vulgò Auspourg.* D'après cette conduite et ce témoignage, on est fâché d'apprendre que les Juifs qui demeurent à une lieue de la ville, sont obligés de payer un florin par heure, quand ils y entrent.

Les Luthériens appellent leur confession de foi, du nom d'Augsbourg, parce qu'elle fut composée et publiée dans cette ville. Elle en garde encore l'exercice en la même manière

qu'elle l'avoit l'an 1624. La magistrature étoit composée d'autant de catholiques que de protestans. Quant aux charges uniques, elles sont administrées alternativement par les catholiques et par les protestans ; c'est-à-dire, le catholique succède au protestant, et *vice versâ*.

Depuis l'an 1548, l'autorité des tribus a été anéantie dans cette ville, par un décret de Charles-Quint. Le gouvernement y est entre les mains des familles patriciennes et nobles. On les distingue en deux classes : les anciennes qui remplissoient les charges dès l'an 1368, lorsque le peuple se souleva et changea la forme du gouvernement ; et les familles modernes, qui n'ont eu entrée dans la magistrature que depuis le règne de l'empereur susdit.

Ce prince, assez connu, n'osa pas enlever tout de suite et tout-à-fait à la ville d'Augsbourg, le titre de *Libre*, et tous les privilèges attachés à ce titre : mais en lui donnant ou en lui confirmant celui d'*Impériale*, il avoit ses intentions. Il se flattoit de faire subir tôt ou tard le joug à des citoyens assez imprudens pour le nommer leur protecteur : et ils eurent dans la suite plus d'une occasion de regretter l'influence immédiate du peuple dans des assemblées tenues au nom du peuple, et traitant des affaires du peuple. Une cité peut-elle encore se dire libre,

du moment qu'un prince puissant se réserve la voix prépondérante dans les délibérations? L'entière indépendance des suffrages est la sauve-garde de la liberté nationale.

Le sénat est composé de 45 membres, qui partagent entr'eux l'administration des affaires. Il y a néanmoins un autre sénat plus nombreux, et qui est de 260 personnes, tant patriciennes que plébéïennes; mais il n'a le maniement d'aucune affaire, et il ne subsiste que pour conserver à cet état une forme de république.

Tous les sénateurs et autres membres de l'état, portent l'épée avec l'habit noir, le collet et le manteau; et même ils y sont obligés. Les habitans sont diversement vêtus, mais tous très-proprement. Les femmes, dans leur grande toilette, ornent leur chevelure avec des nattes de filasse de différentes couleurs. Mais en général, les habits sont plus riches qu'élégans. Le costume privé a quelque chose de noble dans sa simplicité. Il y a dans Augsbourg une fabrique d'indiennes ou persiennes, qui égale tout ce qui se fait de mieux en ce genre.

Augsbourg est la ville d'Allemagne, qui approche le plus, pour la propreté, de celles de Hollande.

L'hôtel-de-ville, bâti en six ans, est, dit-on, le

le plus beau de toute l'Allemagne : il est de belles pierres de taille, et le portail de marbre. On y admire la salle d'or, haute de cinquante-deux pieds, longue de cent dix, large de quatre-vingt-cinq, pavée de marbre jaspé, et ornée de tableaux rares. Nulle colonne ne la soutient.

On raconte que les magistrats d'Augsbourg, faisant voir un jour leur hôtel-de-ville au roi Gustave-Adolphe, et lui ayant demandé ce qu'il lui sembloit ; il leur répondit qu'il le trouvoit magnifique, mais que c'étoit dommage qu'ils n'avoient pas employé l'argent qu'il avoit coûté, à fortifier leur ville.

L'arsenal est un bâtiment qui se soutient à côté de l'hôtel-de-ville. On y fabrique de fort bonnes cuirasses.

Les fontaines publiques méritent l'attention du voyageur. Elles sont ornées des statues en bronze de l'Amour, Mercure, Hercule et César. Maisle commerce est à-peu-près le seul culte, qui donne encore quelqu'eclat à la ville d'Augsbourg.

Fin de la notice sur la ville libre d'Augsbourg.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Desvaux del

Homme de la Forêt Noire.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Femme de la Forêt Noire.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LA FORÊT NOIRE.

LA Forêt noire, connue des anciens sous le nom de *Sylva Martiana*, est une portion considérable de la grande forêt Hercynienne, comme semble l'attester encore aujourd'hui le village de *Hercingen*, près le bourg de *Waldsée*. Les modernes l'ont appelée Forêt noire, à cause de l'épaisseur de ses bois. On la trouve dans la Suabe, entre Furstenberg et Virtemberg. Jadis elle s'étendoit jusqu'au Rhin. Rhinfeld, Seckingen, Lauffenbourg et Valdshut, ne se nomment les quatre villes forestières, que parce qu'elles étoient renfermées dans la Forêt noire. Ce grand pays d'Allemagne est plein de montagnes qui s'avancent jusqu'au Brisgau, et qui sont couvertes de grands arbres, sur-tout de pins ; les vallées seules sont abondantes en pâturages. On prétend que le terroir gâte les semences, à moins qu'on n'ait soin de le brûler auparavant. Tous les sites y ont un caractère

prononcé et des teintes fières et sauvages. Les chemins y sont tellement difficiles, que chaque voiturier met une sonnette à un de ses chevaux pour avertir ceux qui viennent, afin que chacun se place convenablement pour passer sans danger. Les couriers se servent d'un cor. Le pâtre attache aussi une clochette au col de la vache, qui mène le reste du troupeau.

S'il en faut croire les commentaires de César, en fait d'histoire naturelle, la Forêt noire (ainsi que l'Hercynienne) nourrissoit plusieurs bêtes sauvages inconnues aux autres pays. Il y a des bœufs de la figure d'un cerf, qui ont une corne au milieu du front, plus grande et plus droite que celle de pas un autre animal, et dont le haut se sépare en plusieurs branches; le mâle n'est point différent de la femelle. Il y a aussi une espèce d'ânes sauvages qui ressemblent aux chèvres, et qui ont la peau marquetée; mais ils sont un peu plus grands et sans cornes, et n'ont aucunes jointures aux jambes; de sorte qu'ils ne se couchent point pour se reposer. S'ils tombent, ils ne se relèvent plus. Quand on a reconnu leur gîte à la piste, on scie les arbres voisins, ou on les déchausse; si bien que venant à s'appuyer contre pour se reposer, ils tombent à la renverse, et sont facilement pris. Il y a aussi des taureaux sauvages qui sont un peu

moindres que les éléphans ; mais semblables du reste aux autres, et d'une force et d'une vîtesse extraordinaires ; peu d'hommes et d'animaux peuvent échapper leur rencontre. On leur tend des pièges, mais on ne peut les apprivoiser, quelque petits qu'on les prenne. La jeunesse s'endurcit à la chasse de ces bêtes, et garde leurs cornes par vanité, comme une marque de valeur. Elles sont différentes de celles de nos taureaux, tant pour la grandeur que pour la figure, et sont recherchées avec grand soin pour boire dans les grands repas, après en avoir garni l'ouverture avec de l'argent.

On ne rencontre plus dans la Forêt noire de ces animaux métis cités dans ce passage. Plus éclaircie et mieux cultivée que du temps de Jules-César, elle ne nourrit plus probablement de ces bêtes fauves, moitié cerfs et moitié bœufs, moitié chèvres et moitié ânes, dont les jambes n'ont point de jointures. Les habitans actuels, beaucoup moins aguerris que leurs ancêtres, ne s'adonnent plus à la chasse. Bergers ou laboureurs, le gouvernement féodal et l'ascendant du clergé les tiennent dans une contrainte habituelle et dans une pauvreté, à laquelle ils paroissent accoutumés. Ce n'est que dans les villes et aux environs, qu'on trouve des maisons à deux étages. Le rez-de-chaussée des

fermes est abandonné aux vaches. Le ménage, proprement dit, est au-dessus. Le second étage est réservé pour les grands jours. Dans les auberges, c'est l'appartement d'honneur, pour les voyageurs distingués.

La Forêt noire renferme plusieurs villes qui méritent d'être citées. Villengen, par exemple, est très-jolie, quoique peu considérable. Dans la grande rue, on voit placée sur une fontaine, la statue de Charles-Quint.

Fleschens, ville d'Empire, et située dans le territoire de la Forêt noire, ne paroîtroit qu'un village, si elle n'étoit pas fermée de murailles ; mais ces murs sont dignes de la garnison : à gauche et à droite de la principale porte, on voit deux files de soldats peints sur du carton.

Près de *Donesching*, autre petite ville non fermée, le prince de Furstemberg possède dans la cour de son château, dans un réservoir haut de trois pieds, la source de ce grand fleuve, dont les rois de Perse plaçoient avec orgueil un échantillon des eaux parmi leurs trésors de Gaza : le Danube, qui porte un double tribut à la mer noire, peut à peine fournir, à sa naissance, un mince jet pour arroser les parterres du prince Allemand.

La Forêt noire procure à Schaffhouse une

partie des soldats que les recruteurs étrangers y enrôlent : elle envoie du bled au même canton. C'est de cet endroit que les Suisses catholiques, après la bataille de Copet, firent venir les légions de prêtres qui repeuplèrent leurs églises.

Le costume de la noblesse et de la bourgeoisie des différentes villes éparses dans le pays qu'on désigne sous le nom de Forêt noire, est à-peu-près le même que dans toute l'Allemagne. La couleur de cérémonie est le noir.

Quant aux basses classes des habitans, et particulièrement des gens de la campagne, leur habillement mérite d'être décrit. Les deux sexes portent un chapeau à quatre cornes, le plus souvent de paille ou de jonc. L'habit de l'homme est un gilet blanc pour l'ordinaire, et par-dessus une veste ample, à grands pans ; les culottes, très-larges, sont de la même matière ; c'est un gros drap, espèce de bure, de la couleur du vestiaire des capucins. Les paysans ne font usage de boucles, ni à leurs jarretières, ni à leurs souliers. Hommes et femmes rabattent par-dessus le coup-de-pied de leurs chaussures, une plaque découpée ou dentelée d'étoffe rouge. Sous la veste, pend une espèce de tablier plissé et garni par le bas.

Les paysannes se couvrent la poitrine d'une pièce rouge, couverte de plusieurs larges rubans

qui se croisent. Par-dessus, une petite camisole, ou bien un juste, dont les manches descendent jusqu'au poignet. Un jupon de dessous de la couleur de la pièce d'estomac; un autre jupon de la couleur du juste. Un tablier blanc, et par-dessus, une ceinture en forme de petite chaîne.

Les vieillards se font un honneur de porter leur barbe. Ils se couvrent la tête d'un chapeau noir, dont la forme est très-haute, et dont les rebords sont ronds et courts.

Fin de la notice historique sur la Forêt noire.

Paysanne du marquisat de Bade.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

NOTICE

HISTORIQUE

SUR

LE MARQUISAT DE BADEN.

Cette parcelle du cercle de Souabe, le long du Rhin, a pour souverain une maison d'origine Helvétique, et qui touche au berceau de la famille impériale. En effet, les premiers ancêtres des margraves de Baden ou Bade, étoient les comtes d'Altembourg, les ducs de Zeringen, et les comtes de Habspurgou-Habsbourg, devenus par la suite archiducs d'Autriche. Herman, fils de Berthold, duc de Zering, nomma son fils premier marquis de Bade, au commencement du douzième siècle. Cette noble tige donna à l'Allemagne des princes recommandables. La ville de Rotembourg, sur le Necker, eut pour fondateur Albert, margrave de Bade, en 1280. Rodolphe IX, surnommé le Grand, régnoit en 1353; il avoit, dit-on, douze pieds de haut. Et les chroniqueurs nous apprennent, à ce sujet, que les princes de cette famile ont

presque tous reçu de la nature la taille la plus avantageuse. Celui-ci mourut en 1372, favori de Charles IV, dont le règne fait époque en Allemagne par la bulle d'or, qui lui rendit la paix. C'est cet empereur qui, se modelant sur la politique romaine, se permit le népotisme sur le trône. Il mourut à Prague en 1378.

La maison de Baden, divisée en deux branches, convint, par un accord passé en 1490, que celle des deux qui survivroit à l'autre, en hériteroit par cela même. Ce traité, confirmé par l'empereur Maximilien, eut son plein et entier effet en 1503, dans la personne de Christophe. Philibert, tué à la bataille de Moncontour en 1569, laissa un fils unique, Philippe ; lequel ayant eu pour tuteurs les princes de Bavière, rétablit la Religion chrétienne dans le marquisat de Bade : ensorte que le culte romain y subsiste encore depuis cette époque.

En 1670, Louis-Guillaume, né à Paris, en 1655, succéda à Ferdinand-Maximilien dans la petite souveraineté de Baden. Capitaine des gardes de l'empereur, il se distingua en Hongrie dans la guerre contre les Turcs.

La branche des aînés, c'est-à-dire, des marquis de Baden-Dourlach, eut pour chef Ernest, et produisit, en 1573, George-Frédéric,

qui fut disgracié de l'empereur Ferdinand II, pour avoir perdu la bataille de Wimpffen. Dans les cours le malheur est un crime, et on le punit en conséquence. Ce prince infortuné avoit eu quinze enfans d'un premier mariage. Il professoit, ainsi que font encore les habitans de ce marquisat, la religion Luthérienne.

La maison de Bade-Baden porte pour armes, parti de deux traits, et coupe de même, avec différentes pièces d'armes, selon les quartiers. Tout l'écu est surmonté et accosté de dix casques ouverts, etc.

Le marquisat de Baden n'est pas un pays d'état, comme le sont quelques autres provinces d'Allemagne. Il est soumis à la domination de ses princes-régens, qui peuvent mettre des impositions sur leurs peuples pour les dépenses publiques et autres, soit d'état, soit de famille, sans en demander le consentement aux états; régime politique qui n'entraîne aucun inconvénient sous des princes sages, tels que la plûpart de ceux de cette maison.

Le margrave de Baden jouit de trois suffrages à la diète. Sa famille, ses officiers et ses sujets, ne sont soumis qu'au tribunal aulique de l'Empire. Il a un conseil d'état et un aulique, avec chacun sa chancellerie, un conseil ecclé-

siastique, une chambre des finances, et une chambre matrimoniale. Le souverain tolère tous les cultes, même les juifs : aussi l'agriculture et le commerce y sont florissans, et y entretiennent l'aisance. Le margrave Charles y institua, en 1715, l'ordre de la Fidélité, qui consiste en une croix à huit pointes, les coins chargés de deux *C* entrelassés, portant, d'un côté, un champ de fleurs, bordé de rochers; et au revers, l'écu de Bade. Tous les princes de cette maison en sont chevaliers-nés, et portent le cordon au col.

Le pays de Bade, qui, jadis, faisoit partie de l'Austrasie, est beau, fertile en fruits, et abondant en bois. Il se divise en haut et bas marquisat.

Carlsrouhe est une petite ville moderne, située au milieu d'une forêt. Elle ne date que de 1715. On y compte à peine quatre cents maisons, et elle a déjà un collège, deux églises, deux prêches, une synagogue, un château, un jardin botanique, une orangerie, une faisanderie, une ménagerie. Il y avoit autrefois un couvent de bénédictins. Quelques villages des environs sont occupés par des François.

Dourlac, chef-lieu d'un autre grand bailliage de ce nom, est une petite ville où l'on bat

monnoie dans le château. Il y a quelques manufactures et une école latine.

Pforzheim est la ville la plus considérable de tout le marquisat de Baden : on y fait beaucoup de commerce. Il y a une maison de force, où l'on prend les orphelins, les malades et les foux. Les margraves y ont leur sépulture ; autre sorte de maison de correction, où les mauvais souverains voient le terme de leurs folies.

Rastadt est encore une petite ville de fraîche date, fondée par le prince Louis de Bade. On y trouve plusieurs tribunaux, un couvent de cordeliers et une maison des filles de la congrégation de Notre-Dame. Le château de la Favorite n'est pas le moindre ornement de ce bailliage.

Bade, ville dont le château a donné son nom au margraviat, est sur une hauteur et environné de vignobles. Mais ce qui la rend célèbre depuis long-temps, ce sont les douze sources d'eau chaude qui coulent dans ses rues par des espèces de canaux. Peu de bains sont plus salutaires. Le bailliage compte deux couvens, un de capucins et un de religieux de Citeaux.

Le costume des femmes, sur-tout des vil-

lageoises, a quelque chose d'agréable et de distingué. Elles portent des chapeaux tout-à-fait pittoresques.

Fin de la Notice historique sur le marquisat de Baden.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Paysanne des environs de Selenne.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LE CANTON

ET LA

VILLE DE SOLEURE.

TREIZE lieues de long, 4 à 9 de large, peuplées de 50 mille habitans au plus, constituent le canton de Soleure, limité par ceux de Berne et de Basle. Son domaine comprend une partie du Mont-Jura. Deux villes, quatre bourgs et plusieurs villages forment l'ensemble de toutes ses richesses politiques. Le sol est d'une fertilité extrême. Le service militaire enlève à l'agriculture les sujets dont elle a besoin. Une nation qui ne se croit née que pour la guerre, dédaigne la vie agricole. Trafiquer de son sang lui paroît plus noble que vendre ses denrées. De paisibles républicains descendent de leurs montagnes, désertent leurs plaines fécondes, pour se mêler dans les querelles des rois, et s'offrent à qui les paye. Tout cela, ce semble, n'est guère dans la nature. Encore, si l'Helvétien ne laissoit sortir de son pays que l'excé-

dent de sa population ! Mais l'amour de la gloire et du gain fait calculer autrement ; et tout, jusqu'aux traités d'alliance, a été mis à prix. Ensorte que l'un des peuples qui pourroient faire le plus d'honneur à l'espèce humaine, semble n'exister que pour fournir des soldats aux souverains en état de les stipendier.

Le territoire de Soleure faisoit jadis partie du pays des *Saliens*, petite peuplade issue des Francs, espèce de milice indépendante, dans le genre des Cosaques actuels. Toujours en guerre contre les Romains, elle vint à bout de les chasser de la Gaule ; et à leur joug, substitua la loi *Salique*, dont encore aujourd'hui on parle abusivement. Le nom de *Soleure*, *Salodurum*, n'est pas la seule trace de ces Saliens ; on prétend les retrouver aussi dans le nom de *Salfach*, que portoit naguères un village voisin de Soleure. Une vieille inscription latine, trouvée dans cette ville, est encore plus décisive. Elle est conçue à-peu-près en ces termes :

Deæ Eponæ maximæ,
Opilius restio
Miles
Leg. XXII. Antonianæ
Primigeniæ, Piæ, Felicis,
Immunis Custos
Curat Salens.
Vico *Salodorens*, &c.....

Soleure

Soleure se dit la sœur de Trêve et de Damas, villes bâties, selon de vieilles chroniques, par les premiers enfans de Noé, ou tout au moins, quant et quant Babylone.

D'autres antiquaires étymologistes ont prétendu que Soleure s'est jadis appellée *Soloturn*, la Tour du Soleil; et pour garant, montraient une tour antique, placée au centre de la ville.

On peut croire avec assez de vraisemblance, que Soleure fut l'une des douze villes brûlées par les Suisses eux-mêmes, lors de leur départ pour la Gaule, au temps de Jules-César. Dans la suite, devenue colonie Romaine, elle fut désignée sous le nom de *Castrum Solodurense*. Sur le déclin de l'empire, elle fut détruite à plusieurs reprises par les Allemands, les Huns, et les Francons. Par ceux-ci, dit une chronique, elle fut rebâtie. « Du temps des empereurs d'Al-» lemagne, Soleure a toujours été au nombre » des villes impériales. . . . . Les ducs de » Suaube estoient prévosts ou gouverneurs de » ceste ville. . . . . Ceux de Soleure firent an-» ciennement une alliance avec les Bernois; » je ne say pas bonnement en quelle année; » mais depuis ce temps-là, les deux villes se » portèrent bonne et loyale amitié, et presqu'en » toutes les guerres qu'eurent les Bernois, ceux

» de Soleure les ont secourus avec heureux » succès..... Depuis, parmi les haines et en- » vies de la maison d'Autriche contre les Suisses, » ceux de Soleure, après les guerres de Bour- » gogne, furent reçus, après les Frybourgeois, au » nombre des cantons «.

Cette ville dut un de ses établissemens à la reine Berthe, qui y fonda l'église de S. Urse, environ l'an 937. Le collège des chanoines est redevable de ses accroissemens à Vertrade, femme de Pepin.

Le gouvernement de Soleure est une aristocratie, modelée sur celle de Fribourg; et elle a pour culte le catholicisme. L'ambassadeur de France y réside. Plusieurs rois et empereurs y ont jadis séjourné. On y a tenu plusieurs fois des états; et plus d'un traité sont datés de cette ville.

Voici un échantillon de son histoire, extrait de ses Annales, écrites en toute franchise.

« Sur les débats esmeus entre Louis de Ba- » vière, et Frédéric d'Austriche, qui seroit em- » pereur, ceux de Soleure suyvirent le parti » de Louys, à cause de quoy le pape les ex- » communia: puis ils furent assiégez par le duc » d'Austriche. Mais ceux de Berne leur envoyè- » rent 400 hommes pour garnison. Outre plus, ils

» eurent guerre contre le comte de Kibourg, » qui gagna une bataille sur eux, par la tra- » hison d'un de leurs citoyens. Finalement, » en l'an 1351, ils firent alliance perpétuelle » avec les Bernois, et demeurèrent toujours » bons amis des autres cantons. Tellement qu'a- » près la guerre d'Austriche, en laquelle Léo- » pol fut tué, ils firent paix et alliance avec » la maison d'Austriche, à mesme condition » que les autres cantons, avec lesquels ils sont » joints en lettres et contrats de l'alliance, et » d'un commun avis établirent et jugèrent en- » semble les ordonnances militaires. Dans la » guerre contre le duc de Bourgogne, ils rem- » portèrent témoignage de vaillance et prouesse, » au jugement de tous. »

En 1632, il survint une petite rixe entre Soleure et Berne, qui pensa devenir sérieuse. Les onze cantons assemblés en diète, et l'intervention du duc de Rohan, ambassadeur de France, remirent le calme ; et la mort de quelques coupables termina ce différend en 1633.

Une des principales propriétés du canton de Soleure, c'est la baronnie de Falkenstein, dont il fit l'acquisition au commencement du quinzième siècle. Elle est située entre deux sommets du Mont-Jura. Ce fut dans le château de Falkenstein, que les habitans de Basle,

en 1370, prirent Jean, comte de Thyerstein; et le comte de Nidou. Thomas de Falkenstein vendit à Soleure, en 1458, la seigneurie de Yosghen, qui est aujourd'hui un bailliage composé de 7 paroisses.

Il faut distinguer la baronnie de Falkenstein, d'un comté de ce nom, situé entre la Lorraine et l'Alsace; devenu fief de l'empire, par la réserve qui en a été faite dans le traité de cession de la Lorraine, en 1735, et dont l'empereur Joseph II, lors de son voyage à Paris, prit le titre.

Le costume des habitans du canton de Soleure n'est pas élégant; ce n'est pas là qu'on s'habille pour se parer. Les femmes portent les jupons très-courts, &c. Voyez la figure.

Fin de la notice historique sur le canton et la ville de Soleure.

Femme de l'Argou.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ARGOW.

CE pays, baigné par l'une des rivières les plus considérables de la Suisse, étoit jadis le patrimoine des comtes de Hasbourg. Le canton de Berne l'enleva à la maison d'Autriche. On le divise en haut et bas; et c'est la petite ville de Aarbourg qui leur sert de limite. On y rencontre presqu'à chaque pas de vieux châteaux, dont quelques-uns sont encore fortifiés. Les bourgs et les villages y sont aussi en assez grand nombre. Mais le paysan n'y est pas riche. Les subsides et les corvées dissipent le bien-être que pourroient lui procurer son travail et le sol qu'il cultive. La population abonde, mais il n'y a pas assez de commerce; et les manufactures bien montées y sont rares. Des restes de murailles, d'aqueducs et grands chemins y attesteroient le séjour des Romains, quand bien même on ne trouveroit pas quantité de médailles à leur empreinte.

Dans le haut Argou, on distingue Burgdorf, jadis fief de l'Empire, petite ville qui jouit maintenant du droit précieux de se gouverner elle-même. Son territoire renferme une vingtaine de villages qui relèvent d'elle. Un château élevé sur un roc, sert de siége au présidial et de demeure à l'avoyer qu'y envoie Berne. Il y a une douane et deux hôpitaux. Les habitans de ce district font valoir de bonnes fermes et exploitent de grandes forêts. Dans les premiers temps, ce n'étoit qu'un bourg que Berthold fit ceindre de murailles, comme nous l'apprend une inscription latine, placée sur la porte qui mène au marché vieux.

Berchtoldus
Dux Zeringae,
Qui vicit Burgundiones,
Fecit hanc portam.

Berchtold
Duc de Zœringuen,
Qui battit les Bourguignons,
Construisit cette porte.

Les comtes de Kyburg, devenus seigneurs de Burgdorf, vendirent ce bailliage aux Bernois, l'an 1385, et au prix de quarante mille écus. Le couvent des minimes, qu'y avoit fondé Eberhard, comte de Habspurg, en 1284, fut

sagement converti en maison d'institution pour la jeunesse.

Aarberg, qui veut dire montagne de l'Aar, est une autre petite ville, bâtie dès l'an 1220, à quelques lieues au-dessous de Berne. A ses deux extrêmités, sont deux ponts de bois couverts. Elle fut deux fois totalement brûlée, en 1419 et 1477. C'étoit autrefois un comté qui fut vendu au canton de Berne, l'an 1351 ; l'an 1397, il la fit gouverner par un bailli. Les descendans de ces anciens maîtres se sont retirés en Autriche, où ils ont bâti un château portant le même nom que cette petite cité. Ce bailliage, qui compte sept paroisses, est sur un endroit de passage très-fréquenté.

Entre Aarberg et Soleure, est Buren, petite ville, bien ancienne, si c'est la *Petinesca*, ou *Pyrenesca*, dont il est fait mention dans l'itinéraire d'Antonin. Il y a eu des comtes de Montburen. Les Bernois en sont propriétaires depuis l'an 1387. Elle a un site heureux. Mais l'Aar lui fait payer cher son voisinage, par ses fréquentes inondations. Le sol offre de bons pâturages aux chevaux, dont on fait des élèves.

Le bailliage de Wangen est considérable ; il comprend huit paroisses, le château Inderberg, et plusieurs forts villages, dont les principaux

sont *Hertzogenbuchsi*, qui fut presque brûlé en 1653, veille de la Pentecôte, lors de la guerre des paysans : et Langenthal, où se tiennent trois foires très-suivies ; les principaux objets du commerce consistent en pièces de toile, et en fromages.

Dans le bas Argou, on trouve Zoffingen, bâtie par le Vandales et les Teutons, s'il faut en croire les chroniques de Vaud. Guilliman nous assure que, du temps du roi Charles-le-Gros, c'étoit une ville jouissant du droit de battre monnoie, tandis que Zurich n'étoit alors qu'un bourg. On croit aussi qu'elle appartint aux comtes de Spitzemberg, dont elle porte encore aujourd'hui les armes. Les comtes de Froburg y avoient fondé un collège de chanoines ; mais les Bernois en appliquèrent les revenus au soulagement des pauvres, et à l'entretien des ministres : cette réforme en vaut bien une autre. Zoffingen a des tribunaux, une bibliothèque et une école, qui devroient rendre les tribunaux inutiles.

Bruck ou Brugg, est une autre petite ville sur l'Aar ; Guilliman croit qu'elle étoit jadis un des fauxbourgs de l'ancienne *Vindonisse*, à laquelle il étoit joint par un pont que les Allemands appellent Bruck. Il y a un collège pour l'instruction de la jeunesse ; on y donne un prix

au vainqueur à la course : usage qu'on devroit bien introduire dans toutes les maisons d'éducation, où se distribuent tant de couronnes pour des jeux de mots, qui ne sont profitables ni à l'esprit, ni au corps.

Lentzbourg, riche de vingt paroisses, est un des plus grands bailliages possédés dans l'Argou par les Bernois. Ils s'en emparèrent vers l'an 1415, lors du concile de Constance. Quelques années après, ils l'achetèrent entièrement : la ville, qui donna son nom à tout ce district, eut pour fondateurs les Vandales, dit le chroniqueur de Vaud. Elle fut consumée par le feu l'an 1490 ; mais rebâtie aussi-tôt après. Le château, posé sur un rocher, a un puits profond de trente-six toises.

Arau ou Aarou, s'appeloit autrefois, dit-on, Rore, et servit à tenir les états de tout l'ancien comté de Vindonisse, après la destruction de cette ville. Les comtes de Hasbourg et les ducs d'Autriche y séjournoient volontiers. Les citoyens d'Arau rasèrent le château de leurs anciens maîtres, en comblèrent les fossés, et y bâtirent une maison de ville. Il y a près de deux mille habitans industrieux et aisés. Berne leur a conservé les privilèges dont ils jouissoient avant la révolution.

Toutes ces villes, dites franches, relèvent de Berne, et sont libres.

Les habitans de l'Argou se costument absolument comme leurs patrons de Berne. Il y a quelques variations dans l'habit de femme, comme on peut le voir dans la figure.

Fin de la Notice historique sur l'Argow.

Paysan des Environs de Berne.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Paysanne des Environs de Berne.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Paysan des Environs de Berne.

Laitiere des environs de Berne.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LE CANTON
DE BERNE.

Trois cantons de la Suisse avoient arboré sur leurs montagnes le chapeau de la liberté ; et depuis plusieurs années montroient le plus bel exemple de courage et de constance pour la cause la plus légitime. Berne, ville impériale, ne tarda pas à l'imiter, et résolut de tenir d'elle-même les franchises que lui accordoient les ducs de Zœhringen ses fondateurs. Son poids dans la balance politique contribua beaucoup à déterminer la révolution ; et bientôt l'indépendance déjà obtenue par les armes, fut reconnue dans un traité que le despotisme se vit contraint de ratifier. Evénement mémorable qui ne s'est renouvellé que deux fois depuis ! Peu de temps après cette époque si chère, un événement d'un autre ordre eut lieu parmi les Bernois; ils jugèrent à propos de changer de religion,

ou plutôt de secte : mais cette seconde révolution, dont le sujet servit tant de fois ailleurs de prétexte pour répandre le sang humain, se passa sans coup férir. Les docteurs des deux partis furent appellés pour discuter leurs opinions respectives, et on crut voir la vérité là où se trouva le plus grand nombre de suffrages. Le catholicisme fit une grande perte en cette occasion ; car le canton de Berne avec ses dépendances occupe le tiers de la Suisse, et renferme le quart de ses habitans. Les Bernois sont les plus riches de leurs compatriotes. On fait monter la fortune de plusieurs paysans jusqu'à 200000 l. foncières. Si l'extrême opulence traîne à sa suite le luxe, la propreté accompagne toujours l'aisance : en cela la ville de Berne est comparable à celle d'Amsterdam. Les maisons, simples en dehors, sont pourvues abondamment de tout ce qui contribue à rendre la vie intérieure agréable ; et jusques dans les campagnes, les fenêtres sont garnies de jalousies. On ne se contente pas toujours de la fayence pour le service de la table : et il s'y fait une grande consommation du vin le meilleur venu de l'étranger. Loin de se négliger, les villageoises portent des jupes si peu longues, qu'elles donnent des distractions au voyageur occupé de tout autre chose. Le bras presque nud est de l'embonpoint le plus appétissant.

Pour le corset, on seroit tenté de supposer plus que de la coquetterie à celle qui a l'art de l'ajuster avec tant d'art sans qu'il y paroisse. La plûpart d'entr'elles fréquentent le cabaret; et parmi les flots de vin ou d'eau de cerise plus corrosive encore pour leur jolie bouche, il n'en sort pas toujours les expressions les plus réservées. Elles ne se chargent que de poids légers; le tout est enfermé dans un sac de moquette, suspendu à leurs bras; et elles en badinent avec grace. Il faut les voir marcher droites, pas serré, tête haute, épaules effacées. Sur les grandes routes, on rencontre aussi à certains jours des carabas ornés, voitures légères, où toute une famille endimanchée se fait traîner, et va en promenade.

Rien de plus touchant, sans doute, que l'aspect d'un peuple heureux : mais qu'il est triste d'apprendre et de vérifier que presque toujours une nation n'est fortunée qu'aux dépens de ses mœurs. Tant que les hommes ne possèdent que le nécessaire, on peut compter sur leur vertu : mais du moment qu'on remarque chez eux du superflu, il est rare que l'innocence y habite, en même-temps.

C'est ce dont on ne s'apperçoit que trop dans le canton de Berne. L'abondance y a donné lieu au luxe, à la dissipation, et à leurs suites.

Depuis la réforme, on n'affiche pas les endroits consacrés à la débauche; mais le libertinage n'y a rien perdu. L'*incognito* du vice lui est favorable; et pour nous servir des propres expressions du voyage de Mayer : « Il faut » croire que cela ne passe, ni la paysanne, » ni la servante, ni la *camériste*. Voici ce » que c'est qu'une camériste : c'est la plus » jolie figure possible. C'est une femme de » chambre qui est aussi l'aimable sommelier; » qui est vêtue en demoiselle, qui porte une » fontange, de la mousseline ou l'indienne » bien fine. Elle est à table le *puer* d'Horace..... » Les garçons ont aussi une camériste, et gare » au sabre. » A Berne, on coupe la tête aux infanticides; et la honte d'être mère rend les filles capables de ce crime dû aux préjugés de la société, plus forts que le cri de la nature. Au moment de l'ivresse, l'amour aveugle peut-il voir le glaive suspendu derrière la porte de l'arsenal de Berne? Et alors sent-on tout le poids de l'avilissement qui va être le premier châtiment d'une première foiblesse? Et c'est ainsi qu'on passe d'une faute bien excusable au forfait le plus inoui. Dans les états du roi de Prusse, il n'y a point d'infanticide; parce qu'une fille enceinte n'est aux yeux de la loi et du magistrat qu'une mère qu'il faut protéger et secourir.

Le code de Berne, ouvrage des ducs et des empereurs, ses anciens maîtres, a subi une modification qui fait espérer la réforme du reste. On ne renferme plus les criminels dans d'étroits cachots, pour y végéter inutiles. Condamnés aux plus rudes travaux publics, leur punition tourne à l'avantage de la société, et répare le mal qu'ils y ont commis.

Le commerce n'est pas ce qu'il pourroit être dans le canton de Berne ; et on devroit en féliciter les habitans, si, satisfaits des productions d'un sol heureux, fécondé par leurs soins, ils appréhendoient les influences d'un riche négoce sur les mœurs simples que suppose l'agriculture. Mais un motif bien moins raisonnable les fait spéculer autrement. Ils craindroient de déroger, et par conséquent de se fermer les places de la magistrature. Quoique république, Berne admet des distinctions entre les individus qui la composent : les patriciens qui ont succédé à la noblesse, et les plébéïens qui se croient libres, parce qu'ils n'ont pas de rois : comme si un certain nombre de sénateurs, choisis dans un certain ordre de citoyens, n'équivaloit pas à la souveraineté, interdite au peuple, puisqu'il ne s'assemble jamais. Les plus intrigans ou les plus riches peuvent seuls entrer dans le gouvernement. Le canton est divisé en

plusieurs districts, auxquels le conseil souverain nomme des baillis, postes trop lucratifs pour n'être pas convoités; et c'est peut-être là le principal vice du régime politique de Berne. D'un côté, on fait tout pour plaire aux Deux-Cents; ceux-ci, d'une autre part, ne donnent leurs voix qu'aux candidats qui leur seront dévoués dans l'occasion : de façon que le Bernois, pauvre ou patriote trop sage, ne peut prétendre aux offices de l'état, dont il porte les charges, ou du moins dont il est membre. Car, en vertu de la réforme, qui, peut-être, n'a pas eu d'autre cause, tout l'or du clergé appliqué à l'entretien de la chose publique, a beaucoup allégé les contributions particulières.

La magistrature étant le *nec plus ultrà* de l'ambition des familles patriciennes, les jeunes gens nés pour siéger un jour au grand-conseil, où l'on ne peut prendre place avant la vingt-neuvième année révolue, se livrent à leurs caprices, donnent le ton, et se croient quittes quand ils ont été figurer dans les assemblées de l'*état extérieur*. C'est une espèce de collége politique, où les fils des principaux Bernois font comme la répétition des emplois qu'ils espèrent gérer un jour sérieusement dans l'état. On peut faire deux reproches à cet établissement patriotique, qui ne remplit pas tout ce qu'on est en droit

droit d'en attendre. Le premier, c'est qu'il dégénère trop souvent en caricatures et en dissipations, qui font perdre de vue l'objet principal. Le second inconvénient, c'est qu'on n'y admet pas indistinctement tous les enfans de la république, et que le premier grade, l'*avoyer*, n'est accordé qu'au jeune homme dont les parens peuvent sacrifier beaucoup de frais à son avancement.

La jeunesse du canton pourroit trouver un frein dans la classe des ministres; c'est la partie la plus saine du corps républicain. On y trouve beaucoup de mœurs et de lumières. La conduite de ces pasteurs prouve beaucoup en faveur de la réforme.

Sans perdre de cette franchise qui fait la base du caractère helvétique, les Bernois ont su y joindre cette urbanité, ces prévenances que les étrangers, rompus aux usages des brillantes capitales de l'Europe, desireroient rencontrer dans les autres cantons de la Suisse. Leurs compatriotes, moins opulens qu'eux, et par conséquent plus fidèles à l'esprit national, croient s'appercevoir que les Bernois ne fraternisent plus avec la même cordialité qu'autrefois, et qu'ils semblent quelquefois dédaigner les autres républiques confédérées, leurs inférieures quant à la puissance, mais leurs égales quant aux

droits. Il est par fois besoin de leur rappeler que la force des cantons n'est que dans leur parfaite union et dans leurs mœurs antiques. Sparte existeroit peut-être encore, si elle ne s'étoit à la fin laissé entraîner à l'exemple séduisant et contagieux d'Athènes.

Ce qui rend Berne le plus important des treize Cantons, ce sont ses dépendances, qu'il n'a point acquises à main armée. Ses épargnes l'ont mis à même d'acheter successivement quantité de petits fiefs dont les habitans sont devenus presque libres, de serfs qu'ils étoient sous leurs anciens seigneurs. La plûpart sont plutôt des confédérés que des sujets de la métropole, qui ne s'est réservée sur eux qu'une sorte d'inspection, suite de sa prépondérance. Ensorte que tous ces districts semblent n'offrir qu'un amas épars de familles conduites par leurs chefs, et ne tenant l'une à l'autre que par le lien de fraternité, qui devroit être commun à tous les hommes. Pourquoi un spectacle si doux n'a-t-il lieu qu'en Suisse? Quel inconvénient y auroit-il à ce que toute la terre adoptât ce régime plus naturel, sans doute que le despotisme asiatique?

On trouve, près de ce canton, une petite source d'eaux thermales, qui ont rendu beaucoup de services à l'humanité souffrante. Avant la réforme, il y avoit dans ce district deux cou-

vens, dont le revenu depuis est appliqué au traitement des imbécilles et au secours des voyageurs. Presque tous les autres monastères ont été ainsi convertis en hôpitaux.

C'est dans la province d'Emmethal que se trouvent les paysans les plus aisés de tout le canton de Berne. Tout concourt, il est vrai, à leur bien-être, l'abondance du sol et la simplicité des mœurs.

Non loin de-là, dans le même district, on trouve le village de Langnau, si célèbre naguère par le séjour de *Michel Schuppach* (le génie *salutaire* de l'endroit), si connu sous le nom de médecin de la montagne, ou de docteur aux urines, et qui fit plus de cures par les conseils toujours certains de l'expérience, que n'en fit jamais *Haller*, son savant compatriote, avec la théorie la plus ingénieuse et la plus profonde.

Laupen, bailliage dont les Bernois sont propriétaires depuis 1308, est une petite ville, jadis impériale, mais qui jouit maintenant du droit d'élire son magistrat. Les citadins, qui ne savent plus lire leurs anciennes chartes, aiment mieux conserver leurs titres sans en profiter, que de courir le risque de les confier à des lecteurs plus savans, mais mal intentionnés, lesquels peut-être leur en donneroient une interprétation fausse, dont on prendroit acte.

Dans la vallée de Grindelvald, près le Grimslen, est le pays de Hasli, occupé par une peuplade d'hommes robustes et simples, qui se sont mis sous la sauve-garde des Bernois, afin de mieux conserver leurs usages, qu'ils disent tenir des Goths, leurs premiers ancêtres. Quoi qu'il en soit, cette petite nation, éloignée de tout autre peuple, et ne communiquant avec personne, vit heureuse, parce qu'elle jouit d'une paix profonde. On n'y connoît l'usage ni de la chair, ni du pain, ni du vin. Du lait forme tout son comestible ; et son négoce ne consiste qu'en fromages. On y trouve cependant de quoi entretenir un hospice au milieu des rochers environnant ce pays fertile. Plusieurs d'entre ces bonnes gens se détachent pour desservir cet hôpital. Quand les neiges en ont rendu le séjour tout-à-fait impraticable, on a soin d'y laisser des provisions pour les malheureux voyageurs égarés ou surpris par les approches de la mauvaise saison.

Cette intéressante peuplade rappelle la petite colonie de Quakers, établie dans le hameau d'Heimberg, à quatre lieues de Berne. Ceux-ci exercent, par principes, les douces vertus que les habitans de Hasli pratiquent comme par instinct. Presque tous sont potiers de terre, profession innocente, bien analogue à leurs goûts

paisibles. On a eu le bon esprit de ne pas les forcer à s'enrôler, avec d'autant plus de justice, qu'ils contribuent à la milice par une taxe. On ne les persécute pas non plus, quoiqu'ils ne fréquentent pas les temples, et qu'ils fuient la présence des ministres. Loin de convoiter la femme du prochain, ou son serviteur, ou sa servante, ou son âne, ou son bœuf, ils se laisseroient dépouiller de tout, sans être tentés de réclamer rien. Jamais ils n'ont porté de plaintes pardevant le bailli.

Le bailliage d'Aubonne a reçu son principal lustre du choix qu'en a fait, pour son lieu de repos, un homme qui avoit couru l'univers pendant quarante ans. L'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, la Perse et les Indes, Paris même où il étoit né, ne purent offrir à Tavernier un séjour pour y mourir en paix et libre, comparable à la baronnie d'Aubonne.

L'église renferme le cénotaphe de l'amiral Duquesne, grand homme, modeste et sensible au milieu des trophées de la victoire, et l'un des héros qui immortalisèrent le siècle et le nom de Louis XIV.

Lausanne et Yverdun sont trop considérables pour n'en parler ici qu'en passant.

Un château remplace aujourd'hui une abbaye

de religieuses jadis fondée à Fravenbrunnen, lieu remarquable par la victoire des Bernois sur les Anglois, l'an 1375. Une colonne attesta pendant long-temps ce fait mémorable.

« Kunigsfelden (dit une vieille chronique) » étoit une abbaye bâtie par la femme d'Al- » bert, duc d'Autriche et roi des Romains, » l'an 1308. Là furent mis moines de S. François, » nonnains de sainte Claire, et les uns et les » autres demeuroient dans une même enceinte, » toutefois leurs demeurances étoient distinc- » tes ».

Avanche, la première ville en date, et selon Tacite, la capitale des Suisses. Les chroniques de Vaud racontent que le roi Helvéticus, duquel l'Helvétie ancienne a pris son nom, aux prières d'Aventica, sa concubine, bâtit cette ville vers l'an du monde 4071. D'autres assurent qu'elle existoit du temps de Brennus. Vespasien et Titus y envoyèrent une colonie romaine.

Le costume varie un peu dans chacun de ces districts ; voici la mode la plus universelle.

La plûpart des hommes portent de longues et d'épaisses barbes. Ils se couvrent la tête d'un chapeau de paille, semblable à ceux des femmes, mais dont l'extrême largeur leur donne un air très-grotesque. On voit cependant aussi

des chapeaux à trois cornes. L'habillement consiste principalement en un pourpoint sans manches, d'un gros drap brun, et des chausses bouffantes de coutil, qui sont d'une énorme largeur. Les femmes tressent leurs cheveux avec un ruban qui pend jusqu'au-dessous de la ceinture. Elles se coëffent d'un chapeau de paille plat et sans ornement, qui leur sied très-bien. Elles ont un corset de drap rouge ou brun, sans manches, et une jupe noire ou bleue, bordée de rouge, qui descend à peine au-dessous des genoux. Cette dernière circonstance souffre quelques variantes. Nous renvoyons à nos estampes, faites d'après de bons originaux dessinés sur les lieux. Les souliers sont plats, et les bas rouges, à coins noirs. La chemise est fixée autour du col par un collier noir, orné de rouge. Les femmes les plus considérables ont une petite chaîne d'argent suspendue entre les épaules, et dont les deux bouts, passant sous les bras, sont rattachés au-dessous du sein, et retombent librement avec de petits ornemens d'argent, qui y sont suspendus.

Fin de la notice historique sur le canton de Berne.

Paysan des environs du lac de Marat.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

NOTICE

HISTORIQUE

SUR MORAT.

LE bailliage de Morat, dont la souveraineté appartient en commun aux cantons de Fribourg et de Berne, est borné au nord par Aarberg, à l'est par Louppen, au midi et à l'ouest par Avanche. Le terroir est fertile en grains, en vins, et particulièrement en choux cabus de la plus grosse et de la plus belle espèce, qu'on porte aux marchés de Berne.

On sait que Charles, duc de Bourgogne, fut défait et contraint de lever le siége de cette ville de la Suisse. En mémoire de cet événement, les vainqueurs ont construit une chapelle près du village de Meiny (Merlach), qu'ils ont remplie de tous les ossemens de leurs ennemis vaincus, et restés sur le champ de bataille. On y joignit une inscription que le

sénat de Berne fit renouveller en ces termes:

D. O. M.
Caroli
Inclyti et fortissimi
Burgundiae Ducis
exercitus
Moratum obsidens,
ab Helvetiis casus
Hoc sui monumentum
reliquit
anno MCCCCLXXVI.

A Dieu très-bon, très grand.
L'armée de Charles,
Puissant duc de Bourgogne,
Assiégeant Morat,
Fut battue par les Suisses
Et laissa ce témoignage de sa défaite
L'an 1476.

Ce fut pendant ces guerres de Bourgogne que les Bernois se saisirent de Morat, avec laquelle ils avoient eu déjà quelques alliances. Les Fribourgeois en prirent dans la suite leur part; et depuis cette époque les deux cantons y envoient tour-à-tour, et de cinq ans en cinq ans, un avoyer ou bailli qui réside dans le château. Ce château (disent les chroniques de Vaud) fut bâti vers l'an 815, du temps de Louis-le-Débonnaire, par un certain Fabius.

La ville a reçu son nom du lac qu'elle avoisine, ou lui a donné le sien.

Sur la plus grande des trois cloches du prêche françois, on lit ce distique latin, qui fait plus d'honneur à la piété qu'au talent du poète qui l'a composé :

« *Quid toties Hominum noster sonus advolât aures,*
» *Si sacra cunctentur solvere vota Deo.* »

» Le son de cette cloche invite à louer Dieu. »

Dans l'étendue de ce territoire, on a trouvé quantité d'inscriptions antiques dans le genre de celle-ci que nous citons, parce qu'elle est la plus courte.

Juliae Censorinae
Ca. Jul. C. Aug.
Pius Pater.

Pour le costume, voyez l'article Berne; nous n'avons indiqué dans la figure sur Morat que les variantes les plus pittoresques.

Fin de la notice historique sur Morat.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Habitant du Tyrol.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Habitante du Tirol

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LE TYROL.

Le comté du Tyrol, qui faisoit partie de l'ancienne Rhétie, appartient aujourd'hui à la maison d'Autriche. Elle confine à la Bavière, aux Etats Vénitiens, à la Souabe et aux Grisons. C'est un pays de montagnes généralement fertiles, et capables de nourrir leurs habitans. Mais les Tyroliens s'expatrient volontiers ; ils vont porter leur industrie dans des contrées plus en état de l'apprécier. Ils ne trouvent presque nulle part le beau privilège dont ils jouissent chez eux: aux états du Tyrol, les paysans sont comptés pour quelque chose dans leurs propres affaires, et forment un ordre, dont le suffrage est nécessaire pour asseoir une imposition proposée par le souverain. Le Tyrol est exempt de la garnison impériale, et a le droit de lever des troupes pour sa propre défense.

On desireroit plus d'instruction dans ce pays,

où la religion romaine est exclusive. Mais il n'y a d'université qu'à Inspruck, capitale de tout le comté, belle ville, érigée comme telle depuis 1234. Marie-Thérèse y fonda un chapitre de six dames nobles; et ce qui étoit plus utile, y fit dresser une bibliothèque.

Hall est une autre jolie petite ville, voisine d'Inspruck et presqu'aussi ancienne. On y trouve une abbaye royale, dont les chanoinesses sont habillées encore aujourd'hui, comme l'étoient leurs fondatrices, les trois filles de Ferdinand I. Elles portent des habits de deuil et des chapeaux pointus.

A une lieue d'Inspruck est un château antique (*Ambras*), qui renferme les pesantes armures de deux cents guerriers, parmi lesquelles figure la lourde lance de l'archiduc Ferdinand, dont la force du corps passoit pour un prodige.

En général les femmes sont peu distinguées des hommes par les habits. Les deux sexes portent des chapeaux de diverses couleurs.

Le costume d'hiver, pour toutes les classes, est noir. On fait beaucoup de consommation de l'étoffe de laine qu'on nomme *prunelle*, et de blondes noires. Les femmes ont un bonnet de velours de différentes couleurs, bordé de

fourrures ; il a des abajoues, et est applati par le haut à la manière d'un mortier. La chevelure est séparée en plusieurs tresses roulées sur la tête. Le col est chargé d'esclavages, ou colliers à plus d'un rang, qui tombent jusqu'au bas du corps. Celles qui passent pour se mettre le mieux, portent une espèce de fraise à petits plis, fixés et recouverts de blondes. On a soin de laisser toujours un espace nud entre le collier et le corset. Le corset de la paysanne est boutonné comme une veste jusqu'en haut. Le jupon est garni, pour l'ordinaire. Le paysan conserve les larges hauts-de-chausses de ses pères. Il porte une aigrette à son chapeau de forme ronde, et un tablier pointu par le bas, et placé fort haut sur son estomac.

Fin de la notice historique sur les Tyroliens.

NOTICE

Piemontoise dasle .

BOSTON PUBLIC LIBRARY

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LE PIÉMONT.

LE Piémont n'est pas la partie la plus brillante de l'Italie. Le voyageur curieux ne fait qu'y passer et y séjourne peu ; il n'y rencontre point à chaque pas des chef-d'œuvres de l'art ; et la nature ne déploie à ses yeux que des aspects imposans et sévères. Mais aussi le Piémontois, paisible au sein de ses montagnes fertiles, a tout au plus à craindre les ravages de la grêle. Il est loin de ces volcans destructeurs, il est à l'abri de ces secousses violentes qui changent en abîmes les villes les plus superbes. Le luxe, plus redoutable encore que les tremblemens de terre, n'y trouve point assez de moyens pour y bouleverser l'empire des mœurs.

Turin en est la capitale. Annibal, Jules-César, César-Auguste, les Lombards et Charlemagne, en furent successivement les maîtres.

C'est, en effet, une ville intéressante par sa position. Elle l'est devenue bien davantage par elle-même, depuis qu'elle a passé sous le sceptre Sarde ; et l'Italie n'a pas beaucoup de cités à lui opposer pour la richesse et le goût. La plûpart des églises (et on en compte beaucoup) sont revêtues de marbre, et chargées d'ornemens. Sainte-Thérèse, dont la piété, toute en sentiment, lui faisoit aimer J. C. comme Héloïse aimoit Abailard, a un temple à Turin, desservi par les carmes non-chaussés, depuis qu'elle les a réformés. On voit, dans cette même église, une précieuse statue d'albâtre représentant Saint-Joseph, patron de la patrone du lieu. La cathédrale offre aux ames dévotes, sur un autel d'une magnificence extrême, un Saint-Suaire. Mais personne ne conteste aux feuillans de la *Consolata* l'authenticité des boulets de canon, que la Vierge (disent encore les bons pères aux pélerins qui ont le loisir de les écouter) détournoit avec sa main et mettoit de côté, lors du siège de Turin par les François.

Au cabinet des antiques, annexé à la belle bibliothèque des rois de Sardaigne, on ne montre pas avec tant de confiance aux voyageurs curieux, quand ils sont savans, l'étymologie du nom de *Turin* dans les attributs du

Taureau-Dieu-Apis, tracés sur la table Isiaque, que possède le riche muséum de cette ville.

Le palais est vraiment royal. Solimène en peignit les plafonds; Le Notre en planta les jardins.

Mais parcourons rapidement les endroits les plus curieux du Piémont.

La ville de Suze, chef-lieu du marquisat de ce nom, n'est plus ce qu'elle étoit; elle a payé cher sa célébrité. Elle servit aux ennemis de l'empire Romain, comme de porte pour entrer dans l'Italie. Les Gaulois et les Carthaginois, les Goths et les Vandales, les Lombards et les Sarrazins n'embellissoient pas les lieux par où ils passoient; et leur présence n'étoit pas un bienfait. Constantin et Barberousse se conduisirent autrement qu'Hercule, à l'égard de cette cité malheureuse, dont tout le crime étoit sa position, qui la rend comme la clef des Monts-Cenis. Louis XIII, qui n'étoit pas un héros, conseillé par Richelieu, et secondé par Créquy et Bassompierre, disputa avec succès les droits que la conquête de Charlemagne avoit donné à la France sur la ville de Suze, à la maison de Savoie, qui est enfin restée maîtresse de ses ruines.

Chassés du marquisat de Suze, les malheureux Vaudois se réfugièrent dans les vallées

d'Angrogne ou de Lucerne et de Perouze, pays fortifié par lui-même, et que la nature semble avoir destiné aux victimes de la persécution. Répandus dans les endroits écartés de ce district du Piémont, c'est là que vivent aujourd'hui en paix quelques milliers d'hommes simples de mœurs, dont l'église, sans doute, a désavoué les persécuteurs.

Le marquisat de Saluces n'a rien qui mérite d'être cité que le *Monte-Viso*, l'une des plus grandes élévations des Alpes; c'est là que se trouve la source du Pô.

Fluviorum Rex Eridanus. *Virg. Georg. Lib. I, v. 482.*

Fleuve digne en effet d'être désigné ainsi; toujours prêt à rompre ses digues, le débordement de ses eaux fait payer cher la fécondité qu'elles laissent sur leur passage.

Dans la même province du Piémont, Staffarda, lieu paisible, où végétoient pieusement quelques moines de Cîteaux, fut le témoin et presque le théâtre d'une action mémorable entre le prince Eugène et Catinat; c'est là qu'après une victoire complette, gagnée en deux heures, Catinat accepta une partie de jeu de quilles que lui proposèrent ses soldats. La France a donc eu aussi ses Cincinnatus. Trois ans après,

une autre victoire l'attendoit à Marsaglia, dans le district de Mondovi: mais les trophées en furent teints du sang de son ami : le brave la Hoguette mourut dans ses bras sur le champ de bataille.

L'une des villes les plus importantes du Piémont, est Nice. Fondée long-temps avant l'ère vulgaire par une colonie de Marseillois, sa position sur le bord de la mer devroit lui faire jouer un rôle considérable. Jadis, elle avoit pour divinité tutélaire Apollon. Saint Reparat est aujourd'hui son patron. C'étoit un diacre Mauritain qui, par ordre d'un roi Vandale, protecteur des Ariens, eut la langue coupée à Typase, de compagnie avec une foule d'autres catholiques. Cette scène cruelle se passa vers l'an 484. Saint-Victor, évêque de Vite, Enée de Gore, philosophe platonicien, Procope l'historien, le comte Marcellin le chroniqueur, l'empereur Justinien lui même, qui en consacra le témoignage dans une loi donnée par lui en faveur de l'Afrique, tous cinq témoins auriculaires, attestent, dit-on, que ces généreux confesseurs de la foi n'en parlèrent pas moins après qu'avant leur martyre. Ce prodige, ajoutent les pieux légendaires, attira à Saint-Reparat la considération de toute la cour de Zénon, à Constantinople, et sur-tout de

l'impératrice. Reparat, en conséquence, est devenu le Saint des bègues. Mais parmi les dévots pélérins qui fréquentent la cathédrale qu'on lui a dédiée à Nice, on compte beaucoup plus d'hommes que de femmes.

Casal, capitale du Montferrat, n'est que trop célèbre dans les annales de la guerre et de la politique.

Près d'Alba-Pompéia, dans le haut Montferrat, naquit à Villa-Martis, lieu qui n'existe plus, le sage Pertinax, qui, fils d'un affranchi, fut successivement briquetier, professeur de belles-lettres, soldat, consul, préfet de Rome, gouverneur, et enfin revêtu de la pourpre impériale. C'est ce prince recommandable qui disoit, que rien dans l'empire n'appartenoit à l'empereur, et qui se conduisoit d'après cette maxime. Mais son exemple n'est pas encourageant pour les souverains amis de leurs devoirs; il eut la mort des tyrans. Les soldats, dont il vouloit réformer la discipline, l'assassinèrent.

Borge, bourg de la même province du Piémont, est célèbre par la naissance de Pie V, pontife ardent, inflexible, qui prit à la lettre le *compelle eos intrare* de l'évangile. Il ignoroit apparemment que la religion, qui ne doit

se servir d'autres armes que de la persuasion, perd, ou du moins compromet ses droits du moment qu'elle veut les trop faire valoir. L'église, en mettant ce pape au répertoire des saints, n'a pas sans doute prétendu consacrer son intolérance, mais seulement récompenser l'intention de son zèle apostolique.

Mortara, petite ville de la province de Lumelline, n'existe que pour rappeller la victoire de Charlemagne sur Didier, dernier roi des Lombards.

Novarre est une autre petite cité assez agréable et bien fortifiée. Son évêque a le droit de porter l'épée.

Arona, petite ville du val d'Ossola, mérite l'accueil du voyageur. C'est la patrie de Charles Borromée; on y a rendu hommage à sa mémoire, en lui consacrant, sur le sommet d'un mont, une statue colossale, de cuivre battu, et haute de cent onze pieds, en y comprenant le piédestal. On fit, pour être mise sur cette base, une inscription latine, dont voici la traduction :

Modèle des Evêques,
Charles Borromée
Essuya des persécutions,
Auxquelles
Il échappa,

Comme par miracle ;
La Religion
En effet
Lui en devoit
Un :
Son corps est à Milan.

Une image miraculeuse de la Vierge, que possède la ville de Biella, y enrichit sept mille habitans, par les pélerinages multipliés qu'elle y occasionne.

Le duché d'Aoste est un pays de montagnes, dont les vallées fécondes nourrissent des hommes sortis à peine des mains de la nature, du moins ceux qui n'habitent pas le voisinage des grandes routes. La plûpart sont goitreux et catholiques. La ville qui a donné le nom au duché, fondée par *Auguste*, est remplie de monumens romains.

Le comté d'Asti, assez étendu, est peuplé et fertile. La ville principale qui lui donne son nom, est *Hasta-Pompéia ;* grande et bien bâtie, elle n'est pas beaucoup habitée, et le peuple y est pauvre : d'abord colonie Romaine, puis république, les ducs de Milan se l'approprièrent. La France la leur enleva, pour la céder à Charles-Quint, et celui-ci au duc de Savoie. Elle ne fait plus de commerce.

Près et hors du duché, les habitans formè-

rent des ruines de divers villages, *Villa-nova d'Asti;* non loin de ce bourg, entouré d'un fossé, est le village de Cerisole, célèbre par la victoire qu'y remportèrent sur les Espagnols les François, commandés par François Ier. en personne.

Le costume de la nation piémontoise n'est pas recherché. Les femmes y portent des chapeaux de paille garnis de rubans; les cheveux sont retroussés en nattes, sur le sommet de la tête, dans la forme du chapeau. Une étoffe grossière est presque toujours la matière de leurs vêtemens; le jupon d'une couleur tranchante avec celle du corset, et un mouchoir jeté sur le col, n'annonce aucune prétention à la coquetterie.

Fin de la notice historique sur le Piémont.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Matelot Italien.

Dame Genoise).

BOSTON PUBLIC LIBRARY

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LA RÉPUBLIQUE

DE GÊNES.

JANUS qui, dit-on, lisoit dans l'avenir comme dans le passé, ne prévit pas, sans doute, en fondant Gênes, que cette cité prendroit le titre de *Superbe*, en même-temps qu'elle subiroit le joug de l'inquisition. Ce prince, qui posoit l'agriculture pour principale base d'un état, auroit été peu flatté de donner asyle à quelques milliers de marchands et de banquiers. La liberté que ce législateur, ennemi du faste, étoit jaloux de conserver parmi les Liguriens, civilisés par lui, ne lui eût pas semblé pouvoir se soutenir long-temps parmi des citadins avides d'or, et fiers d'un luxe disproportionné à leurs moyens.

Les manufactures ne sont plus florissantes à

Gênes, comme autrefois. Les plus considérables sont celles de velours, de pluche, de damas, de diverses étoffes, pour lesquelles on tire beaucoup de soies crues de Messine et autres lieux ; d'étoffes d'or et d'argent, de dentelles inférieures à celles de Brabant, de gants, de bas, de rubans, &c. Le velours noir de Gênes est fort estimé. Plusieurs sénateurs tiennent pour leur compte, des fabriques de velours de soie, de toile, &c. Les Gênois qui se promènent dans la ville, sont vêtus de noir ; presque tous les commerçans s'habillent ainsi. Les femmes mêmes des nobles sont couvertes de noir. Celles du peuple peuvent, à leur gré, suivre les caprices de la mode. Les dames, il y a cinquante ans, portoient des vertugadins à l'espagnole, qui embarrassoient fort leur marche, sur-tout quand elles se rencontroient dans les rues, pour la plûpart assez étroites. On raconte, à ce sujet, une aventure plaisante. Un jeune homme de dix-huit ans, étoit détenu dans les prisons, et condamné à mort. Sa mère ayant obtenu la grace de le voir pour lui faire ses derniers adieux, elle se servit de son grand panier pour sauver son fils, caché sous sa jupe, laquelle étoit montée sur un cercle d'acier, au lieu de baleine.

La plûpart des maisons de Gênes sont bâties

avec des terrasses au-dessus, où les femmes vont sécher leurs cheveux, après les avoir lavés, afin de les faire jaunir.

Gênes doit sa liberté, ou du moins son indépendance, au célèbre André Doria, vers l'an 1528. C'est de cette époque qu'elle date ses constitutions, et qu'elle se nomme un doge ou régent biennal. On a voulu donner l'air d'un couronnement à l'élection de ce magistrat suprême : on charge sa main d'un sceptre; mais ce n'est qu'une vaine commémoration de la souveraineté que Gênes exerça trop long-temps sur l'isle de Corse. Le doge est revêtu d'une longue robe à l'antique, de velours ou de damas cramoisi. On le coëffe d'un bonnet pointu, qui avance sur le devant en forme de corne. Ce bonnet est de même étoffe que sa robe longue. Son habit ordinaire, ses bas, ses chaussures sont cramoisis. Il porte une ample perruque et une cravatte de dentelles. Les sénateurs ont la même forme de costume : il n'y a de différence que dans la couleur. Ils sont toujours en noir, et sans bonnet.

Dans le palais du doge est la statue du maréchal de Richelieu, très-bien exécutée par un

artiste gênois, *Schiaffino ;* sur le piédestal on lit cette inscription :

Ludovico-Francisco Armando Plessisio,
Duci Richeliensi,
Quod
Imperatoris max. civisque opt. officio
Difficill. temporibus
Erga Rempublicam perfunctus,
Inter patricias
Cum agnatis posterisque
Judicem in comitio collocandum
Senatus decrevit
Anno 1747.

Ces mots *difficillimis temporibus*, rappellent la révolution qui commença le 10 décembre 1746, et en mémoire de laquelle on ne répare jamais le pavé de la rue *Portoria*, lieu de la scène.

On a gravé ces trois mots sur la porte du palais *Doria :*

Nulli certa Domus.

Gênes a donné naissance à une sainte. Nous regrettons beaucoup que la nature de cet ouvrage nous prive de consacrer quelques lignes à la bienheureuse Catherine, appelée vulgairement la veuve *Cattarinetta Fiesca Adorna.*

Nous nous contenterons de dire qu'elle vint au monde en 1448.

Le doge de Venise épouse la mer ; à Gênes, on se contente de la bénir.

Savone est la seconde ville de l'état de Gênes. On y commerce en soie. Mais on y compte treize couvens d'hommes et quatre de femmes. Le pape Sixte IV y a fondé une petite église pour placer la sépulture de son père et de sa mère. En voici l'épitaphe :

Juncta Leonardo conjux Luchina quiescit.
Filius hæc Sixtus Papa sepulchra dedit.

Ce monument est d'autant plus édifiant, que Sixte IV, fils d'un pêcheur, aimoit le faste. C'est à ce pontife de l'église romaine, que nous sommes redevables de deux fêtes ; celle de l'immaculée conception de la Vierge Marie, et celle de son époux, le bienheureux Joseph. C'est encore lui qui enleva à sainte Catherine de Sienne, le rare et glorieux privilège de partager avec saint François, l'insigne faveur des stigmates. Mais ce qui ne lui fait pas moins d'honneur, sans doute, c'est d'avoir enrichi la bibliothèque du Vatican, d'un grand nombre de manuscrits.

Près de Savone, est le village de Legine,

célèbre par le séjour qu'y fit *Gabriel Chiabrera*. Sur la porte de la maison que ce poète, l'Anacréon des Italiens, s'y fit bâtir, on lit encore cette inscription latine, composée par lui-même, et digne d'être rapportée :

Musarum opibus
Domum hanc, nil cupientibus,
Extruxit Gabriel Chiabrera.
Si rebus egenis non asper advenis,
Hospes, ingredere.

MOEURS

BOSTON PUBLIC LIBRARY

femme d'Ajaccio Isle de Corse ?.

MŒURS
ET COUTUMES
DES
INSULAIRES DE CORSE.

LA Corse, située dans la Méditerranée, compte dans sa plus grande largeur, cent soixante lieues; sa longueur est de 75. Cette isle se divise en dix jurisdictions; la ville d'Ajaccio en est une. *(Voyez la figure.)*

C'est le sort des petites portions de la terre, d'être à la merci du reste du globe, et de devenir la proie du plus fort qui s'avise le premier d'y jetter les yeux. Quelquefois cependant la Corse fut plus heureuse, et servit d'asyle à la liberté chassée du continent. C'est là que les Phocéens vinrent se réfugier, abandonnant leur sol natal au roi de Perse. Devenus injustes à leur tour, ils furent expulsés par les Etrusques; et les Etrusques, non moins coupables, par les Carthaginois, qui ne se conduisirent pas mieux. Le grand Scipion délivra

les naturels du pays, de l'oppression de leurs nouveaux maîtres. Mais les Corses n'en furent pas plus maîtres chez eux : trop heureux cependant, s'ils eussent toujours eu Caton pour préteur. Du moins la Corse vendit cher aux Romains, la gloire de la soumettre. D'autres vainqueurs, moins dignes de lui commander, se l'arrachèrent tour-à-tour des mains; les Ostrogoths et les Sarrasins, puis les Pisans, et enfin les Gênois. Au milieu de tant de révolutions, plus rapides les unes que les autres, une peuplade foible et bornée, doit nécessairement prendre la teinte des objets qui l'agitent en tout sens, et finir par n'avoir aucun caractère; ou bien réunir les qualités et les défauts les plus disparates : c'est ce qui est arrivé aux Corses, dont les mœurs offrent un mélange de bien et de mal.

Le sol de l'isle s'est ressenti de l'existence précaire de ceux qui le foulent. Fertile assez pour nourrir l'homme laborieux qui lui donneroit des soins, il ne rapporte pas, à beaucoup près, tout ce qu'on pourroit en tirer. Le Corse s'est vu presque toujours contraint de mettre sa personne en sûreté. Dans cet état, on se nourrit de ce qu'on trouve sous la main. On est bien loin de faire des avances, pour s'assurer des provisions; on vit au jour

la journée. Occupé sans cesse de l'attaque et de la défense, les momens de la paix sont consacrés au repos et à la réparation de ses forces, bien loin de les épuiser sur une terre qui ne prodigue rien d'elle-même.

La position de la Corse est pourtant des plus favorables au commerce et à l'industrie : placée immédiatement entre l'Europe et l'Afrique, dans une mer qui communique aux deux Indes, elle pourroit devenir le centre des opérations des quatre parties du monde.

Toute l'isle est parsemée de petits villages, dont les maisons sont construites de façon à pouvoir se prêter secours les unes aux autres. Ce n'est pas seulement dans tout ce qui les entoure, que les Corses annoncent l'esprit de violence, qui fait la base de leur caractère. Ils portent dans leurs traits, l'empreinte d'un courage trop souvent digne du nom de férocité. Toujours armés, même pendant leur sommeil, ils affichent un extérieur plus que négligé. Les hommes heureux soignent leur costume ; les hommes efféminés y mettent de la recherche : mais une petite Nation, n'existant qu'au milieu des alarmes et des besoins impérieux, n'a pour parure que des instrumens homicides. En Corse, tout le monde est soldat, jusqu'aux bergers.

Au son discordant du cornet, ils quittoient autrefois et bergères et troupeaux, pour courir à leur poignard, et se rendre dans la plaine près de leurs compatriotes, impatiens du meurtre, et méditant quelqu'expédition sanguinaire. Ils ont à peine cessé ces attroupemens subits qu'ils aimoient tant à faire, lors des vexations de leurs anciens tyrans. Autrefois, ramassés sans ordre, sans discipline, il étoit difficile de se garantir de leurs escarmouches, et de leur en faire supporter la peine. Divisés aussi-tôt que ralliés, on ne savoit où les trouver. Jamais on ne pouvoit les surprendre en corps. D'ailleurs, familiarisés avec tous les défilés d'un pays montueux, ils attaquoient à l'improviste, se cachoient à temps; et par cette manœuvre, se rendoient quelquefois très redoutables.

Une existence aussi précaire, s'accorde mal avec un culte réglé et raisonnable. Aussi la superstition y régnoit dans toute son absurdité: il en reste encore quelques traces. La religion, ce frein pour les ames timorées, ne leur servoit de barrière, qu'autant que leur intérêt n'en souffroit pas. Ils se faisoient moins de scrupule d'un homicide que d'un jeûne rompu. Ainsi que toutes les nations mal éclairées, ils se montroient bien plus dévots envers la vierge qu'à l'égard de

Dieu même. Leur foi étoit à la merci de leurs sens grossiers. L'esprit du christianisme les frappoit moins que les menues pratiques de la bigoterie. Leurs prêtres et leurs moines étoient aussi ignorans que paresseux: plus mauvais sujets encore que les Corses, ils abusoient de la crédulité de ceux-ci, au point de faire prendre le change à leur jalousie, qui n'est pas la moindre de leurs passions. Un mari ou un père se croyoit honoré des privautés d'un prêtre avec sa femme ou sa fille. Ces usages ont lieu encore dans les hameaux des montagnes et au cœur de l'isle, où les lumières pénètrent difficilement.

La Corse, même de nos jours, n'est pas l'asyle du bonheur pour les femmes. Ce sexe ne règne point dans cette isle. La nature lui donne, en pure perte, des graces et un cœur sensible. Les hommes, qui sont les plus forts par-tout, abusent de leurs avantages, et ne regardent les femmes que comme des êtres inférieurs à eux, comme des instrumens de plaisir, qu'ils rejettent, quand ils sont rassasiés.

Le gendre d'une maison est choisi par un prêtre; et les deux victimes que l'on fait courber sous le même joug, sont tenues à une obéissance passive. Le temps des amours n'est pas long, et il l'est encore trop; car les Corses

montagnards ne sont rien moins que galans. Après la bénédiction nuptiale, les femmes du village jettent quelques poignées de grains sur la tête de la mariée. C'est un reste d'anciennes coutumes grecques et romaines, qui florissoient dans l'isle. L'époux, sans attendre la nuit, quitte l'assemblée, en faisant un signe à sa compagne. L'infortunée, plus par la crainte des suites d'une désobéissance, que par un autre motif, suit son mari, ou plutôt son maître; et se dépouillant elle-même jusqu'à son dernier vêtement, entre au lit conjugal, sans y être attendue par le désir, sans y être précédée par le mystère. Immédiatement après le sacrifice, qui dure aussi peu qu'il est pénible et repoussant, le mari heureux, ou plutôt rassasié, ouvre les portes de la chambre nuptiale aux filles du village, qui attendent le moment de pouvoir féliciter celle d'entr'elles qui vient de mériter le titre de femme.

Il est difficile de concilier le mépris que les Corses portent à leurs femmes, avec la jalousie qu'ils en ont. Mais tout s'explique, quand il s'agit du cœur humain; on sait qu'il est susceptible des affections les plus contradictoires. Les Corses vantent beaucoup la fidélité de leurs femmes, et la mettent au plus haut prix: ils ont trouvé, en effet, le secret d'être tranquilles

sur leur honneur. La vie pénible que mènent leurs compagnes, leur enlève bientôt tout moyen et toute tentation de plaire.

Ces insulaires, qui se font servir impérieusement par leurs femmes, aimeroient mieux mourir de misère, que de se mettre au service d'un maître, soit national, soit étranger. L'idée d'un maître les révolte. La domesticité leur paroît l'état le plus flétrissant. On ne leur feroit pas dire : *j'appartiens à tel ou tel.* Il n'est aucun peuple sur la terre, qui sente mieux que le Corse, toute la dignité attachée au titre d'homme libre. Le Corse montagnard, dont l'ame est aussi élevée que le sol qu'il habite, sert son père, se fait servir par ses enfans, mais ne pourroit jamais se résoudre à entrer en condition chez l'un de ses semblables. Les hommes, selon lui, doivent tous marcher d'un pas égal et sur la même ligne, d'un bout de la terre à l'autre. Il ne conçoit pas comment un enfant de la nature peut louer ou vendre sa personne à l'un de ses frères; il ne comprend pas comment on peut exister et se mouvoir pour un autre que pour soi. A la tête du troupeau le plus vil, mais qui est le sien, un Corse, vêtu de haillons, se croit le pair d'un grand, chargé de décorations et suivi d'une nombreuse livrée. Il ne pourroit se faire à nos conve-

nances civiles. Il se compare à ces patriarches des temps primitifs, qui, rois de leurs familles, n'admettoient que deux loix dans la nature, celle de l'autorité paternelle, et celle de l'obéissance filiale. En tous lieux, on se servoit soi-même; on ne labouroit point le champ de son voisin, en état de le faire lui-même. Alors on ne travailloit que pour soi et les siens : on ne recevoit d'ordres que de son père; on ne donnoit d'ordres qu'à ses enfans : les mots de *valet* et de *maître* n'entroient dans aucun idiome. En un mot, tous les hommes étoient appellés à la même succession, et il n'y avoit qu'une seule table dressée pour tout le genre humain.

On connoît en Corse les amusemens du carnaval; mais les femmes qui, par-tout ailleurs, sont les législatrices du plaisir, et sans lesquelles il n'est pas de bonnes fêtes, ne sont que les spectatrices éloignées de ces mascarades grossières, où les hommes, revêtus des habits de noces de leurs compagnes, se livrent à toutes les charges, plus ou moins indécentes, qu'un tel déguisement peut inspirer. Mais parmi tous ces masques, on ne rencontre pas les livrées de l'esclavage et de la domesticité. Les Corses abhorrent jusqu'à l'ombre de la servitude; ou s'ils se permettent cette caricature,

c'est pour témoigner tout le mépris qu'ils portent à ces êtres passifs ou neutres, qui se mettent aux ordres et aux gages de leur égal.

Les filles Corses ne font point usage de corps de baleine ; si leur taille en devient plus forte, elle est en même temps plus souple et plus droite. Leur sein a beaucoup d'ampleur ; et la mode, parmi elles, en fait un charme de plus. Le beau est de convention, comme tout le reste.

La plus mince paysanne connoît toutes les ressources du fard ; elles savent si bien contrefaire les couleurs naturelles, que l'amateur le plus exercé aux mystères de la toilette, s'y trouveroit pris. Leur costume leur sied bien ; elles ne renferment qu'une partie de leur chevelure, dans des coëffes plus ou moins élégamment garnies. Le reste tombe en tresse, sur les épaules : leurs chemises ressemblent à celles d'hommes ; sur un corset garni de manches, elles passent une robe qui n'en a point. Cette robe longue, et les jupes, quand on en porte, sont assujetties par une ceinture placée fort haut ; ensorte qu'elle peut servir à soutenir le sein dans le besoin. La chaussure consiste en bas rouges et souliers blancs.

Ces filles sont constantes dans leur attache-

ment; mais elles aiment avec toute la violence du climat qu'elles habitent. Douces et modestes tant que leur passion n'est pas contrariée : est-elle irritée? aucun frein ne les arrête. On en a vu traverser les mers, et à la faveur d'un déguisement, chercher dans le continent, l'ami qui leur faisoit infidélité, le trouver à travers mille obstacles, lui faire les reproches les plus vifs, et se poignarder en sa présence. Elles sont toutes spirituelles, même avant d'aimer.

En général, la nation est née, pour ainsi dire, éloquente. Le pasteur le plus chétif pérore avec une facilité, qui rendroit stupéfaits nos rhéteurs et leurs écoliers. Il connoît toutes les ressources des figures ; et les tours les plus adroits lui sont familiers plus qu'à aucun de nos orateurs de profession. Mais leur génie s'éteint dans la servitude. D'ailleurs, ils se sont toujours montrés jaloux de leur indépendance, plus que de tout le reste ; et s'ils n'eussent pas été si souvent en butte aux projets de conquête et de despotisme de leurs voisins ambitieux, ils auroient préféré la vie patriarchale à toutes les recherches du luxe et à tous les raffinemens de l'art. Sobre et tempérant, paresseux, mais modéré, la nature fait plus pour le Corse qu'il ne lui demande. Il ne manque rien au ménage d'un montagnard, quand il possède une maison-

nette, six chèvres, autant de brebis et six châtaigniers.

La Corse, d'après l'examen détaillé de son sol, pourroit nourrir dans l'aisance, plus de six cents mille habitans : car, ce n'est pas la terre qui ferme son sein aux hommes ; ce sont les hommes qui refusent leurs bras à la terre.

Fin des mœurs et coutumes des Corses.

Homme insulaire de Minorque

BOSTON PUBLIC LIBRARY

MŒURS
ET COUTUMES
DES INSULAIRES
DE MINORQUE.

MINORQUE, l'une des isles Baléares célèbres dans l'antiquité, n'est plus la patrie d'une nation gigantesque, dont le chef ne céda qu'à la force héroïque d'Hercule : cette isle n'a point perdu de son étendue ; elle est la même que du temps des Phéniciens, des Carthaginois et des Romains, qui se la disputèrent tour-à-tour ; mais l'adresse et le courage de ses anciens habitans donnoient de l'importance à ce morceau de terre isolé. Si les Goths et les Sarasins, si l'Espagne, l'Angleterre et la France n'en dédaignèrent pas la conquête, les rivalités nationales furent la cause de toutes ces révolutions, plutôt que les avantages d'une telle propriété. Des flots de sang humain ont coulé en pure perte ; l'insulaire de Minorque, témoin de ces scènes, et indifférent au joug de tel ou tel maître, n'a pas encore recouvré son énergie pri-

mitive, et n'en est point devenu meilleur ni plus heureux. Ses mœurs sont moins grossières, sans doute, que du temps où il avoit pour habitation le creux des rochers, que du temps où la fronde étoit sa seule parure. Mais du moins alors, il étoit plus facile d'en faire quelque chose qu'aujourd'hui. Un sauvage libre est plus près de devenir homme, qu'un esclave énervé. L'étendue et la position de Minorque devoient, ce semble, la préserver de la servitude. S'il faut que les grands états succombent, tôt ou tard, sous leur propre poids, et se corrompent en raison de la multiplicité des mauvais levains qui fermentent au sein de leurs constitutions compliquées; une possession très-bornée semble ne donner aucune prise sur elle, et pourroit esquiver plus long-temps les vices politiques. Mais qu'attendre d'une petite peuplade qui ne profite de sa liberté, que pour s'adonner à la piraterie?

L'isle Minorque, placée dans la Méditerranée, à 70 lieues de Marseille, compte 18 lieues de longueur, sur 9 dans sa plus grande largeur, et 28 lieues quarrées de surface. Mahon en est comme la capitale.

Le port de cette ville lui donne quelque consistance; bâtie sur une éminence, si elle n'offre pas de beaux édifices, on y jouit du moins de

la plus superbe vue, et de l'air le plus salubre. Les églises y sont mal éclairées ; mais le peuple n'en est que plus religieux. Sur le chemin qui mène de Mahon au fort de St.-Philippe, on rencontre un couvent de carmes, établi sur l'emplacement d'un cimetière romain ; car les anciens n'enterroient ni ne brûloient leurs cadavres dans l'enceinte des villes, ni dans l'intérieur des temples : et ils avoient pour les morts, au moins autant de respect que les modernes.

Alajor, capitale de la province ou Terminos de ce nom, est une autre ville assez considérable. Dans les églises, qui sont bien bâties et ornées avec quelque goût, les deux sexes se tiennent séparés l'un de l'autre pendant les offices, et n'ont point de siéges pour s'asseoir, à la grande édification des voyageurs, pénétrés de respect pour les temples et pour ce qui s'y passe. Les citoyens d'Alajor, quoique dévotieux, n'en sont pas moins obligeans et sociables. Les cordeliers de cette ville ont une bibliothèque.

Les amateurs ne séjournent pas long-temps à Mercadal. Les femmes y sont laides ; et on attribue cet inconvénient grave aux eaux malsaines qu'on boit dans ce *Terminos*.

C'est dans ce quartier de Minorque, que

s'élève le Mont-Toro, l'éminence la plus haute de toute l'isle ; cône de terre, qui pourroit devenir le séjour le plus délicieux, si, aux moines augustins qui y végètent, on substituoit quelques familles laborieuses.

A l'autre extrêmité du district de Mercadal, est le Mont-Agatha, fréquenté par les naturalistes et par les ames dévotes. Les premiers y vont étudier et admirer les révolutions que le globe a éprouvées de temps immémorial. Les femmes y viennent invoquer la bienheureuse Agathe, vierge et martyre. Un certain Quintien, gouverneur de la Sicile, patrie de notre héroïne chrétienne, pour l'empereur Dèce, éprouva sa vertu par mille tortures qu'il lui fit endurer. Agathe perdit la vie au milieu des tourmens ; mais elle conserva son innocence, et obtint, avec l'auréole céleste, la réputation de guérir les jeunes beautés malades au sein.

Étranger à tout ce qui se passe au-dessous de lui, un berger occupe le sommet de la montagne de sainte Agathe, surface de six acres de terre au plus, et règne paisiblement sur un petit troupeau qui le nourrit et qu'il rend heureux.

Citadella, jadis capitale de Minorque, a beaucoup déchu depuis qu'on lui a fait céder cet avantage à Mahon : au commerce qui l'enrichissoit,

richissoit, à l'industrie qui la vivifioit, a succédé l'indolence pleine d'urbanité de la noblesse oisive, cantonnée habituellement dans cette petite ville. Les nobles ont autour d'eux quantité de maisons religieuses, qui ne contribuent pas, sans doute, à la population de cette province. Sur les bords de la mer, est une chapelle consacrée à St. Nicolas; les matelots n'ont pas encore perdu l'habitude de le regarder comme leur patron.

Chaque district de l'isle a ses magistrats particuliers : les jurats représentent la noblesse, les bourgeois, les marchands, les artisans et les gens de la campagne, parmi lesquels ils sont élus. Veiller aux besoins de leurs compatriotes, et porter au gouverneur les plaintes du peuple, sont les deux principaux objets de leurs fonctions. De temps en temps on convoque un conseil général, composé des magistrats et des députés de tous les Terminos. Chaque contrée, en outre, a son bailli, portant la verge de justice, comme en Espagne.

L'isle est divisée en cinq paroisses, gouvernées par des recteurs ou curés, jouissant des honneurs de la dîme. On ne regrette pas, sans doute, le tribunal de l'inquisition qu'on avoit autrefois établi à Minorque.

Les Minorquois sont indolens et sans indus-

trie. Peut-être ont-ils contracté ce caractère à la suite des révolutions de tout genre et sans nombre que l'isle a éprouvées. Ils ont tous les vices d'un peuple qui n'est plus libre. Dociles et patiens sous le joug que le plus fort leur impose, l'habitude de le porter, en allège pour eux le poids. Ils ne se passent rien entr'eux ; et ils semblent se dédommager parmi leurs égaux, de la contrainte dont ils se sont fait un devoir envers ceux que la politique a rendu leurs supérieurs.

Peu disposés au travail, quoiqu'en état d'en soutenir les fatigues, la nécessité les rend sobres ; ils font usage de beaucoup d'épiceries et d'ail. Un oignon et du pain, un verre d'eau et d'eau-de-vie, cela s'appelle faire un bon repas chez eux.

L'ignorance a son siége à Minorque ; et le clergé n'est savant qu'autant qu'il le faut précisément pour mettre à profit la cagoterie stupide du peuple. Les femmes n'apprennent pas à lire, afin de ne point se trouver dans le cas de recevoir des billets ; ni à écrire, afin qu'elles n'en envoyent pas.

Les hommes font leur cour aux femmes à la manière espagnole. Ils se morfondent, pendant toute une nuit, sous les fenêtres de leurs maîtresses, et supportent, avec résigna-

tion, leurs mauvais traitemens; ils savent que plus on les maltraite, plus on les aime. D'ailleurs, ils auront bientôt leur revanche; car, ordinairement, l'amant esclave devient mari despote.

Les marins qui mouillent au port observent une étiquette fort étrange. D'abord, ils ont la prudence de faire prévenir leurs moitiés, de leur arrivée. Rien de plus naturel. Mais quand l'époux va pour rentrer chez lui, sa compagne, sur la porte, le voit franchir le seuil sans paroître s'appercevoir de sa présence. Il est vrai que quelques momens après, les deux conjoints se retrouvent; et abandonnés à eux-mêmes, ils se dédommagent de la contrainte du cérémonial. Cet usage, dit-on, est un monument de la jalousie qui règne à Minorque. Les preuves de tendresse que se prodigueroient deux époux réunis, après une longue absence, ne manqueroient pas d'allumer, dans le cœur de leurs amis, témoins de cette scène, des desirs que le climat rend toujours violens.

On assure que les prêtres ont un peu plus de mœurs que les moines; mais les uns et les autres passent pour aimer les plaisirs de la table. Les nobles les imiteroient vraisemblablement, s'ils étoient aussi riches.

Le carnaval donne une toute autre physio-

nomie aux insulaires de Minorque. Les femmes, sur-tout, prennent au mot les licences permises dans ces momens de folie. Après avoir fait, pendant tout le jour, amende honorable aux pieds des autels, du scandale consacré par cette fête toute profane, elles s'abandonnent pendant la nuit, en toute sécurité de conscience, à tout ce qu'on se croit en droit de faire, quand on n'a plus de pudeur à conserver, ni de remords à craindre.

La danse n'est pas leur plaisir le plus vif; elles s'en acquittent avec gravité, d'après une musique lourde et monotone, et au son de la guitarre, seul instrument connu dans l'isle. Les hommes ont oublié les exercices militaires. La fronde même ne se trouve plus qu'entre les mains de quelques pâtres des montagnes. Le peuple ne porte jamais d'armes. Il faut être gentilhomme pour avoir le droit de suspendre l'épée à son côté.

Les femmes ne rendent point le salut qu'on leur donne en ployant les genoux; elles inclinent plus ou moins la tête; leur baiser les joues ou simplement la main, passeroit pour une impolitesse des plus grossières; car elles se plaisent beaucoup au *décorum*, et se regardent comme de belles roses, auxquelles il n'est permis de toucher que des yeux.

Les Minorquins, et sur-tout les femmes, pratiquent encore une dévotion, depuis long-temps tombée en désuétude dans tout le reste de l'Europe. L'habit monacal a conservé pour eux les idées de vénération qu'il inspiroit jadis à toute la chrétienneté ; il n'est pas encore rare de voir à Minorque, un moribond endosser le froc de Saint-François, ceindre son cordon, et expirer dans ce costume bisarre.

Mais pour finir l'ébauche de leurs mœurs par un trait digne d'éloges, il n'est pas d'endroits sur la terre, où l'on rencontre moins d'hommes vivans à la merci de leurs semblables. Les Minorquins, plus que tout autre peuple, ont trouvé le secret de se suffire tous à eux-mêmes, et de ne se trouver jamais dans l'humiliante necessité de recourir à la pitié d'autrui.

Ces insulaires, sur-tout les paysans, sont extrêmement bazanés ; mais les femmes et les enfans ont les traits réguliers, les yeux et les cheveux noirs, et les dents fort blanches.

L'habillement des hommes du commun consiste en une jaquette et une camisole, qu'ils lient autour du corps avec une ceinture à réseau, ou une grande lanière de cuir ; une chemise grossière, un mouchoir de couleur autour

du col, un mauvais manteau rouge, une paire de culottes qui leur descendent jusqu'à la cheville, de gros bas, des souliers larges et plats, sans talons, faits avec du cuir blanc, et un chapeau rabattu.

Les gentilshommes portent des perruques, des chapeaux retroussés, et l'épée. Leurs habits sont faits comme les nôtres, excepté qu'ils sont ordinairement noirs. Dans un temps de deuil, ils enveloppent la garde de leurs épées avec un morceau de drap noir; ce qu'ils regardent comme une marque de distinction.

L'habillement des femmes consiste en une camisole d'étoffe noire, ouverte vers le col, et fermée vers le poignet; sur laquelle elles retroussent les manches de leurs chemises. Elles mettent, par-dessus, un jupon d'étoffe de couleur, ou de toile peinte, qui tient à la camisole. Elles plissent le jupon vers les hanches, pour paroître plus grosses; et il est si court, qu'il leur descend à peine jusqu'au gras de la jambe. Elles portent des bas bleus, rouges ou verts, avec des coins d'une autre couleur; des souliers blancs, dont le talon est assez haut; les houpes sont rouges. Ces chaussures, larges vers les orteils, et découpées de plusieurs petits trous, tiennent le pied frais, et font qu'elles marchent plus à leur aise.

Leur coëffure est une *robazilla* de toile peinte ou d'étoffe de soie, qui s'attache sous le menton, et leur tombe sur les épaules de telle sorte, qu'elles ont le col découvert, pour peu qu'il fasse du vent. Elles ont soin de la bien serrer sous le menton, pour paroître plus grasses. Encore qu'elles ne portent point de corps, elles ne laissent pas que d'être droites et bien faites. Lorsqu'elles sont en visite, elles mettent un voile noir, qui ne leur couvre jamais le visage. Elles lient leurs cheveux par derrière, mais quelquefois elles les tressent avec un ruban couleur de rose, qui leur descend jusqu'aux talons. Elles sortent rarement sans un éventail et un chapelet.

Comme elles sont presque toujours renfermées dans leur domestique, et que les modes ne changent jamais, leurs hardes passent à la troisième et à la quatrième génération ; et l'on voit souvent une jeune mariée avec des robes de sa grand'mère.

Fin des mœurs et coutumes des Minorquins, et du tome premier.